

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DÉRAILLEMENT, ROMAN MUSICAL,
SUIVI DE L'ESSAI RÉFLEXIF
DU CHANT QUI TRAME LES RÉCITS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN CRÉATION LITTÉRAIRE

PAR
VINCENT JULIEN

FÉVRIER 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Marie Neige Lavigne, à Philippe Legault et à Sophie Lepage, qui ont généreusement prêté leur talent de violoniste, de tubiste et de voix d'enfant pour l'enregistrement de la musique accompagnant cette fiction. Merci aussi à mon directeur Dominique Garand, dont l'acuité intellectuelle m'a beaucoup aidé à penser ce mémoire. Finalement, à Marie-Noëlle Roy, qui fut forcée d'entendre parler d'un roman pendant une bonne année avant d'en pouvoir lire une ligne, merci de prêcher par l'exemple les vertus du labeur...

Avant-propos

L'architecture de ce roman musical impose certaines recommandations préalables à la lecture. En effet, en certains points de la narration le lecteur devra se référer au disque compact qui se trouve dans l'enveloppe annexée. Ce disque contient l'enregistrement de chansons interprétées par des personnages du roman. Les endroits où le lecteur devra actionner sa machine à musique sont signalés de cette façon : [x], le chiffre inscrit entre les crochets se référant au numéro de la piste sur le disque compact.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
AVANT-PROPOS	iii
RÉSUMÉ	v
PARTIE I : DÉTAILLEMENT, ROMAN MUSICAL	1
PARTIE II : DU CHANT QUI TRAME LES RÉCITS, ESSAI RÉFLEXIF	100
Introduction : Place Gérard-Godin, ou l'épiphanie zumthorienne	101
Chapitre 1 : Vers l'écriture de la dérive	109
Chapitre 2 : Pratiquer le territoire	115
Chapitre 3 : Du chant qui trame les récits	119
3.1 Entendre le bruit	121
3.2 Oser le chant	123
3.3 L'adresse	128
Chapitre 4 : De l'intermédialité et des formes	131
ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	136

Résumé

Le train Amabacousse-Wellstuck a déraillé de la trajectoire que lui imposait le tracé des rails. Sous le choc, ayant perdu de vue la voie qu'il s'applique depuis toujours à suivre à la tête de son train, le cheminot Valérien Beauchemin détache sa fidèle portière de sa locomotive et s'en va, par les champs et les bois, en direction de la prochaine gare. Il y rencontre le burineur itinérant Bernard Fischzpatrik, qui l'accompagnera dans une mission qu'il ne pensait jamais devoir accomplir.

Jean-Baptiste Souriault, journaliste de son état, est tiré du lit pour remplir une autre mission : élucider la disparition du train Amabacousse-Wellstuck et de son conducteur et produire un article sur le sujet. Les seuls indices qui lui proviennent sont chantés par un groupe de musiciens à l'allure mutante, voire monstrueuse. Souriault fera, par eux, la connaissance d'un peuple antique à la croisée de deux cycles cosmiques et d'une femme de ce peuple, la plus belle qu'on puisse imaginer. Ensemble, ils s'engageront dans le même engrenage que Valérien Beauchemin et Bernard Fischzpatrik.

La fascination qu'exerce sur moi la performance, en particulier celle qui se manifeste à l'improviste dans la rue, m'a guidé dans l'écriture du roman musical *Déraillement*. Des écrits de Paul Zumthor m'ont aidé à mieux comprendre cette fascination, ainsi que le fonctionnement de la performance. L'aide de Zumthor s'est aussi imposée pour aborder la question de la médiatisation en musique, un thème présent dans la structure même de ce roman. Cet aspect remet en question la relation entre l'auditeur et l'interprète. Finalement, l'échange entre le public et l'artiste ayant lieu dans la performance m'a aidé à définir ma propre technique d'écriture. Par une sorte de dédoublement, je relance l'écriture en interagissant avec la scène que je viens d'écrire. Les nouveaux éléments qui naissent de cette relance nourrissent les actions ultérieures. J'appelle cette méthode *écriture de la dérive*, illustrée par la métaphore du déraillement. Par ailleurs, le déraillement ouvre la réflexion aux pratiques du territoire, qui représentent d'autres types de performance. À ce sujet, je me suis intéressé plus précisément à ce qui concerne la découverte du « Nouveau Monde ».

Une méditation plus vaste sur la *voix* et le *chant* s'est avérée nécessaire compte tenu de l'omniprésence de ces thèmes dans ma méthode d'écriture. J'ai voulu présenter le chant comme une arme, un effort de mise en ordre, une réponse au chaos (le bruit), bref, le chant comme métier à tisser des récits. Finalement, c'est en faisant le point sur l'intermédialité que j'ai pu insérer cette réflexion sur le chant dans la littérature. Une prise de position plus claire quant à l'esthétique de mon travail s'est dessinée en confrontant les différentes formes artistiques qui allient la musique et le texte.

Mots clés : chant, dérive, enchantement, étrangeté, intermédialité, performance.

Partie I
Déroulement

Roman musical

[1]

mon train-train locomotive qui déraile
roule sur son leitmotiv sans faille

tête de train regarde devant

en pleine plaine je me nourris de poussière
la rengaine bien accrochée à la portière

tête de train regarde devant
en avant le néant

loin derrière la voie ferrée s'affaire
loin devant je ne vois que le vent

tête de train regarde devant
en avant le néant

Bernard Fischzpatrik. Quel merle, avec ses yeux pointus sillonnant la blancheur de cette région sèche. C'est lui qui a gravé ces mots. Il arrivait dans les villages avec sa carriole rouge et cet écriteau « Burinage Bernard Fischzpatrik – Écrivons sur vos objets – Toutes surfaces – 1¢ la lettre », s'arrêtant devant le barbier, à la sortie de l'église – on l'aurait même aperçu pendant la messe, dans quelques paroisses du coin – ou à la taverne, s'envoyant volontiers et joyeusement une louchée de boisson. À l'affût du client, il infiltrait les lieux publics, rencontrait les gens le temps d'un échange ; il bondissait furtivement, passant d'un groupuscule, puis d'une société à l'autre. Le voici en pleine joute discursive, le voilà déployant ses arguments toujours renouvelés, ne s'intéressant qu'aux êtres intéressés par ses services.

Nous nous sommes rencontrés à la gare de Longnot. J'allais chercher de la marchandise au port de Wellstuck mais ce jour-là, comme j'arrivai plutôt par la route que par les rails, je vis sous un autre aspect cette gare qui m'était familière. C'était

vers la fin de l'après-midi, je tenais fermement sous mon bras la portière de ma locomotive (elle appartient au Transnational, pour être exact, mais c'est moi qui la conduis et qui la connais le mieux, alors pour moi c'est la mienne). Les teintes exacerbées du soleil à cette heure ne coloraient pas la façade grise, orientée plein nord, de la gare. Pour moi qui, à chaque dimanche et mercredi, ressentais une joie vive, quasi extatique, à la vue des quais explosifs offerts à cette heure luisante, la vision du terne immeuble démoralisait. Il manquait une récompense, une raison. Lourd d'un gros morceau à dire, je voulais m'asseoir et raconter ma péripétie aux collègues qui m'attendaient. Mais la gare semblait morte ; m'avaient-ils oublié ?

Selon l'heure que je suivais (celle de ma montre et du Transnational), mon train devait s'arrêter ici vingt-quatre heures plus tôt. J'en avais marché vingt-cinq. Dans la cour, je vis Bernard Fischzpatrik, seul, assis sur la porte arrière de sa carriole. Il sauta par terre et s'approcha en me saluant de ce long sourire : « Monsieur ! vous tenez là un objet que je burinerais gratuitement s'il ne me fallait pas quelques sous pour vivre. Mais qu'est-ce que c'est ? C'est trop propre pour être une plaque de four, bien que ça ait l'air aussi lourd ; vous me semblez très fort, monsieur. » Je peinai en effet depuis toutes ces heures avec cette portière que je trouvais déjà lourde au début de la marche. Elle lâcha. Le burineur l'esquiva quand elle toucha le sol, et bondit pour l'éviter alors qu'elle s'affaissait dans un nuage de poussière. La plaque légèrement bombée vers le soleil ressemblait à un œil de bœuf qu'on aurait découpé en carré. Il la scruta. Je la fixai aussi, mais absorbé par autre chose... la gare d'Amabacousse... le port de Wellstuck... le capitaine Wazbihl... puis-je encore les réunir... comment rattraper le retard... réunir...

- C'est vraiment une très belle pièce; je vous donne tous les huitièmes mots gratuits si vous me laissez y buriner les paroles de votre choix, c'est tout simple, ça peut être votre nom, une citation que vous aimez, il faut quelque chose de beau, hein, parce que le support est superbe, vous n'écrirez pas des

petites choses à vous rappeler pour le lendemain, il faut quelque chose de durable.

Je n'ai jamais de petites choses à me rappeler pour le lendemain, ni de grosses ; seulement quelques chiffres, qui forment l'heure du départ ; le reste, l'arrivée, le départ suivant, ce n'est pas important, parce que mon train arrive toujours à l'heure. Il y a toujours quelqu'un à la gare pour m'informer de ces détails, mais je les oublie, alors vous imaginez comment j'ai dû creuser fort pour me rappeler l'heure prévue de mon arrivée et pour déduire l'ampleur de mon retard durant ces vingt-cinq heures de marche par une succession de prairies, boisés, ruisseaux, pour moi tout à fait inconnus, qui mènent à Longnot, dernière gare avant le port de Wellstuck. Les roues de mon bolide tournent comme les aiguilles de l'horloge ; pourquoi me préoccuper de l'heure qu'il est ? En revanche je me souviens des histoires que raconte le paysage, toujours le même, qui défile, et des pensées qui se produisent durant ces histoires, ou entre elles (qu'importe ?) : les pensées s'ajoutent au décor, se fixent aux collines, éclairent les cours d'eau, polissent les alliages de la carrosserie de leurs nouvelles. Les pensées de ce jour-là n'avaient pas été secouée par le roulement continu des rails, mais elles avaient ramassé les sapins tombés en travers de la route, les roches risquées du gué, le soleil intermittent et très chaud, la portière, cet ange pesant, ainsi que l'absence, volumineuse, de voie ferrée, qui se révéla quand la rase campagne freina mon train. Ces deux ferrailles infinies, prétendus substrats du train, je les avais semées, sans m'en rendre compte, et je me sentais ailleurs, très loin, même si je reconnaissais, malgré sa nouvelle décoloration, cette bonne vieille gare de Longnot. À travers ma confusion, à la requête de cet artisan allumé avide d'une sentence, s'échappa ma pensée du jour :

- Loin derrière la voie ferrée s'affaire, loin devant je ne vois que le vent.

Fischzpatrik traça un large sourire. Il tenait déjà son chalumeau d'une main, qu'il rengaina d'un geste précis pour saisir une petite règle qu'il posa sur le métal brûlant,

produisant sur la surface courbe un réseau complexe de mesures (ses sourcils contrefirent alors, par une obscure correspondance nerveuse, les angles qui s'ouvraient et se fermaient sur les arêtes et rainures de la portière, cet ange lourd).

- Vous les voulez comment, les caractères ? Gothiques ? Italiques ? Journalistiques? À moins qu'il y ait d'autres écritures auprès de cet objet... il faudra harmoniser les caractères... ça s'insère dans un plus grand ensemble, n'est-ce pas ?
- Oui, c'est la portière... d'ailleurs il faut retourner là-bas, heureusement elle est loin de ses rails, personne ne la volera... parce que sans rails en-dessous, il faudrait s'envoler pour faire bouger ça, haha... sans rails... mais moi, comment est-ce que j'ai pu... (Je sentais déjà venir des milliers de préoccupations, mais elles se massèrent prestement à ma raison, occultant la seule petite lumière qu'il y avait. Puis tout éclata.) Le capitaine Wazbihl ! il faut appeler au port de Wellstuck pour qu'il sache ce qui s'est passé ; il faut contacter Amabacousse, la gare d'Amabacousse, c'était mon dernier départ : ils doivent savoir.

Je fouillai des yeux les alentours afin de capter un téléphone, un préposé, un courrier, un télégraphe, n'importe quel moyen pour relier tous ces lieux et ces gens par l'intermédiaire de moi-même, car j'étais le noyau du conflit – avec un jour de retard, et les conflits qui s'étirent ne font qu'empirer, les cheminots le savent bien. Et pendant ce temps, qu'est-ce qui se passait à Wellstuck ? Le capitaine Wazbihl avait peut-être repris le large, laissant mes boîtes de pois chiches sur le quai (dans ce cas elles seraient déjà vides, et digérées, tant les habitants de Wellstuck sont affamés). Avait-il tenté de contacter la gare d'Amabacousse, et de quelle manière, alors que le mime est leur seule langue commune, empêchant toute communication par les ondes? Mon pétrin s'épaississait de points d'interrogation, et m'éloignait de la bonne chose à faire. Bernard Fischzpatrik n'accédait pas à ma réflexion obsédante ; il s'accrochait au fil qu'il dévidait patiemment :

- Elle est loin de ses rails ? Ça fait partie d'une locomotive ? Alors votre petite phrase est on ne peut mieux choisie ! C'est très bon ! Mais dites-moi, y a-t-il une typographie particulière aux lettres qui ornent ce véhicule ? Question d'esthétique, vous comprenez.
- Les lettres sont inclinées, elles se touchent... elles sont presque attachées.
- Ah, je vois, j'en ai déjà vu comme ça sur les locomotives du Transnational, je crois bien m'en souvenir. Ça va donner tout un caractère à votre cabine, c'est le cas de le dire.

Il s'y mettait déjà, une visière protégeant ses yeux. J'ai dû reculer parce que ça faisait tout un bouquet de flammèches.

2

Il était beaucoup trop tôt lorsque le téléphone me tira l'oreille. Comme à chaque fois, cré dieu.

- Souriault, on a besoin de vous.
- Qu'est-ce qui se passe ?

J'aurais encore voulu demander de quelle niaiserie il voulait me faire rendre compte.

- Un drôle de cas, je vous attends. Nous déjeunerons ensemble.

Il s'en permet, non mais. Je me suis donné une couple de claques avant de descendre dans la cour intérieure et de traverser le royaume de madame Bougain. Bien installée dans le large couloir de l'ancienne porte cochère, la reine retourne les œufs, brasse les bines, passe le torchon et opine, ponctuant les conversations des clients, après chaque tour de cuisinette, d'un petit coup de tête ou d'un mot, donnant un petit coup de pouce à un débat qui, mourant, ferait détalier la compagnie. Déjeuner canayen à la main, elle les tient. Brémont lève le nez de l'horoscope.

- Ils disent que c'est une bonne journée pour faire des affaires. Je voudrais bien, mais quelles affaires ? J'ai rien à faire.

- Ben, justement, fais de quoi ! rétorque un autre.

- Je voudrais bien, mais quoi ?

Ils se taisent pour me regarder passer. Manifestement, je fais quelque chose. On dirait qu'ils n'en reviendront jamais. Bonjour madame Bougain. Elle opine, je disparaiss, comme poussé par les ondes optiques de leurs regards fixes.

Là-bas, le directeur, tout frais. Ses lunettes sont droites. Ses tempes sont grises. Son allure pue le parfum. Il me sourit avec une cordialité morbide avant de reprendre ce sérieux qui lui sied si bien.

- Bonjour, Souriault ! Asseyez-vous. Le Amabacousse-Wellstuck de dimanche ne s'est pas rendu au port. Il n'est même pas passé par la gare de Longnot. On a envoyé une charrette sur les rails. Pas de trace du train.

Quel ton sec. Il n'a toujours pas cillé. Il m'énervé. La serveuse, par contre, je me serais bien réveillé avec il y a quelques minutes.

- Deux œufs bacon et un gros café, une carafée !

- Je vous amène la cafetière au complet, fait-elle en riant.

Je ris aussi. Je suis très drôle le matin. Elle voudra peut-être me voir tous les matins.

Monsieur le directeur ne rit pas. Il veut que je prenne ça très au sérieux.

- C'est un chauffeur d'expérience. Il n'a pas raté un départ en dix ans. Il est toujours arrivé à l'heure exacte.

- Et qu'est-ce qu'il a à dire pour sa défense ?

Monsieur le directeur me détaille, flairant l'ironie.

- Rien. Il a disparu avec le train.

Une odeur de café embaume la serveuse qui arrive dans son uniforme rose. Je lui fais des yeux.

- Merci beaucoup. Vous me sauvez la vie.

Elle s'en retourne en riant.

- Vous avez vingt-quatre heures pour retrouver le train et le chauffeur, un dénommé Valérien Beauchemin, et me pondre un article. Nos concurrents sont déjà sur le coup.

Mordel de berde. Ce directeur est une vraie caricature. Un cliché de monsieur sérieux. Il pense qu'il recevra un prix quelconque un jour, alors il soigne ses répliques. Ce n'est certes pas moi qui vais le citer. Les œufs sécheront : direction la gare.

Qu'est-ce qu'elle est laide, vue de la route. Toute sombre. Rien à voir avec la façade qu'elle offre à l'arrivant, toute pleine de couleurs qui explosent. Ça me rappelle ma première vision d'Amabacousse. Je m'étais dit c'est trop beau par ici, ne t'en vas pas. J'étais tellement heureux que j'ai discuté pendant une demi-heure avec le balayeur. Il est encore là. Je le salue, il me fait un signe de tête.

- Alors, un train porté disparu.
- Eh oui.
- C'est drôle ça. Ça ne se perd pas comme ça, un train.
- Surtout quand c'est Valérien qui le chauffe. Celui là, il se perdrait n'importe où entre ses voyages, mais quand il faut être là, il est là, et quand il doit arriver quelque part, monsieur, il y arrive.
- Mais hier, il n'est pas arrivé.
- Moi je pense qu'il est arrivé, mais pas où il devait.
- Sans doute. Ça reste bizarre, non ? Quand il est parti, vous n'avez rien remarqué qui aurait pu vous faire dire qu'il arriverait ailleurs qu'à l'endroit où il devait arriver, ou quelque chose comme ça ?

Je voulais avoir l'air de rien et je m'empêtrai. Il réfléchit.

- Il a monté lentement dans sa locomotive, tout rondelet qu'il est, il l'a allumée, a tiré le sifflet, ça a fait tchou... la locomotive est partie... je ne vois pas. Mais aujourd'hui il s'est passé quelque chose.
- Ah bon ?

- Ouais, un groupe de musique est débarqué. Des gens de l'autre bord de la flaque, il paraît. En tout cas, ils sont arrivés par le port de Wellstuck. Ils voyageaient avec le capitaine Wazbihl. Des gens pas comme on en voit souvent. Du genre différent. Il y en a un très grand, l'air triste, avec une corne au milieu du front.

Il me parle de cette troupe : deux enfants borgnes, dont l'un semble avoir plus de bras que de coutume et l'autre moins, une petite vieille avec un long crâne, un autre, élancé, avec une corne sur le sien et un autre type à l'allure plus locale. Je le remercie en essayant de ne pas rire. Je vais voir le chef de gare. Debout à côté de son bureau, il me fixe avec une certaine nervosité dès que j'entre. Il n'a rien à dire, sinon que Valérien Beauchemin ne fait plus partie du Transnational, que ses années d'expérience ne peuvent pardonner son écart de conduite de la veille et que le service Amabacousse-Wellstuck reprendra dès qu'on aura retrouvé la locomotive de monsieur Beauchemin et le train qu'elle tirait. « Vous pourrez écrire dans votre journal que tout va bien, et pour le mieux, et que le Transnational n'a pas peur de renouveler les compétences de ses ressources humaines. » Rien à dire, tout à trembler. Ces gens puent comme ils mentent.

Ça n'avancait pas et, visiblement, mes contacts perdaient la carte. J'avais déjà faim. Retournerais-je voir ma rieuse rose bonbon ? Mais le chef m'avait enlevé le goût de rire. J'étais planté là, à la sortie de la gare.

- Qu'est-ce qu'on va faire si on ne peut même plus sortir d'Amabacousse ? lâcha une petite dame assise sur un banc dans l'ombre.
 - Et pourquoi on ne pourrait plus sortir d'Amabacousse ?
 - Si monsieur Beauchemin n'a pas réussi à sortir cette fois-ci, personne ne le pourra plus jamais.
 - Allons madame, ça va s'expliquer tout ça.
- Elle se mit debout et leva le bras en claudiquant vers moi.
- Rien ne va s'expliquer !

- D'accord, rien ne va s'expliquer, mais moi je dois écrire un article sur ce rien qui ne s'expliquera pas. Savez-vous où se trouve Valérien Beauchemin ?

Un angle se forma au coin de sa bouche. C'était un sourire. Une lumière s'immisça dans son œil. Je ne sais pas ce que c'était. Elle n'avait pas l'air complètement elle-même, mais au fond, je la voyais pour la première fois.

- Arrêtez de vous poser des questions et retournez chez vous. Vous avez plus de chances d'y comprendre quelque chose. Mais ! n'oubliez pas ! Rien ne va s'expliquer.
- Merci infiniment de votre aide, j'essaierai d'appliquer vos bons conseils.

Il ne faut pas contrarier les vieilles. Elle continuait de marcher vers moi. Je m'éloignai rapidement.

3

Au début je crus entendre un tintamarre de construction. Klaxons barytons, cris creux de machines : soufflets improbables dans la ville d'Amabacousse. Les bruits s'agençaient tandis que mon pas me conduisait vers leur source. Ensemble de tracteurs ? Chahut de morveux à la sortie de l'école ? Vieil orgue de Barbarie dont les tuyaux, sourds les uns aux autres, s'entêtent à grogner leur musique ? Le son se clarifiait plus j'approchais de chez moi. En tournant le coin, la vue consolida ce que j'entendais. Des musiciens, là-bas, jouant pour les clients de madame Bougain. Juste en bas de chez moi. Un grand violoniste en tenue de concert. Un gars avec une casquette, des lunettes fumées et une chemise à carreaux, assis avec une guitare. Une dame avec une très longue tête grisonnante recroquevillée sur son accordéon à pitons. Un gros tuba et un enfant qui bûche sur des chaudrons. Un autre enfant en-dessous du tuba. Et, comme pour faire exprès, dès que je suis assez près pour distinguer les sons, le guitareux qui se met à chanter. [2]

Allez vas-y roule
 Brise-toi les reins
 Sur les rails qui saoulent
 Allez vas-y roule
 Prends-toi pour un train
 Brise-toi les reins

Gare à Bernard, Bernard est à la gare (bis)

Et ainsi de suite. Même une fois entré chez moi, je l'entendais en sourdine répéter ce refrain débile. On ne devrait pas laisser les saltimbanques jouer n'importe où. Surtout pas en bas de chez moi. Surtout pas après une matinée comme ça, une matinée qui n'avance pas. Me voilà tout assonant, maintenant. Je n'en demandais pas tant ! Fermez vos cornets !

4

C'était bien aimable de sa part, mais je n'en demandais pas tant. J'aurais pu faire le reste du trajet à pied. J'ai pris goût à me perdre, à dériver comme ça, en maintenant un certain cap, un certain prétexte. C'est fou comme un paysage lent donne un autre rythme aux pensées. Quand je conduis ma locomotive, le paysage lent est à l'horizon, patient comme une toile de fond, et les herbes téméraires qui bordent les rails s'essoufflent au rythme de la machine.

À pied, oh ! C'est très différent. Les broussailles que je foule sont plus intimes, elles prennent le temps d'échanger quelques craquements avec mes bottes. Même chose pour les roches, si petites soient-elles. Elles se signalent doucement mais fermement, affirmant par là que le chemin reste sous les pieds, même lorsqu'on ne le voit plus. Ainsi, un chemin peut être signalé par un alignement de nuages, ou d'arbres, comme en forêt où, à la hauteur des yeux, il y a des branchages, des troncs, des feuillages même. Et qui dit hauteur des yeux dit hauteur de nez. Ça, ouf ! ça m'a surpris. Quel parfum ! Et moi qui associais la nature au charbon brûlé. Le charbon vif, aucun doute,

ça revigore. Aurais-je pu marcher toute cette distance sans ces stimuli revigorants, constituants, qui me donnaient des jambes, des bras, tout un corps allant vers Longnot ? La plaine, elle, était encore plus épatante : presque identique à ce que je vois du train, seulement plus lente. Une toile de fond paresseuse, presque endormie, des vaches au regard plus profond (ce qui ne les rend pas plus intelligentes, mais plus vivantes), mais surtout, le grand air, le vrai, pas celui déplacé par la machine. Le vent qui te coupe le souffle. Quelles bourrasques cette nuit. Mes muscles ont travaillé de concert, respirant avec effort, retenant cette massive portière, bravant le vent. Je me suis même fait aller le diaphragme, chantant les aléas du terrain avec les oiseaux de soir, les oiseaux de nuit, les oiseaux d'aube, les oiseaux d'avant-midi, les oiseaux d'après-midi qui contreponctuaient toujours ma déambulation, ce qui change du coup de sifflet lâché parfois, en pleine plaine, par pur plaisir, question de faire un peu jouir mon bolide. De le faire retentir à ma place. De le faire crier pour moi. Parce que ça mène tout un train, le train. Si, par exemple, sur ma lancée, je m'écrie : Yïïïhââ ! Ça se perd dans le ramdam de la machinerie. Alors, pour plus d'effet, je tire sur la poignée qui tend une corde soulevant le piston qui laisse passer la vapeur de la chaudière par le sifflet : c'est compliqué et ça fait beaucoup de bruit. Chose certaine, quand ma locomotive hurle, quelle que soit l'heure, les oiseaux se ferment le caquet. Qu'est-ce que je dis là. La seule tribulation du sol les terrorise avant le fracas des roues et des rails, et ils s'envolent pour ne pas se faire défoncer leurs petits tympans, car voilà une autre chose à laquelle je n'avais jamais pensé : les oiseaux ont des tympans. C'est lourd de conséquences.

Maintenant je voyais le chemin reculer, se perdre derrière la charrette qui trottait. Bride en main, Bernard s'élança : « Connais-tu les Zvrikenpafs ? Ça c'est de la bonne musique. Un bon groupe de chez nous. Ils ne sont pas très connus, et c'est rare qu'on les entend parce qu'ils sont toujours en tournée mondiale. Ce sont des musiciens itinérants de chez nous. » Je ne connaissais pas les Zvrikenchese, mais sa voix m'avait éveillé à du nouveau : Bernard dominait le chemin, il marchait sur lui, le

forçait à s'adapter au pas de sa monture. Il le façonnait. Nous étions dos à dos, immobiles. Le même chemin qui se soumettait à Bernard s'éloignait de moi, inébranlable. Oh ! J'avais déjà vu ça, à l'autre bout de la brochette de wagons que je dirigeais, mais là, ça se passait au bout de mes pieds qui pendaient nonchalamment au-dessus du gravier. Mes mains reposaient sur mes cuisses. Je ne faisais rien : je pensais, et mes pieds et mes mains ne pensaient pas à la même chose que moi. Bien assis sur ma portière de fonte qui gobait tout le soleil, le derrière commençait à me chauffer et je n'arrivais plus à concentrer mes énergies et mes pensées sur Wazbihl, Wellstuck, Longnot, Amabacousse, le Transnational, les Zvrikenzblafs... les pois chiches...

5

Et merle ! et shniarque ! Damné travail qui fait inventer des histoires avec n'importe quoi ! Oui, n'importe quoi, les gens racontent n'importe quoi et après ils critiquent le manque d'objectivité des journalistes. Non contents de raconter ce qu'ils veulent à tort et à travers leur chapeau, ils en redemandent ! Allez assembler tout ça en histoires, dans le ton décidé par ce moustachu de directeur que vous fuiriez par le prochain train s'il n'avait disparu.

On me proposait donc un nouveau n'importe quoi : inspecter des lieues et des lieues de chemin de fer, le nez par terre, à renifler le rail jusqu'à la brèche par où cette caravane était partie en cavale. Ça ne me tentait pas du tout. Dans tous les recoins de mon logis, fourrant dans un sac des chaussettes et un chandail chaud, maugréant contre le temps qui passe sans laisser d'indices sur les locomotives qu'il sème à tout vent, je grommelais. J'avais amassé le nécessaire du reporter de brousse lorsque je vis une femme, debout dans mon complet deux pièces, qui m'observait sans humeur. Très jolie demoiselle, dont l'apparition impromptue – de type « sans crier gare » – rendait troublante. Terminus, les anges descendent ?

- Voulez-vous me rendre ça ? fis-je en pointant le deux pièces, espérant la voir nue.
- Tu n'en auras plus besoin. Va à la fenêtre et écoute.

Je m'approchai de la vitre, y jetai un œil tout en gardant l'autre sur l'intruse, au cas où son complet disparaîtrait comme elle était apparue. Je vous le dis, fort belle, quoiqu'un peu luminescente. En bas, l'imbécile se remit à chanter, accompagné de ses mutants. [3]

N'oublie rien
 Abandonne tout
 Défaïs les liens
 Écoute les fous ouhouhou
 Écoute bien
 Les chants si doux
 Du chemin
 Où coulent les bambous ouhouhou

Fin de la chanson. Je me retournai vers l'autre. Elle était rendue à poil. Je veux dire, pleine de poils, sauf sur le visage et autour du nombril. Une femme himalayenne qui ne rit pas. Monter un aussi bon coup sans décrocher, ça prend des professionnels, mais elle ne pouvait pas jouer un jeu, elle était déjà un jeu, elle se jouait de moi. Elle était trop irréaliste. Et si belle. De fait, elle se dématérialisa, le corps en premier et les poils ensuite. Une apparition pudique. On aura tout vu.

J'empoignai le sac à moitié fait et filai. Direction la gare, encore, mais cette fois-ci je devrais me prendre pour un train. Allez, roule.

Madame Bougain me lança un drôle de regard quand je traversai son royaume : celui d'une grosse dame méfiante portant toute la méfiance des grosses dames. Les musiciens se reposaient dans un coin et me regardaient, comme les autres clients qui ne résistent jamais à se tourner vers moi, végétaux cherchant la lumière. Je souhaitai un Bonjour madame Bougain tout orné de bonne volonté et de normalité et elle me répondit d'une narine presque xénophobe. Je l'ai approchée quand même :

interroger les récalcitrants fait partie de mon métier. Par contre, se montrer rébarbatif sied mal au rôle d'hôtesse et de mère suppléante qu'exerce avec brio madame Bougain.

- Alors, vous avez de la visite musicale ?
- Oh, je ne les ai pas invités. Ils voulaient à tout prix jouer ici. Ils m'ont dit, en chantant, qu'ils avaient entendu parler de ma cantine. Je n'ai pas refusé. Ça fait changement. Mais ils ne resteront pas longtemps, faites-moi confiance. Les étrangers en amènent toujours d'autres, et je n'ai pas envie que mon restaurant devienne un repaire de monstres.
- C'est vrai que ça fait changement. Ils vous ont dit d'où ils viennent ?
- Vous devriez le savoir mieux que moi. Les journalistes, on le sait bien, ça fouine. Je souris avec toute l'affabilité que je trouvais.
- Vous avez raison, nous passons notre temps à chercher des histoires. C'est pour ça que je voulais connaître la leur.
- Allez leur demander, à eux. À moi, et aux autres non plus d'ailleurs, ils ne disent rien. »

Je tentai de les observer à la dérobée mais ils me fixaient déjà, impassibles. Je leur souris de loin, ce qui ne modifia en rien la composition de leurs visages. Je me déplaçai vers eux et m'adressai à celui qui ressemblait le plus à un être humain, le chanteur.

- Bonjour. Je vous ai entendu par la fenêtre. J'habite juste là. C'est bon ce que vous faites. Vous êtes qui, vous ?

Il répondit en chantant, accompagné de l'orchestre au complet. [4]

- Nous sommes des musiciens, des messagers, nous sommes des poètes, nous sommes des prophètes.
- Non, vous monsieur.
- Des musiciens.
- Toi ! Qui es-tu ?
- Toi ! Qui es-tu ?

- Ne me singez pas, monsieur !
- Nous ne vous singeons pas.
- Vos chansons, d'où est-ce qu'elles viennent ?
- De loin.
- Pourquoi vous venez les chanter ici ?
- Pour que vous retrouviez le train.
- Alors vous savez où il se trouve ?
- Non. Faites ce qu'on vous dit. Nous ne savons rien, rien, rien. Non, rien de rien.

Ils enchaînèrent avec une valse toute croche. J'hésitai à lui dire que je m'en allais. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire. Il savait tout, de toute façon, et ne voulait rien dire, l'affreux. Je repassai devant madame Bougain dont l'inimitié semblait croître.

- Au fait, pendant que j'y pense, vous n'auriez pas vu passer, il y a quelques minutes, une très belle femme, fin vingtaine, les cheveux bruns, longs et, euh, poilue ?

Elle ne daigna pas répondre. Je lui souris timidement et m'éloignai enfin. Pas fâché de laisser ces mystères derrière moi, pensai-je avec espoir.

6

Le chemin s'était arrêté de reculer. Une vive discussion était déjà en cours sur son côté. Un type ressemblant à un fermier se servait de sa pelle comme d'une béquille. Il écoute sans expression les arguments de Bernard qui, devant lui, vantait posément les mérites de son service.

- Ce n'est pas tout de planter des pieux et de les relier avec des branches. Ç'a beau être une clôture, qu'est-ce qu'elle protège ? Imaginez, je suis un brigand, ou un coyote, et je vois une barrière naïve, plantée là en bordure du chemin. Hé bien – il lève bien haut la jambe –, je passe par dessus. Vous voyez ? MAIS. Si, en observant cet obstacle, j'apprenais que vous, monsieur... monsieur ?
- Fripoilon. Gherardt Fripoilon.

- Si j'apprenais que vous, monsieur Fripoilon, vous habitez ici ? Si, sur chaque pieu, je lisais Propriété Gherardt Fripoilon, je me dirais oh ! voilà un homme qui veille au grain et qui connaît la valeur de son domaine. Un nom sur un objet, ça intimide l'intrus potentiel. Et je peux vous faire un bon prix pour tous les pilots. C'est un gros travail, mais ce sera fait, et bien fait. Ça va rester aussi longtemps que la clôture. Vous êtes chanceux, en plus : sans vouloir me vanter, je suis un graphiste très compétent. J'ai des échantillons de calligraphie dans ma carriole. Il faut que vous voyiez ça. J'ai même un client satisfait : Valérien ! Veux-tu montrer ta belle portière ?

Alors là j'ai fait le saut. Wazbihl !

- Monsieur ! Approchons-nous de Wellstuck ? Est-ce bien loin de Longnot ?

Fripoilon tourna son lent regard sur moi, avec une grosse étincelle dans l'œil.

- Longnot ? Vous parlez de Grand-Vacoume ?
- Non ! de Longnot ! de Longnot ! Et Wellstuck ? C'est par où ? Vous connaissez Ouelstoque, non ?

Je déparlais. Il fronça les sourcils dans ma direction, comme s'il voulait voir quelque chose derrière moi.

- Allons, Valérien, calme-toi, nous y allons, nous y allons. Excusez-moi monsieur, il est un peu sous le choc. Je crois qu'il a reçu sa portière sur la tête. Montre-nous la portière, Valérien.

Je la soulevai. Le fermier s'étonna.

- Belle pièce. Où c'est que vous l'avez prise ?
- Je l'ai retirée de ma locomotive après le déraillement. Pour ne pas me la faire voler. On ne sait jamais, ça coûte cher une portière comme ça. J'y suis attaché aussi. Pendant des années, j'ai voyagé avec. Je m'accrochais à son rebord pour mieux voir l'horizon lointain, les nuages, les ruisseaux, pour contempler les lumières du soleil sur les rivages et les quais de la gare qui allait embrasser mon train... à chaque fois, c'était comme revenir à la maison. Les gares se ressemblent entre elles, toujours fidèles au soleil. Fidèles comme deux rails...

- Alors, monsieur Fripoilon ? Je vous fais tous les onzièmes piquets gratuits. Je peux vous l'écrire style Transnational, si vous voulez. Y a rien de trop beau, quand c'est le temps d'écrire sur des objets qui durent !

Je compris alors que je n'arriverais pas de sitôt à Wellstuck si je servais de catalogue à Bernard Fischzpatrik. Je repris ma portière, cet ange lourd sans ailes ni clarté propre – grands dieux ce qu'elle pesait – et me remis en marche.

- Vous me reprendrez en chemin, Bernard, si vous le pouvez. Je vous laisse travailler, il faut que je voie le capitaine Wazbihl avant qu'il n'abandonne définitivement ma cargaison aux tribus légumineusivores de Wellstuck.

Bernard ne m'entendit pas. Son heaume le protégeait déjà des bruits et de la lumière émanant du burin que contemplait, un peu en retrait mais toujours accoté sur sa pelle, Gherardt Fripoilon.

7

Il y en a qui disent que les journalistes n'ont pas d'émotions. C'est archi-faux. En tous cas, moi j'en ai. Et quand j'en ai trop ça me fait un drôle d'effet : ça me rend apathique. Je ne crois ni aux anges, ni aux monstres, alors après les femmes poilues et les orchestres mutants, je désirais un peu de normalité, question de revenir à moi. Revoici la gare, ça c'est normal. Et les rails. Rien de tel qu'un rail qui se perd au loin. Ça, c'est une marque de sécurité. Ça va quelque part et ça en revient. Nos ancêtres nomades suivaient un cours d'eau pour rencontrer de la vie humaine. Nous, ce que nous suivons, c'est déjà de la vie humaine. On n'est jamais loin d'un foyer de population. Pas mal du tout ! *Écoute les fous ouhouhou...* elle était bonne cette comptine. Elle me collait en tête lorsque je me dis : en marche.

Le désagrément me rejoignit bientôt. La gare s'était faufilée derrière un détour. Il ne restait que le rail tendu par ses fidèles traverses, et moi qui cherchais à y synchroniser mes pas. Prises une à une, trop court. Trop long en en sautant une sur deux. Les pieds

sur les rails, ce n'est guère mieux : beaucoup trop large. La voie a beau être une trace humaine, dialoguer avec elle est bien ardu pour l'être qui ne roule pas. Existe-t-il plus grande vanité, pour un journaliste, que d'essayer d'interviewer directement ce visage figé, que dis-je, fixé, de le mettre au pas ? Dans une foule, je choisis les visages ouverts, plissés aux commissures. Des femmes surtout, j'aime beaucoup parler aux femmes. C'est mon pire défaut professionnel : mes échantillons portent souvent des seins, et même de jolis seins. Pas très représentatif de la masse. Mais gardons cela pour nous. Mon patron sourcillerait sans doute de savoir que mes échantillons ne portent que très rarement la moustache. Une chose demeurerait certaine : cette voie ferrée ne portait ni seins ni moustaches, pas même un ersatz de morfil qui eût pu suggérer un rail défectueux, un relent d'identité. Je sentais que je perdais mon temps. J'approchai d'un ruisseau enjambé par la voie et décidai de descendre vers la rive pour faire le point. Un cours d'eau est plus loquace que des rayures ternes et apathiques, pensai-je. L'eau était claire et peu profonde et le lit, comme une soie de glaise, invitait à s'y étendre et à glisser dans le doux sommeil du noyé. Pas de trace d'un train de deux cent tonnes. Pas même d'une petite locomotive de quarante tonnes. Pourtant, elle devait être passée par ici : la forêt bordant la voie était restée intacte et le relief du lit n'était lissé que par l'eau. Les mouches vivaient leur vie de mouche et me tournaient autour comme si elles n'avaient jamais reniflé de chair humaine. Beaucoup, beaucoup de mouches. Trop rapides pour les interroger. Je me sentais ridicule d'arriver à de telles conclusions, battant l'air en injuriant de vulgaires diptères.

- C'est parce que vous puez le parfum qu'elles se jettent sur vous.
- Mais je ne me parfume pas.
- En tous cas, vous empestez la rose en boîte. Pas étonnant que les autres vous aient trouvé aussi rapidement. Heureusement que vous avez un peu transpiré.

Quel drôle de grain dans cette voix. Éraillé, mince et chaud à la fois. Modulé par un accent... une intonation... aphrodisiaque ? Une voix que je paierais pour interviewer

de fond en comble. Je me retournai. Une silhouette féminine fouillait dans les branchages.

- À votre place je me jetterais dans cette eau et je m'y laisserais infuser un moment, dit-elle.

Elle semblait vouloir déprendre un objet dissimulé.

- Vous avez besoin d'aide ?

Elle se releva et me fixa. Diantre, ces deux fissures luminescentes étaient-elles des yeux ? Allait-elle disparaître elle aussi, avec sa peau et tout ? Qu'est-ce qui partirait en premier ? Heureusement, elle paraissait avoir les pieds sur terre et posséder un poids proportionnel à sa petite stature. Toute en noir : une robe sur le corps et un foulard sur la tête. Pieds nus. La situation était plus inattendue que surnaturelle.

- Cela me ferait plaisir, mais je ne crois pas que mes narines puissent supporter votre fumet. Vous puez. Suivez mon conseil, je crois que cela vaudra mieux pour vous. Elle est bonne en plus.

L'eau me sembla tout à coup moins limpide. Je lui offrais de l'aider et elle me posait une condition ! Encore une fois, je sentais en elle la jubilation intérieure d'une personne qui se joue de l'autre.

- Vous avez dit que mon odeur avait attiré quelqu'un. De qui vous parliez ?

- Vous vous en doutez, je crois.

- Les musiciens ?

- Ah ! Elles ont envoyé des musiciens cette fois-ci !

- Qui ça ?

Elle continuait de donner du jeu à l'objet pris dans les arbustes. J'observai ses mollets. Dorés comme le chien et loup sur les quais de la gare d'Amabacousse.

- Lavez-vous, je refuse de discuter davantage avec un homme qui dissimule son odeur derrière un écran de puanteur.

Sa condition commençait à prendre de la valeur.

- Et vous viendrez vous saucer avec moi ?

- Non merci, j'en sors à peine.

- Vous étiez donc dans les environs depuis quelque temps ? Vous auriez peut-être aperçu, ou entendu, un train passer ?

Toujours à l'œuvre dans les broussailles, elle se contenta d'un petit rire. Elle dégagea une corde qu'elle se mit à tirer avec une puissance insoupçonnée pour un corps si menu. Ses jambes dorées se raffermirent sous l'effort. J'en oubliai mon devoir un moment, mais la tentation de me « faire infuser » gagna du terrain, comme si le courant s'était mis à inonder la rive. Je compris ce qu'elle tirait. Une espèce de canot. Bon, Souriault mon vieux, quoi qu'il en soit, tu dois opter pour une couple de brasses. Ça ne t'empêchera pas de rester attentif à l'athlétique manœuvre. Et il commence à faire diablement chaud. C'est ce que je me disais.

- Il était temps, je ne vous attendrai pas toute la journée, dit-elle comme je trempais un orteil dans le courant.
- Reposez-vous un peu, je vous donne un coup de main dans quelques minutes. J'essayais de garder mon sang-froid mais décidément, ces jambes tendues d'effort me troublaient.

Sourde à mes derniers mots, elle continua de tirer sur l'amarre et l'embarcation s'ébranla. Celle-ci commença bientôt à flotter sur l'herbe, puis sur l'eau. J'eus une vive émotion lorsque la jeune femme se mouilla les mollets, puis le bas de sa robe, pour mieux faire glisser la pirogue sur l'eau. Il se produisit un complexe de petites houles têtues qui se moulèrent les unes aux autres. Je fis la planche dans l'espoir que la vue du ciel me calmerait. L'eau était bonne.

- Alors, vous montez ? Vous sentez bon.
- Euh... bien sûr mais... où est-ce que vous allez au juste ?
- Mais à El'Ongh'n'Hutt ! Ce n'était pas votre destination ?
- Longnot ? Oui oui.
- Comme vous êtes parti vous ne vous rendrez jamais ! Hamab'akous – El'Ongh'n'Hutt à pied ! On n'a jamais vu ça ! C'est impossible !

Elle éclata de rire. Un superbe rire, éraillé comme sa voix, libre et chaud. Agréable et mystérieux à la fois. Mais qu'est-ce qu'il y avait de drôle ?

- Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'êtes pas de la région, je pense.

Elle reprit tout son sérieux. Les petits joyaux derrière ses paupières mi-closes me fixèrent durement.

- Et vous, qu'est-ce que vous en savez ? Bien sûr que je suis de la région. Je viens d'Yssoud. C'est vous l'étranger. Allez, embarquez.

Rouf ! Elle avait bien raison. Mais comment pouvait-elle le savoir, alors que je possédais la même parlure et des traits semblables à ceux, par exemple, d'un Valérien Beauchemin ? En tous cas, j'apprenais l'existence d'Yssoud. C'est bon de sortir de... chez soi ?

8

Le chemin de terre s'était mis à monter et à descendre et à girer de tous les côtés. Je portais mon fardeau sur le dos, le poids se trouvant mieux réparti. C'est comme charger les bagages sur le toit des wagons : les plus lourds au centre. De cette façon les virages sont moins brusques et le train garde son alignement avec les rails. Ainsi tout le monde arrive à destination avec ses bagages intacts et est très content. Il faut voir ces fidèles passagers, dans les rayons de l'heure dorée, tendre les bras vers le ciel pour recevoir leurs paquets. C'est sublime. Dans des rayons ressemblant peut-être à ceux de cette heure où je marchais – les arbres tassés empêchaient de savoir. Ils balisaient le chemin à leur insu, poussant la nonchalance jusqu'à laisser leurs racines se prélasser devant mes pieds qui s'y butaient sans cesse. Ceux-ci frottaient la terre comme un enfant fatigué se laisse traîner dans la poussière par ses parents qui le tirent par le bras. J'avais vu ça une fois, à la gare de Wellstuck... le port... Wazbihl... avancer...

Il y avait cette dame... très pauvre, c'est sûr, en loques... et son petit garçon tout sale qui chialait : « je veux pas, je veux pas ». Qu'est-ce qu'il ne voulait pas ? Il voulait rester là et devenir une roche qui geint, qui n'a plus faim, qui n'a plus soif, et que les

gens contemplent. Un miracle. Une roche qui couine et qui jute de douleur. Il voulait n'importe quoi d'autre que de se faire empoussiérer par sa mère lasse. Il ne voulait pas la suivre, juste rester là. Arrêter là. C'est alors que je m'enfargeai dans une grosse racine. Je chus le premier puis, en plein vol, la portière me frappa la nuque avant de m'aplatir contre le chemin. Ma mâchoire heurta un gros caillou. Je restai un moment le nez dans les roches. Mes lèvres goûtaient la terre et mon nez en était rempli. Je sentais l'air se faufiler entre les grains quand j'inspirais. Plus tard – j'ignore combien de temps –, je me dépris de la portière et m'étendis sur le dos. Il y avait encore des oiseaux. Cuicui par-ci, cracra par là, flouchflouch dans les feuillages. Créatures légères : flaflaflafla. Et ma portière si lourde. Le vent ne soulevait pas ma casquette toute sale et moite qui avait rebondi plus loin. Le ciel, entre les feuillages, s'assombrissait à vue d'œil. J'étais rendu si lent que la nature allait trop vite pour mes pupilles. Plus de charbon. Une petite braise.

9

- J'ai cru comprendre que vous saviez quelque chose à propos de tout ça.
- Pas grand' chose de plus que les autres.
- On ne parle peut-être pas du même « tout ça ». Je suis sur la piste d'un dénommé Valérien Beauchemin, cheminot de son état. Il a disparu hier, avec son train, en route pour Wellstuck. Il ne s'est même pas rendu à Longnot. Avouez que c'est bizarre.

Nous ramions. Elle derrière, moi devant. J'aurais préféré le contraire, galanterie et courbes obligent. Mais il n'en fut pas question : « Vous allez devant. »

- On a déjà vu des choses plus bizarres, répartit-elle. Vous n'avez vraiment aucune idée de ce qui a pu se passer ? Rien ne vous a effleuré l'esprit ?
- La première hypothèse est celle du déraillement. Ça ne peut pas être un bris mécanique. On a déjà envoyé une charrette sur les rails. Pas de trace du train. Je

me demande d'ailleurs ce que je fais dans ce canot, alors que la logique me ferait suivre la voie.

- Vous pensez encore au rail ! Quelle méthode ! Vous auriez marché longtemps pour vous rendre nulle part.

Elle éclata de rire. Je sentais qu'elle me narguait, qu'elle en savait long et que mon désarroi l'enchantait.

- C'est quoi cette histoire d'impossibilité de se rendre à Longnot en randonnée pédestre ?
- Décidemment ça paraît que vous êtes un étranger. Un étranger qui s'est installé à Hamab'akous, en plus ! Les habitants de ce bled ont la mémoire rabougrie. Ce n'est pas là qu'on apprend les secrets du pays. Les gens comme vous ne veulent rien savoir du territoire qu'ils habitent. Ils se croient encore en Anthrope ! Par exemple, saviez-vous qu'Hamab'akous a été habitée par ceux qui vivent aujourd'hui à Yssoud ? Hamab'akous veut dire « Notre puits », à cause du puits sans fond qui se trouve au centre de la ville, en dessous de l'église. Les gens d'Yssoud sont nés de ce puits. Vous ignoriez qu'il y avait un puits en dessous de l'église aussi, je parie ? Pff. Bande d'ignares.
- En effet, j'ignorais tout cela. Ce n'est pas le genre de légendes qui se racontent dans la cuisinette de Madame Bougain. Surtout pas depuis ce matin, où elle a d'autres affabulations à fouetter. Les musiciens dont je vous parlais tantôt. Ils ont chanté une espèce de comptine au moment où je m'approchais de la fenêtre. Je me souviens d'un petit bout. Je l'ai entendue juste une fois, vous comprenez : *Écoute les fous ouhou...*
- Vous chantez bien, malgré que cela sonne un peu coincé. Ce n'est pas votre faute. Vous ne chantez jamais. Les gens d'Yssoud chantent tout le temps. Il y en a une colonie à El'Ongh'n'Hutt, vous verrez, nos chants sont superbes. Nous arriverons à temps.

- À temps pour quoi ? D'ailleurs, nous arriverons bientôt ? Vous savez où on trouvera un téléphone, un télégraphe, un pigeonnier ? J'ai des comptes à rendre, vous comprenez.

- Vous êtes une machine à questions. Ramez à la place, ça aide à faire le vide.

Elle se tut. Le ruisseau s'élargissait au gré de ses confluent ; son lit se creusait, et par moments on ne distinguait plus le fond. Le courant fonçait et s'esclaffait contre les grosses roches jaillissant de temps à autres de la surface. Bientôt nous voguions dans les rapides. La timonerie était assurée par la rame habile de la fille d'Yssoud.

- Tout à l'heure vous étiez surprise qu' « elles » aient envoyé des musiciens cette fois-ci. À qui vous faisiez référence ?

- Il serait ridicule d'en parler sur une voie maritime, comme sur n'importe quelle voie d'ailleurs. Je vous répondrai quand je pourrai, et encore.

- Et encore ?

- Il faudra le mériter.

Je me retournai pour examiner son faciès. Je m'attendais à surprendre un visage se retenant de pouffer. Je vis plutôt une grave beauté illuminée par deux yeux scintillants. Elle me sourit indistinctement. Je lui renvoyai le même sourire – en moins gracieux, sans doute. En plus coincé.

- Je ne vous suis pas du tout dans vos élucubrations, mais je vous avoue que je vous suivrais partout dans vos sourires. Et vous maniez la rame avec beaucoup de grâce.

Ses yeux se rétrécirent encore davantage et elle plissa le nez. Je sentis qu'elle dessinait sur mon corps avec les petits faisceaux de ses pupilles. Le mouvement de ses bras entraînait tous ses muscles, et moi avec, dans une danse éclaboussée. Le canot, lui, ne chavira pas.

Avec l'opacité des alentours, il m'était difficile de distinguer si c'était à l'intérieur ou à l'extérieur. Le halo émanant de la petite fille aux yeux bridés achevait d'enfoncer le décor dans les ténèbres. Elle portait une robe blanche, luisante, dont les reflets semblaient produits par sa propre luminescence. Elle approcha une chandelle éteinte de son visage. Une boule de lumière monta de sa gorge à ses lèvres, s'en dégagea et flotta jusqu'à la mèche qui s'alluma. Elle me regarda à travers la flamme. Un autre enfant, un petit garçon, se détacha de l'obscurité, juste à côté d'elle. Il imita la petite fille. Puis un autre enfant, et un autre, tous côte à côte, apparaissaient puis enflammaient une chandelle avec une boule de lumière qui leur sortait de la bouche. Ils finirent par former un demi-cercle, sans cesser de me fixer, déformés par l'écran de flammes. Ils chantèrent en chœur dans une langue que je n'avais jamais entendue, pleine de sons gutturaux et de sifflements.

Je sentis des coups.

- Beauchemin ! Valérien ! Hé ! Beauchemin le Galérien ! C'est l'heure de se lever ! La terre déjà chaude, les feuilles odorantes. Les piaffements d'un cheval. Ma nuque... Je reconnaissais cette voix. Mon nez... On m'aidait à m'asseoir. Je portai une main à ma nuque, l'autre à mon nez. Aië...

- Valérien Beauchemin... Ça va ? C'est Bernard. Bernard Fischzpatrik. Le burineur. J'écris sur toutes les surfaces. Un sous la lettre. Satisfaction garantie...

Vous me replacez ?

J'ouvris enfin les yeux – non sans douleur. Ce visage tout acéré. Face d'oiseau. Je détournai la tête. De peur qu'il ne me picore ? Ouille, le cou. La portière. Ma portière. Avec cette drôle de devise : « *Loin derrière la voie ferrée s'affaire, loin dev...* » Fischzpatrik !

- Wazbihl !! LES POIS CHICHES !!!

Je bondis. Ouille. Je fixai Bernard qui était encore accroupi. Mes pensées s'annihilaient les unes les autres. Trop de mots se chamaillaient. Un nom se détacha enfin. Wellstuck.

- Sommes-nous encore loin de Wellstuck ?
- Nous arriverons bientôt, Valérien. Montez dans la carriole. Je m'excuse de vous avoir abandonné hier. Vous comprenez, j'ai mon pain à gagner. Et ce vieux Slabotèque s'est avéré pointilleux. « C'est plus petit là. L'écriture de ce poteau n'est pas alignée avec celle de l'autre. Le point du i est trop gros. Vous êtes lent. » Un vrai de vrai vieux chialeux. Il n'a pas quitté sa pelle de la soirée. J'ai même travaillé une partie de la nuit. Heureusement que je suis bien équipé. Je peux même écrire au chalumeau sous l'eau ! Comme je parlais, il était encore là, dans le noir, accoté sur sa pelle. « Passez au ranch, ma fille vous paiera. » Je suis passé au ranch. La fille m'a payé, et très bien. Elle m'a donné de l'argent, bien sûr, mais aussi... un trouble. Une métisse... un mélange d'Yssoudunais et de Slabotèque. C'est bien parce que je m'étais promis de vous aider que je me suis résolu à reprendre la route... Elle m'offrait le gîte. Elle m'a tellement ébahi que je n'ai même pas songé lui vendre mes services ! Au contraire, c'est elle qui a gravé quelque chose en moi. Le burineur buriné, quoi ! Ouf ! Quels yeux ! Et cette énergie... Avec une chevelure rouge... typiquement Slabotèque, non ? Peut-être que je me trompe mais j'ai eu l'impression qu'elle me désirait. Vraiment. J'aurais vendu mon âme pour écrire un petit poème sur son ventre, ou sur son dos. Mmmh... de sa nuque à ses...
- Je suis content pour vous, mais je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites. Tous ces noms, avec leurs particularités... s'il vous plaît, arrêtez, vous me mêlez. Vous me donnez mal à la tête.

Je me frottai le front. Une poussière rougeâtre voleta. Il y en avait sous mes ongles. Du sang séché. Âcre. Je tentai de relever la portière. Je pensais à ce type perché sur sa pelle comme sur un socle. Immobiles, le type et la pelle. Inertes, les poteaux. C'est à peine si la mâchoire du vieux grouillait. Et je voyais Bernard s'activant tout autour,

donnant de la flammèche par-ci, bonimentant par-là. Qu'avait-il essayé de lui vendre encore. Qu'allait-il essayer de me vendre encore. Il m'aida à monter l'harassante pièce d'acier sur le chariot et les oiseaux se firent de plus en plus bruyants. L'humidité était prégnante. Ça non plus je n'avais pas connu ça. Le vent dont se nourrit le cheminot, fût-il d'origine mécanique, propulse toute humidité vers l'arrière, où plus rien ne bouge. Et aux arrêts, dans la ville, tout est clair, tout est sec. Mais une telle moiteur, lourde, chaude, qui colle à la peau, qui pèse sur le chemin, qui fige ma casquette au sol... Elle était drôle, là, ma casquette, toute seule et toute sale. La terre humide qui la couvrait lui donnait une teinte rouge sang. Elle ressemblait à un boulet. Je l'imaginai, immense, attachée aux pieds de l'enfant sans force que sa mère tire par le bras. Je ne serais jamais plus capable de m'en coiffer.

- Valérien, vous montez ?
- On y va.
- Vous oubliez votre casquette.
- J'ai déjà assez d'une portière à traîner, je la laisse là. Quelqu'un la ramassera.
- Vous êtes un drôle de bonhomme.

Le soir tombait et je n'avais pas pu soutirer la moindre information à la belle femme (maintenant j'en étais convaincu, elle était fort belle) qui me conduisait à Longnot. Heureusement qu'elle dirigeait l'embarcation. À un moment donné, un marécage jonché de quenouilles multiplia la rivière en petits ruisseaux peu profonds. Il fallut débarquer à quelques reprises pour alléger le canot afin qu'il passât. Puis le cours d'eau se réunifia, garni de forts courants, presque des rapides, suivi d'un vaste bassin, de l'autre côté duquel s'étendit enfin, entre deux collines, une longue série de petites maisons rondes : la ville intermédiaire de Longnot, aplatie par des restes du crépuscule rosé qui se traînait, derrière nous, vers Amabacousse. Alors que nous

traversions le bassin, je sursautai en entendant la voix de la rameuse tranchant le silence de l'eau.

- C'est fou comme cette ville ne change pas depuis des siècles. Elle est née d'un coup, sous cette forme, le jour où il s'y déroula son premier marché. C'était un mercredi. Depuis, il y a un marché tous les mercredis. Les mêmes paysans s'y rendent pour faire du commerce. On y vend toujours les mêmes choses. Regarde sur la colline à droite, on dirait des fourmis. Ce sont des gens d'Yssoud, ou d'ailleurs. Ils arrivent de loin. Ils dormiront ici ce soir, en prévision du marché d'après-demain. Ils repartiront après. Comme d'habitude. Comme d'habitude, ils laisseront El'Ong'h'n'Hutt dans sa torpeur jusqu'au mercredi suivant. Et ce sera ainsi jusqu'au retour du Caïman Cosmique.
- J'aime votre façon de parler. On dirait que vous parlez en légendes.
- Vous êtes naïf. C'est typique de votre peuple.
- Écoutez, je ne suis quand même pas comme tout le monde de mon « peuple ». Je suis un individu. Journaliste. D'ailleurs votre histoire m'intrigue. Qu'est ce que ce Caïman Cosmique ?
- Le fondateur d'El'Ong'h'n'Hutt. Il est arrivé à minuit, sur le passage de mardi à mercredi, au terme d'une course qui lui avait fait traverser le cosmos. Sa peau était usée, on voyait à travers en plusieurs points. Pendant la nuit, il a mué. À l'aube il est reparti dans les cieux car l'air de notre terre le fait suffoquer. Sa vieille peau abandonnée a séché depuis l'aube jusqu'à midi. Une tribu d'Yssoud était sur la colline ; elle a tout vu. Quand le reptile est remonté, quelques braves sont descendus et ont décidé d'explorer l'enveloppe de squame. Elle formait de petites huttes. Les trous formés par l'usure permettaient d'entrer dans ces huttes et d'y laisser filtrer la lumière.
- Et le marché ?
- Ben voyons ! Imagine-toi un caïman de cette grosseur qui descend du ciel. Ça se voit de loin, non ? Des centaines de clans ont marché pendant la nuit, chargés d'offrandes qui disposeraient l'animal à les protéger. On ne sait jamais avec ces

monstres magiques. Lorsqu'ils sont arrivés à El'Ongh'n'Hutt, le Caïman s'était envolé et la tribu d'Yssoud s'était installée dans sa vieille peau. Ils ont décidé de mettre à profit leur longue marche en faisant du troc, entre eux et avec les nouveaux occupants qui avaient beaucoup de besoins, puis ils sont repartis en se promettant de revenir à chaque mercredi au cas où le caïman reviendrait, question de l'honorer avec plein de cadeaux. Tant qu'il ne viendrait pas, on ferait du commerce avec les offrandes. Les marchands d'aujourd'hui ont oublié la raison d'être du marché, mais cette tradition protège la population d'El'Ongh'n'Hutt. Ils vont sursauter quand le Grand Caïman Cosmique reviendra !

Elle éclata du plus gros rire que je lui avais entendu depuis notre rencontre. Accaparée par ses cascades, elle fut incapable de parler tout le long de notre traversée du bassin. Encore à quelques coups de pagaie de la rive je l'entendais convulsée de petits gloussements nerveux. Des gens, assis sur le quai, les jambes flottant au-dessus de l'eau, nous regardèrent progresser vers eux. D'autres personnes, plus loin derrière, les bras chargés, nous fixaient aussi. De plus près, je distinguai un peu mieux ces derniers et les objets qu'ils portaient : un tuba, une tête oblongue, une corne au milieu d'un front, une chemise à carreaux avec des lunettes fumées, un paquet de bras autour d'un petit corps.... Urgl. C'étaient mes musiciens.

On nous aida à débarquer. La fille d'Yssoud était redevenue de marbre (mais quelle sculpture). Dès que j'eus posé le pied sur le sol, l'ignoble groupe démarra une musique en cadence. [5]

À la rive il arrive, il arrive à la rive, à la rive, il arrive elle arrive (bis)

Il faut suivre les filles qui viennent de loin

Dans le temps

Passer par les chapelles qui forment des points

Entre les bords de lac et les ports de mer

Oui les anges s'en vont

Mais quand ils reviendront

Ce sera pour de bon

Suis-les donc

À la rive il arrive, il arrive à la rive. à la rive, il arrive elle arrive (bis)

Je ne voulais pas y croire. Je les examinai, ces affreux bizarres, investir toute leur verve dans cette nouvelle chanson, encore plus débile que les autres, et en même temps un peu plus claire. Ces musiciens semblaient me poursuivre – d’ailleurs, comment était-il arrivés à Longnot avant moi ? – et m’indiquer des pistes. *Des chapelles entre les bords de lac et les ports de mer*. Nous étions sur le bord d’un lac, Wellstuck est un port de mer. *Suivre les filles qui viennent de loin dans le temps...* Je me tournai vers la fille d’Yssoud.

- Ce sont les musiciens, lui dis-je en les pointant.

Elle dansait, ravie, absorbée, ardente. Aucune réponse. Elle savait que c’étaient les musiciens, bien sûr. Elle se jouait complètement de moi et je ne pouvais même pas lui en vouloir. Trop sympathique, et une aide potentielle pour mon enquête. Je réessayai, toujours le bras en l’air :

- Les musiciens dont je vous parlais.

Même réaction. Décidemment, cette fille écoute quand ça lui plaît. Je me retournai vers l’orchestre. À leur côté, une danseuse s’était ajoutée, encore plus intense que les autres, qui dégageait une légère luminescence. Je la reconnus, malgré la robe diaphane, immaculée, qui flottait sur elle. Ma belle yéti ! C’était un bonheur de la voir voltiger autour du groupe de musiciens. Quel magnétisme ! Je me retournai de nouveau vers la fille d’Yssoud, cherchant quelque chose à lui dire. À la voir ainsi, les yeux fermés, les bras en l’air, je gardai le silence. J’entrepris même de bouger un peu, de plier rythmiquement les genoux. La situation demeurait inintelligible, mais elle devenait agréable : les femmes étaient magiques. Et quand il y a des femmes magiques qui dansent autour de moi, j’essaie de remuer un peu. C’est normal, non ? J’observai encore l’Himalayenne. Son poil était réapparu. Elle allait sans doute encore filer. Comment peut-on être si somptueuse et poilue à la fois ? Son visage laiteux se dissipa, et bientôt seule la fourrure dansait dans le vide. Quand la fourrure s’évanouit à son tour, la fille d’Yssoud me prit par le bras et m’entraîna prestement avec elle.

- On s'en va.

À partir du quai, puis de la berge longeant le lac, des ruelles s'enfonçaient dans la bourgade suivant une logique mystérieuse. Tantôt perpendiculaires, tantôt obliques, leurs axes initiaux laissaient présager un chaos urbain des plus réussis. Les premières maisons que nous approchâmes me frappèrent. De formes hémisphériques, mais courbées, lézardées, fondantes, comme moulées et remoulées : elles paraissaient en effet recouvertes de la peau momifiée d'un reptile. Les murs se fondaient aux venelles caoutchouteuses qui donnaient au pas un rebond déstabilisant. Çà et là, des habitants paressaient ou vendaient des fruits, bien vautrées dans la courbe où se joignaient l'horizontale et la verticale. Marchant avec précaution, m'appuyant parfois sur les murs – ou sur la bordure des rues, je ne sais plus –, je suivais la fille d'Yssoud qui savait où nous allions. Dans les rues – si nous pouvons nommer ainsi l'espèce de sillon où circulait la populace –, les traits de visage et les couleurs de peau se déclinaient en une multitude que je n'avais jamais vue à Amabacousse ou ailleurs. Sur les seuils des maisons et dans les porches, je reconnus les nobles tracés faciaux de la fille d'Yssoud. C'était une noblesse qui se dégageait de leur posture et de l'expression de leur visage ; leur habitat et leur état exprimaient plutôt la misère. Leur immobilité contrastait avec l'affairement des gens de la rue, qui transportant des paquets, qui jetant les bases de l'échoppe mobile où se déroulerait le marchandage du surlendemain. Nous arpentâmes le complexe désordonné de rues et de ruelles jusqu'à une arche de roches surmontée d'une effigie de caïman en bois. Derrière l'arche, un chemin ondulait en grimpant, jusqu'à passer entre deux petites collines, chacune recouverte d'un agrégat de huttes. Des drapeaux étaient fichés çà et là sur les toits. Nous traversâmes l'entrée et montâmes jusqu'en haut. Il y avait une place au centre de laquelle se trouvait une plate-forme. Le site était flanqué des deux buttes. Sur la plate-forme une lueur se mouvait et de la fumée se répandait partout. Un attroupement encerclait la plate-forme.

- Ici, c'est sacré. Les étrangers ne sont pas les bienvenus.

- Pourquoi m'avoir conduit ici alors ?
- Parce que vous êtes avec moi. Maintenant taisez-vous. Ne songez même plus à poser des questions. On dirait que ça ne finira jamais. Asseyez-vous là ; écoutez plutôt.

Je m'assis sur une excroissance de hutte qui faisait office de banc. Très confortable. Elle avait parlé sur un ton très doux, avec des yeux très doux dans les miens, encore coincés sans doute. Elle avait sans doute raison. Tant qu'à être coincé, autant écouter. Ma compagne se joignit au groupe. La voix d'un corbeau angélique jaillit de son petit corps. Elle fut bientôt rejointe par d'autres voix, voix d'hommes, de femmes, d'enfants, voix de gorge et de tête multipliées par des harmoniques qui s'agglutinaient les unes aux autres en un magma abasourdissant. Fixant la flamme au centre du groupe, je sombrai vite dans un état d'engourdissement. Je voyais et entendais ce qui se passait mais perdis tout contrôle de mon corps qui se fit léger. Des percussions se glissèrent doucement entre les voix. La fille d'Yssoud monta lentement sur la plate-forme. Dans sa voix, perçante parmi les autres, il y avait un monde : une douleur, un rire, une générosité, embaumés dans une sensualité pure. C'était un cri du corps qui happait le mien.

12

Je veux qu'un jour on m'explique cette mystérieuse tendance des choses à présenter plusieurs faces. Ainsi, vue de loin et de haut, la ville de Longnot n'a rien de la gare éclatante déroulant ses quais dorés au voyageur extatique. Nous avons gravi une petite route abrupte pendant un bon moment – deux heures ? deux jours? – et maintenant nous contemplions ce panorama fort profond, fort large, en vérité fort désordonné. Par là un grand lac bordant la ville ; de ci, de là, des collines, qui finissent par s'organiser un minimum en défilant – comme les wagons accrochés à ma locomotive – vers l'horizon ; et l'horizon, enfin, seul indice rectiligne qui me rassura et me rappela un peu mes rails, mes chers rails. Et partout, du vert, du brun, déclinés

dans toutes les tonalités. Cramponné à ma porte, je goûtais aussi le vent, qui soufflait très fort entre les cimes. Certes, ce n'était pas le vent produit par la machine, mais entre un souffle et un souffle, quelle différence ? Les deux sont bruyants : l'un fulmine à travers les essieux, la cheminée, le sifflet ; l'autre joue de l'orgue des bois, si vous voyez ce que je veux dire.

Difficile aussi de détacher Longnot de ce paysage. Cette masse... cette étendue... avec deux lancées de chaque côté. D'un côté, ces bras qui se glissent dans le lac... des bras de lac... on dirait un lézard à côté d'une flaque. Un lézard comme ceux, clandestins, qui se faufilent parfois dans la soute à bagage ou dans la cabine de pilotage. Même dans les wagons de passagers ! Quand ça arrive, les dames s'écrient et les hommes se lèvent sur leur banquette, armés de semelles assassines qu'ils brandissent bruyamment. Il n'en faut pas plus pour alarmer le reptile qui s'enfuit alors sans saluer la compagnie. C'est pourtant inoffensif, un lézard. Ça colle là, ça attend. Ça peut rester là longtemps. Et soudain, pfft, ça s'évanouit. Une fois – une seule –, un passager en a tué un, et ça n'a pas apaisé la situation du tout. D'un haut-relief discret sur le toit du wagon, le lézard était devenu une étoile multicolore que personne n'osait recueillir mais qui s'investissait dans l'esprit de chacun, cette chose laide, ce gâchis, qu'allions-nous en faire, et si ça décollait du plafond et nous tombait dessus, et si ses amis lézards venaient le quérir pour l'enterrer, mais voyons, pour le manger cru plutôt, car ces bêtes sont ignobles, ou peut-être emporteraient-ils les bouts de peau restants pour aménager leur demeure atroce, ces immondes souterrains où tout le monde se regarde froidement et se tire la langue et ne se parle jamais avant d'entreprendre brusquement une activité obscure ; peut-être qu'ils canoniseraient leur frère martyr et lui porteraient un culte vengeur et guerrier, et alors ils reviendraient tous nous punir en se jetant du toit sur nos épaules, sur nos têtes, sur nos enfants qui dorment la bouche ouverte, et en tombant ils éclateraient et nous saliraient et pondraient des œufs dans nos oreilles. Puis ils défieraient de leur regard glacial le pauvre homme qui avait, en toute bonne foi, occis l'animal.

Paniqués, les gens couraient dans toutes les directions en se heurtant. Le lézard écrasé s'était finalement décollé du toit pour tomber dans la chevelure d'une dame de qualité – très belle, m'a-t-on dit – qui, dans un dernier accès de démence, s'était jetée en bas du train. L'histoire a fait le tour des gares : on n'a jamais retrouvé son corps. On l'a appelée Jeanne de Grand'Vide. Certains habitués du Amabacousse-Wellstuck en parlent encore. Certains croient même que son corps aurait été ramassé par une colonie de lézards qui l'auraient mangé, ou en auraient décoré leur maison, ou encore en auraient édifié une basilique destinée au culte du cousin aplati. Je ne sais trop quoi en penser.

- Qu'est ce que vous avez dit ? me demanda alors Bernard.
- Je n'ai rien dit.
- J'ai entendu : « Je ne sais trop quoi en penser ». Penser de quoi ?
- Oh, d'une histoire de reptile.
- Vous pensiez à la fondation de Longnot ?
- Pas du tout, c'est arrivé je ne sais plus quand, mais Longnot existait déjà. Ça s'est passé en chemin vers Longnot, nous étions presque arrivés. La seule fois de ma vie que les services ferroviaires menaçaient des passagers. Le seul faux bond du Transnational ! Mis à part le drame d'avant-hier... Oh non... ma locomotive... qu'est ce qui va se passer, qu'est-ce qu'ils vont me faire... je vais y goûter... ils vont me torturer... me faire ingurgiter un bouillon de lézards... Mais je dois les retrouver. J'ai des comptes à rendre. Pauvres pois chiches...

Et je regardais au loin, plus bas, cette ville que je n'avais jamais vue ainsi, étendue comme un crocodile qui se dore au soleil. Celui-ci approchait de son zénith. On distinguait mal la bourgade de la forêt. Elle se camouflait. Je savais qu'elle était là car des routes arrivaient de toutes parts pour l'atteindre. C'est alors que je reconnus un chemin différent des autres, plus étroit mais plus précis, tranchant en deux une masse verdâtre – un ramassis d'arbres, sans doute, il y en a partout de ces choses là. La voie ferrée, ma voie ferrée !

- Bernard ! c'est la voie ! La voie ferrée !

Il ne me répondit rien. Il ne tenait plus les rennes, la charrette n'avancait plus. Les chevaux tapaient patiemment du pied. Leur conducteur discutait avec un homme sur le seuil d'une chapelle. Je suivis la strie du rail avec mon doigt, dessinant sur le vide, passant et repassant dessus pour qu'elle ressorte mieux du paysage. Quel soulagement... il y avait encore une voie ferrée. Je chuchotais : la voie ferrée... ma voie ferrée..., et le rythme de ma voix me rappela le passage des roues sur les rails. Cette mélodie détecta même, là-bas, au loin, suivie d'un train et d'un nuage de poussière, une locomotive, conduite par moi-même, qui fonçait vers l'horizon, Wellstuck. La voie ferrée passait donc encore par la gare de Longnot, dont les quais reçoivent le train avec moult feux d'artifice, réjouissances et invités d'honneur, dont le flamboyant Soleil ! À quelle impérieuse cérémonie y assiste-t-on, à chaque fois ! Le cheminot y exécute, orgueilleux, son devoir : il tire sur la corde qui active le sifflet de la loco, fait trompeter les freins, descend et proclame enfin, dévotement, fier de servir son ordre, d'une voix forte :

- LONGNOT ! CINQ MINUTES D'ARRÊT !

Les deux hommes sursautèrent en entendant la voix retentissante du cheminot superbe. J'étais descendu de la charrette sans m'en rendre compte et je pointais encore la voie ferrée qui roulait au loin, essayant peut-être de l'empêcher de disparaître comme la dernière fois.

- Qu'est-ce que tu dis, Valérien ! Nous avons quitté Longnot hier. Ici c'est une chapelle, très jolie, à laquelle il ne manque que quelque enluminure mystique. Vous voyez, monsieur le prêtre (il s'était déjà retourné vers l'homme), j'aimerais dire à mon ami comment se nomme cette chapelle, à quelle paroisse elle appartient. Je suis étranger, vous savez, alors je ne peux deviner à quel culte se voue le peuple de la région. Si je pouvais lire quelques mots m'informant de qui cette superbe bâtisse est l'honneur, je saurais quel dieu craindre en ce pays. Puis, retournant chez moi vivement impressionné, je saurais raconter la ferveur

religieuse de votre région car j'aurais les mots pour l'identifier. J'officierais comme missionnaire bénévole, en quelque sorte ! Je vous l'assure, il manque des inscriptions à votre chapelle, autant pour les fidèles que pour les convertis à venir.

- Nous approchons du but, Bernard, repartons !

De concert avec les chevaux, je piaffais d'impatience.

- Voyez la ferveur de cet homme, tout ce zèle païen prêt à se sublimer dans l'ascèse ! Il doit connaître les mots de la plus sainte prière. Il faut le sauver. Dites-moi ces mots et, comme c'est une noble cause, je les graverai pour seulement un sous la lettre. Vos paroissiens se féliciteront de voir leur dîme si judicieusement employée !
- Monsieur, dis-je alors, excusez-moi monsieur, vous *devez* le savoir. Sommes-nous loin de Wellstuck ?

Le pasteur me considéra avec sévérité :

- Très loin, dit-il. De plus en plus loin, en vérité. Le plus loin possible. Monsieur Fischzpatrik, vous graverez tout ce que je vous dicterai au-dessus de cette porte, et dans l'ordre s'il vous plaît.

La visière du burineur cachait déjà ses yeux de merle.

Une chaleur extrême m'ouvrit les yeux. Je sentis de l'eau dans mon dos, sur mon front. Un ciel étoilé s'épanouissait au-dessus de moi. La lueur d'un feu vacillait à côté de l'endroit où j'étais allongé. Sous le nez me chatouillait le poil long de la fourrure qui me couvrait tout le corps. Étouffant, je la rejetai brusquement. La soif me redressa dans le lit. Des gens trinquaient dans la pénombre. Certains entouraient une table de bois sur laquelle luisait une chandelle. D'autres, çà et là, parlaient à voix basse. Quelqu'un entama un chant, un cantique rieur, dans une langue que je ne connaissais pas ; le chœur répéta après lui. Je vis alors les yeux de la fille d'Yssoud s'illuminer dans ma direction. Des nuages passant devant la lune filtrèrent doucement le ciel

tandis que les assis allaient vers leurs instruments. Ma compagne de route s'approcha de moi.

- Viens avec moi, tu dois avoir faim.

J'étais affamé en effet. Mon déjeuner de ce matin était bien loin. Je l'avais tout brûlé à coup de tronçons de chemin de fer, de pagaies et de pliage de genoux. Nous entrâmes dans une hutte. Des chandelles éparses révélèrent quelques meubles : une petite table, deux chaises, un lit et, posée sur le feu ardent d'un foyer bas et cylindrique, une marmite que je considérais comme un meuble tant elle était grande. À l'aide d'une louche, elle y puisa un bouillon qu'elle versa dans un bol. Elle le déposa sur la table.

- Mange, ça te donnera des forces. Tu en auras bien besoin.

J'étais encore tout sonné du court sommeil dont je sortais. Les chants continuaient à l'extérieur.

- C'est quoi ?

- Une spécialité locale. On en mange lors des rituels. Tu verras, ça donne des forces.

De petites choses flottaient à la surface.

- C'est quoi ces petites choses qui flottent ?

- Tu es tenace, toi, avec tes questions sans fin ! Ce sont des lézards, une espèce délicieuse. Ils sont apprêtés avec le plus grand soin selon une recette ancestrale. Ils ne souffrent pas avant de cuire car nous les mettons vivants dans l'eau avant qu'elle ne bouille. Ils s'endorment, un peu comme toi il y a un instant. Bon appétit.

- Mais moi je me suis réveillé au lieu de mourir ! voulais-je blaguer pour retarder la dégustation.

Elle se contenta d'esquisser un petit sourire rusé fort engageant. Elle attendait.

- Bon. Vous, tu, ne m'accompagnes pas ?

- Non merci, je ne peux pas en manger.

Trouver une diversion.

- Sais-tu où il y a des chapelles entre Longnot et Wellstuck ?
- Entre El'Ong'h'n'Hutt et Velsturq ? Il y en a beaucoup. Mange.
- J'aimerais que tu me les fasses visiter.
- C'est au programme. Mange.

Son petit sourire tenait bon, tout comme ses injonctions. Je humai la soupe. Ça sentait fort. J'aime bien la cuisine piquante. Je trouve que madame Bougain devrait épicer un peu plus ses soupes du jour. Cela sentait un peu comme ses soupes, d'ailleurs, mais en beaucoup plus prégnant. Ces gens d'Yssoud devaient épicer davantage, c'est tout. Ça ne pouvait pas être poison. Et j'avais diablement faim. Bon. Une première cuillerée, sans lézard pour commencer. Mmh. Pas mal. Bien piquant. Une autre sans lézard, pour préparer l'estomac. Je sentis le bouillon descendre et s'accrocher aux parois de l'estomac. Ça faisait du bien.

- Il faut manger tous les lézards, dit-elle.
- Mais bien sûr.

J'en avalai enfin un. Vision éblouissante : la fille d'Yssoud. La mâchoire m'en tomba. Elle n'avait jamais été si voluptueusement belle. Ses yeux flamboyaient. Ses cheveux luisaient. Ses lèvres crépitaient. Ses pommettes désiraient. Elle attendait la prochaine cuillerée. Allez hop, un autre lézard dans la cuiller. Je n'avais qu'à regarder ma compagne en mangeant, ça aidait à faire passer le tout. J'eus comme l'impression que ça bougeait dans ma bouche. Ce n'était sans doute qu'une impression. Au fur et à mesure que je sentais les premiers lézards descendre mon œsophage – je n'avais pas encore eu le courage de mastiquer – la beauté de la fille d'Yssoud prenait des proportions délirantes. Ça m'encourageait à finir mon assiette. Je repensai au dicton de ma chère maman : « mange toute ton assiette ou tu n'auras pas de dessert » et fantasmai sur ce que pourrait être cette gâterie. Je la regardais bien en face. Elle devenait de plus en plus provocante tout en demeurant stoïque. Les bouchées s'enchaînèrent à un bon rythme. Ça ne goûtait plus rien tellement ma bouche flambait. Je regardai le fond du bol. Il ne restait qu'une carcasse flasque de lézard. J'eus un léger haut-le-cœur.

- Tu as presque tout mangé.

C'était l'encouragement qu'il me manquait. Je l'aspirai entre mes lèvres comme un spaghetti. La musique poursuivait sa ronde. Je me calai dans ma chaise, essayant de réaliser ce que je venais de manger. La fille d'Yssoud – que dis-je, la créature céleste, la déesse de beauté, l'érotisme incarné – se leva devant moi.

- Tu voulais visiter des chapelles, c'est une bonne idée. Tu vas commencer par moi. Elle se dénuda d'un coup.

14

En ces jours damnés béni soit l'espoir
De ne plus revoir de lézard planer
Prions sans savoir comment profaner
La mémoire fanée de ce purgatoire

C'était tout un plaisir que de voir Bernard chanter à tue-tête cet air pourtant si pieux et austère lorsque nous l'entendîmes devant la chapelle. Et de l'entendre ponctuer son chant de grands éclats de rire, comme si cette prière était la chanson la plus triviale qu'on eût jamais entendue. Moi, cela me faisait sourire. Mon cœur riait aussi. Le ciel était bleu et le soleil gigotait. C'était bon. Même les chevaux, au pas d'ordinaire si monotone, semblaient danser la claquette à l'avant. Tout allait bien. Le chemin rigolait aussi, étourdi par les moulures des crêtes que nous contournions continuellement. Aux esclaffements brutaux de Bernard, j'ouvrais les yeux, je souriais et me tapais sur les cuisses. Ça bougeait en dedans. J'avais l'impression de jouer, et pourtant j'étais assis à ses côtés, attentif à la moindre courbe de la route. Mes cheveux batifolaient : il est vrai qu'à ces hauteurs le vent s'exprime avec une ardeur inouïe. Dans les angles les plus serrés, je me cramponnais à ma portière qui me servait de promontoire. Ma locomotive ne suivrait jamais un tel tracé : nous aurions dégringolé dans le ravin depuis longtemps. Ce parallèle avec la voie ferrée me fit réfléchir un instant : des courbes comme celles-là, il n'y en a aucune entre

Amabacousse et Longnot. Ça va tout droit, ou presque. Parfois ça penche un peu. Entre Longnot et Wellstuck, même chose, nous suivons une vallée, celle que nous voyions tantôt. C'est impossible de dérailler de cette voie. Encore moins pour un cheminot expert, expérimenté, fiable, incorruptible. En conclusion, ce train n'avait pas déraillé. Il devait rouler encore – je l'avais même aperçu tout à l'heure –, et j'avais sauté du train en marche avec la portière comme parachute. Cette hypothèse me semblait la meilleure, et pourtant je n'avais aucun souvenir d'une telle cascade... le choc avec le sol, peut-être. Mais si le train roulait encore, il pouvait se passer de moi ? Non, impossible.

Malgré ces mystères, c'était la joie à bord et nous avançons à grand pas vers Wellstuck, le capitaine Wazbihl et les pois chiches – s'il en restait encore, tant les habitants de Wellstuck sont affamés. Je ne comprenais pas encore ce qui était arrivé, mais l'explication viendrait sans doute. L'important était d'arriver. Ç'a toujours été ça, l'important : arriver à destination. Quant au retard, il s'éluciderait. Je me sentais léger depuis que nous avons quitté le pasteur. Mon humeur avait mué. Quel homme décourageant. Sévère, autoritaire, antipathique, il me semonçait tandis que le chœur, terré dans l'abside, répétait *ad nauseam* le cantique qui faisait tant s'ébaubir mon compagnon en ce moment. J'entendais encore ce rabat-joie :

- Wellstuck est plus loin que vous ne pouvez l'imaginer, ne songez même pas y arriver, restez plutôt ici. Si vous vouliez retourner à Amabacousse, oubliez ça aussi, personne n'y retournera plus jamais, Amabacousse s'anéantit et Wellstuck s'éloigne.
- Mais j'étais à Wellstuck la semaine passée, et à Amabacousse avant-hier ! lui avais-je répondu. Des villes aussi importantes ne disparaissent pas, ne bougent pas non plus, elles possèdent même des gares qui les amarrent ! Je le sais mieux que personne, mon père : je chauffe des locomotives.

J'avais dit ces derniers mots avec emphase, la tête haute, question de bien signifier à ce monsieur que je n'étais pas n'importe qui. Je croyais qu'il se montrerait alors plus

respectueux. Mais non, il fixa sur moi des yeux de plomb et rétorqua, entre les cris du chalumeau de Bernard Fichszpatrik : « Vous êtes damné. Dites adieu au monde et réfugiez-vous dans cet asile, Notre-Dame-du-Très-Grand-Vide. Arrêtez-vous ! »

Le Très-Grand-Vide ? Un vrai fou ! Il était si convaincant que j'en perdis toute contenance. Damné ? Alors je ne pourrais jamais régler le cas des pois chiches, et m'excuser au Transnational, et je ne pourrais peut-être même jamais revoir ma locomotive. Je ne pouvais le croire, mais la seule évocation de cette possibilité me transperça. Des larmes envahirent mon visage. Je vis trouble, comme lorsque l'on fixe les petites herbes qui se succèdent au bord des rails. Méchant personnage. Fanatique. Cruel potentat. Hideux orateur. Que de hargne, de douleur et de peine ! Heureusement que Bernard venait de terminer son travail et qu'il vint me prêter main forte.

- Monsieur le prêtre, vous ne voyez pas que mon ami est un peu bousculé par la vie. Épargnez-le avec vos histoires. Nous ne comprenons pas, nous sommes des étrangers. Un peu de respect, par le Très-Grand-Lézard !
- Malheureux ! Blasphème ! Débarrassez notre lieu saint !

Il nous poussa vers la charrette, et c'est à partir de ce moment que Bernard se mit à pouffer et à rire et à s'esclaffer comme un bon, comme si cet écumant prédicateur était un blagueur. Quelques heures plus tard, plus détendu mais incapable de chanter comme Bernard, je gloussais, me trémoussais, j'étais tellement content ! Ce Fichszpatrik, quel compagnon fascinant !

Malgré la cire de chandelle qui obstruait mes yeux en cette aube blafarde, je commençais à voir plus clair dans ce dossier, le plus opaque qu'il m'eut été donné. Reprendre le fil de mes pensées fut facilité, dès mon réveil, par le vacarme percussif du gamin à plusieurs bras qui, tapi dans un coin de la pièce, la meublait entièrement

de son chahut. Me revinrent, en vrac, les musiciens, le train disparu, le nerveux responsable de la gare, la petite vieille inquiétante de la gare d'Amabacousse, mon moustachu de patron, la jolie femme poilue, la fille d'Yssoud, le chemin de fer, l'aviron, les légendes, la danse sur le quai, puis la fuite à travers les venelles caoutchouteuses de Longnot, les chants, jusqu'à cette nuit de voluptés... mmmh. Tout cela s'entrechoquait dans mon esprit comme les furieux battements de casserole du petit monstre borgne. Je n'avais pas rêvé, bien que je doutais de la réalité du dernier épisode. Précédés de l'absorption – consentante, certes – d'une boisson à l'aspect aussi répugnant que son effet était jouissif, nos ébats ne laissaient aucune trace physique, hormis une sensation tout intérieure de bien-être. J'avais été drogué ; maintenant, j'étais seul. Le même lit, la même chambre dont les murs réfléchissaient maintenant les quelques rayons de l'aube qui entraient. Plus de fille d'Yssoud. Seul. Avec ce tonitruant enfant qui, tout en battant avec ardeur sa batterie de cuisine, hurlait cette comptine. [6]

Bon matin
 Petit coquin
 Aujourd'hui au marché
 Prépare-toi à marcher
 Achète une botte de thym
 Au marchand du coin

Mon doute commençait à se justifier. Ces chansons débiles ne l'étaient pas autant qu'elles le paraissaient. Elles parlaient de quelque chose. Ce petit bout de chanson qui m'était resté en tête : *Écoute les fous ouhou* prenait un sens. Ce n'était pas eux, les fous, la bouche pleine d'élucubrations ? Leur première chanson, à mon retour de la gare, me revenait aussi. Elle disait de suivre les rails. Et ce refrain débile ? *Gare à Bernard, Bernard est à la gare*, quelque chose comme ça. En boucle. Qui était ce Bernard ? Quel délire. Pourquoi ne rencontrais-je pas des êtres normaux avec des témoignages normaux, du type : « J'ai rencontré un petit bonhomme tout rond habillé en conducteur de locomotive (c'était la description du balayeur de quais de la gare

d'Amabacousse), il était à tel endroit, à quinze heures quarante lundi. » Mais non. « Suivre les filles qui viennent de loin dans le temps », « Passer par les chapelles qui forment des points entre les ports de lacs et les bords de mer » – lesdites chapelles pouvant être une femme –, « Suis les anges ». Et maintenant, « Achète une botte de thym » ! Hého ! Et le marché n'était que pour le lendemain... si je ne trouvais rien dans cette ville tordue, je devrais poursuivre jusqu'à Wellstuck au plus vite. Ah, Wellstuck, la civilisation, la sophistication, le raffinement !

Je ne connaissais pas de Bernard, je n'avais pas vu de gare depuis la veille, j'avais perdu la fille qui vient de loin dans le temps – si c'était bien elle – et aucun ange ne m'était apparu, sauf peut-être la belle velue, mais allez donc suivre un individu qui passe son temps à disparaître. Je décidai donc d'essayer de trouver une botte de thym et, tiens, pourquoi pas, de chercher un moyen de communiquer avec les vibrisses austères de mon supérieur pour l'avertir que je tenais un bon filon, et qu'il m'avertisse à la moindre invasion d'anges ou de monstres sur Amabacousse. Il allait raffoler de ces nouvelles, ce fantasque boute-en-train. Ensuite, Wellstuck, quoi d'autre ? Y a-t-il d'autres ports de mer dans la région ?

La cour où s'était tenu le rassemblement de chanteurs de la veille était presque vacante. Le feu fumait encore. Assise sur le rebord de la plate-forme, une personne encapuchonnée, recroquevillée dans sa tunique, jouait dans les braises avec une branche. Je me risquai : « Bonjour. » Le capuchon se tourna vers moi et me regarda. À l'intérieur, deux petites fentes lumineuses. Elles s'absorbèrent de nouveau dans les braises. Sa main très ridée attira mon attention : elle maniait le tisonnier sans trembler.

Nous avançons trop lentement. Le train c'est beaucoup plus rapide.

- C'est encore loin, Bernard ?
- Difficile à dire. Je viens rarement par ici. À ta place, j'oublierais ce prêtre stupide. C'est un idolâtre. Il voulait seulement te retenir chez lui. Il t'aurait sacrifié, ou je ne sais quoi. Tu as d'autres choses bien plus importantes à faire, il me semble.
- Et comment !

Le chemin s'était calmé. Nous descendions constamment depuis quelques heures. Le soleil montait dans le ciel à mesure que nous descendions, lui permettant ainsi de continuer à darder sur nous ses caresses rayonnantes qui s'emmagasinaient dans ma portière. Adossé contre celle-ci, je méditais. Je ne pensais plus à ce curé. Ni au déraillement. Le capitaine Wazbihl occupait toutes mes pensées. Je l'imaginais, géant, coiffé d'un casque d'alliage luisant, debout au milieu des immeubles de Wellstuck et les dépassant tous, les poings sur les hanches, piétinant de temps à autre un pauvre commando de pauvres essayant de dérober une des caisses de pois chiches entassés dans le port. Ses yeux disparaissaient dans l'ombre de son heaument, mais je sentais son regard sévère et plombé surveiller mon arrivée aux portes de cette grandiose cité, la portière sous le bras, tout sale, tout nu (je veux dire pas de train), même pas d'excuses. À chaque pas me rapprochant des hauts murs ceignant la cité, je rapetissais et l'enceinte s'amplifiait, jusqu'à m'englober de son infranchissable. Ma portière devenait un fardeau énorme. L'immense pied de Wazbihl se soulevait, enjambait le mur et s'écrasait çà et là, tout près de moi, pour m'aplatir. Son immense main gantée de cuir venait me cueillir et m'approchait de ses immenses yeux noirs : « Un train devait prendre ma cargaison de pois chiches. Vous le conduisiez. J'ai déjà perdu la moitié de la marchandise depuis mon arrivée. C'est votre faute. » Je suis

lancé négligemment au loin, dans la mer. La portière va se noyer plus loin encore : elle pèse bien plus que moi.

17

Dès que j'eus franchi l'arche de pierre qui m'apparut indubitablement, à la lumière de ce matin clair, être la porte d'un lieu cérémonial, le brouhaha m'assaillit. Le mouvement de la veille s'était stabilisé en boutiques, échoppes, kiosques, étals et autres cuisinettes de fortune qui longeaient la rue, l'obstruant parfois. La disposition des commerces formait son propre réseau de sentiers, qui se superposait au dessin urbain déjà chaotique de Longnot. Et dire que, officiellement, le marché n'était prévu que pour le lendemain ! Les autres forains s'installeraient sur les toits, j'imagine. Je m'engouffrai avec appétit dans cet univers. L'action environnante me donnait de l'énergie et tout ce désordre me mettait de bonne humeur. Ce n'était plus le désordre de mes pensées qui m'occupait maintenant, mais cet impressionnant boui-boui.

Je venais de passer une série interminable d'étalages de tissus et progressais maintenant à travers les vendeurs de casseroles, poêlons et autres éléments de batterie. Ceux-ci répétaient inlassablement, dans une multitude d'accents, les vertus du même produit que le voisin, que chacun possédait en mieux. Je voulus me renseigner à un homme qui portait une djellaba et arborait ostensiblement une râpe :

- Les belles râpes ! Râpez vos panais en un tournemain ! Il me pointa. Vous, qui aimez le panais ! Mirez-moi cette râpe !
- Superbe, vraiment. Je suis épaté. J'adore le panais. Savez-vous où je pourrais trouver la rue des fines herbes ? C'est pour aller avec le panais, vous comprenez.

Il leva le bras droit en l'air, fit trois tours dans le sens anti-horaire, puis pointa derrière lui, c'est-à-dire vis-à-vis la paroi de la hutte qui servait de mur de fond à son comptoir. Il finit en désignant le sol. Ce gesticulant, il me fixait, comme si ses yeux devaient ajouter un commentaire précisant le trajet à exécuter pour repérer ce fameux

coin des herbes. Je restai immobile. Riait-il de moi, lui aussi ? Ils s'étaient donnés le mot ! Je résumai :

- Je m'envole, tourne trois fois sur moi et culbute vers l'arrière ?

Il sourit, fit non avec la tête, puis répéta sa série de gestes avec de légères nuances : il leva trois doigts avant de tendre le bras vers le ciel. Aussi, à la fin de sa routine, alors que son doigt pointait vers le mur, il dessina deux cercles avec le coude. Il conclut en tendant son bras gauche à l'oblique, dessinant un triangle avec le flanc de son torse. Son sourire ne fléchissait pas. Me voyant désarmé, il refit une troisième fois son espèce de danse, cette fois en se déhanchant un peu et en ajoutant des mots.

- Tout droit, tout droit, tout droit. Trois fois. Ensuite vous vous retournez trois fois vers la droite. La troisième fois vous marchez de reculons. Protégez-vous avec vos coudes, parfois les gens ne regardent pas où ils marchent. Descendez la côte sur votre gauche.

- Ça me semble clair (ça ne l'était pas du tout). Merci infiniment. J'ai une autre question. Êtes-vous d'ici ?

- Non, je suis Trémulien. De Trémulie. Vous connaissez la Trémulie, n'est-ce pas ? Ce sont de bonnes râpes trémuliennes. Il me ressortait ses râpeuses.

- Ah, oui, la Trémulie. Je connais un peu (ça ne me disait rien du tout)... Et lorsque vous venez ici, vous prenez le train ?

- Qu'allez-vous penser. Nous avons des moyens beaucoup plus sûrs. Les Trémuliens ne se fient pas à ces machines. Nous ne touchons jamais à ça. Nous nous déplaçons en caravanes, depuis Velsturq.

- Et vous arrivez à Velsturq par bateau.

- Par quel autre moyen ? Il me considéra une seconde, sans expression, puis me montra une râpe. Vous voulez m'acheter une râpe ? Ça dure toute une vie, des râpes comme ça.

- Avec votre caravane ?

- Je ne vends pas ma caravane, ce serait un désastre pour les affaires.

- Non – je veux dire : vous arrivez par bateau avec votre caravane ?

- Mais ! Le bateau *est* la caravane ! Elle flotte sur l'eau, il roule sur terre. Et vous me dites que vous connaissez la Trémulie !

Il tenait un de ses outils culinaires dans chaque main. Même en parlant de sa caravane il vantait ses râpes.

- Mais bien sûr : c'est beaucoup plus rapide ainsi. Je reviendrai tout à l'heure, si j'ai les herbes qu'il me faut et si je retrouve mon chemin jusqu'ici. Merci beaucoup.
- Je vous en fais quatre pour le prix de trois.

Je lui fis un signe complexe de la main comme il semblait les aimer – ayant l'air de signifier quelque chose – puis je repartis.

Inutile de préciser que je me fiaï davantage à mon instinct qu'aux directives délurées du Trémulien. « Tout droit » demeura quelques temps le centre de ma stratégie, mais celle-ci s'avéra impossible à respecter : les assourdissants obstacles marchands, en fin de compte, produisaient mon parcours. Et nulle trace d'herbes. Mais avais-je le choix d'en trouver ? Il n'y avait nulle trace d'issue non plus. Les sentes débouchaient toujours sur une intersection de sentes : par là, des étals, par ici, des comptoirs, en face, des lézards frits à manger sur le pouce. Une odeur âcre de fumée me happa : je changeai de stratagème sur-le-champ. Direction le nez. Après quelques impasses et détours, j'aperçus la source du fumet. À travers l'écran de fumée qui envahissait la vue, un escalier fait de cercles concentriques conduisait à un temple tout blanc. Il y avait un parvis sous mes pieds ! La porte, chevrotante dans la nuée, était haute, courbée en son linteau. Deux tours carrées, ornées de créneaux à leurs sommets, s'élevaient de chaque côté. Dans les marches, des gerbes de fleurs inondaient l'oeil de taches colorées. Des hommes et des femmes vêtus de blanc apportaient des bottes d'herbage dans l'escalier et dans le temple, tandis que d'autres en recueillaient afin d'alimenter les foyers de boucane. Le tout s'exécutait pieusement, docilement, et dans l'indifférence absolue des commerçants qui environnaient la place. J'avais des herbes et une chapelle – pas mal du tout pour un super reporter avançant à l'aveuglette.

Je restai un bon moment arrêté devant cet écran de fumée, observant la routine des orants. Alors que certains jetaient leur botte d'herbes dans des foyers du parvis, d'autres pénétraient dans le temple avec de plus grosses charges des mêmes herbes. Si leur cargaison devait être brûlée aussi, il devait y avoir tout un boucan à l'intérieur. Intrigué, je voulus m'infiltrer, mais le nuage englobant ce lieu semblait me l'interdire – je dirais même qu'il s'efforçait de nier ce que je voyais, comme s'il se fût agit d'un mirage. Je cherchai autour de moi, de mon côté de la fumée, un détaillant d'herbes. De fait, il n'y avait que ça. En plus, tous ces commerçants bonimentaient à qui mieux mieux sur les vertus de leurs produits depuis mon arrivée sur la place. Je m'en avisais à peine, encore obnubilé par cette vision trouble, sinon troublante. La voix la plus perçante – et la plus éraillée, et la plus aigue – était la plus rapprochée. C'était celle d'une femme. Je m'en approchai plein de bonhomie. Je repensai alors au commentaire de la fille d'Yssoud – « coincé » – et me dis qu'après la nuit qu'elle m'avait offerte, je devais paraître plus détendu.

- Belle madame, bonjour.

Elle me cracha presque au visage. Je gardai mon sourire. Disons plutôt qu'il resta coincé là.

- Je vois que vous vendez des herbes, elles semblent fort belles, j...

- Je ne vends pas aux étrangers.

- Ah ? Euh... ce n'est pas pour moi, c'est pour une fille d'Yssoud, non, plutôt pour son petit cousin borgne, qui est un peu difforme, vous voyez. Pauvre petit... il a beaucoup trop de bras... Il m'a dit de lui acheter une botte de thym. Le brave enfant. Ça ne peut pas lui faire de tort, n'est-ce pas ?

- Ça ne peut pas lui faire de bien non plus, mais si c'est pour quelqu'un d'Yssoud... Et que feriez-vous de ces herbes ?

- Je pensais en jeter dans un de ces feux qui purifient le parvis, ainsi qu'à l'intérieur du temple, c'est une sorte d'offrande, ou plutôt un vœu, oui, une prière, euh, un sacrifice...

Je cherchais le mot qui lui conviendrait le mieux. J'attendais que ses yeux s'illuminassent, ce qui eût signifié : prenez-en une botte, c'est un cadeau. Ma requête était d'autant plus hasardeuse que je n'avais pas un billet en bon état sur moi depuis ma saucette près de la voie ferrée. De plus, je doutais que cette populace vaguement primitive utilisât nos moyens modernes pour les transactions. Je poursuivais ma liste :

- ... une aumône, un hommage, une dédicace, une oblation, une libation (en quel cas il me faudrait du jus de thym), un proscynème, un pinda, une xénie...

Ses sourcils se fronçaient plutôt que ses yeux ne s'illuminaient. Mon érudition journalistique la laissait visiblement de glace.

- C'est pour une personne d'Yssoud, ou pour l'ensemble de l'Anthropie, que vous avez besoin de ces herbes ? postillonna-t-elle.
- C'est pour une personne d'Yssoud, mais il est vrai que je suis un étranger, alors je ne connais pas tous les mots utilisés par votre peuple charmant.
- Un étranger...

Ses lèvres se contractèrent comme si, cette fois, elle allait vraiment me cracher au visage. À force de méandres, ma démarche s'anéantissait. Il se passa alors quelque chose qui nous distraja de cette situation aux ramifications lassantes. Un enfant, dont le regard mature contrastait avec son physique, me tira sur la manche. Il me tendit un sou de bois sur lequel était sculpté, en haut relief, un lézard. La vue de cet icône me rappela le potage de la veille et me leva un peu le cœur. En même temps, il me rassura. Les lézards jusqu'ici, me faisaient avancer. Je pris la pièce et la tendis à la commerçante. Munie d'un sourire incommensurable, celle-ci me tendait déjà une grosse gerbe.

- Vous verrez, c'est de la bonne herbe. Elle brûle bien.

Bernard me fit remarquer, d'un « hep » discret, un nuage de poussière qui remontait le chemin que nous descendions. En un mot, qui venait vers nous. Il était encore loin

dans la vallée, mais au train où nous allions, nous le rencontrerions bientôt. L'artisan burineur fouetta ses deux chevaux qui s'affolèrent : « Yââ ! » La pente nous donnait déjà une bonne erre d'aller : cette soudaine accélération nous effraya, les chevaux et moi. Je bondis derrière la portière et m'en servis comme bouclier ; je plissai les yeux, rentrai la tête dans mes épaules et retins mon souffle. C'était trop ! Je n'aurais jamais osé une telle manoeuvre avec ma locomotive, mais elle aurait consenti : elle est bien plus docile que ces animaux munis d'un instinct qui hennit, se rebiffe, freine ou rue. Les cahots de la route de terre ne permettaient aucune comparaison avec le glissement douillet que je connaissais depuis toujours, qui faisait partie de ma vie, qui m'avait formé comme je suis, un gentil cheminot qui ne cherche jamais le trouble, qui ne veut qu'arriver à l'heure, et dont le salaire se résume à des bras bienheureux tendus vers des paquets amicaux. Pourquoi fallait-il foncer vers une désintégration en bonne et due forme de la margoulette ? Pourquoi deux hommes devaient-ils se fracasser la carriole sur un nuage de poussière apparemment très gros ? Un nuage de poussière en valait-il la peine ? Moi, les nuages de poussière, je les laissais derrière. C'est eux qui me poursuivaient et qui carambolaient sur les derniers wagons quand nous arrivions à la gare. Et personne n'avait jamais été blessé par ce double du train. Personne.

- Yââ !

Il en rajoutait, ce fou !

- Bernaaaaaaaaard !

- Yââ !

- Bernaaaaaaaaard !

- Yââ !

Et ainsi de suite jusqu'à un virage brusque que nous exécutâmes sur deux roues. Un nuage de poussière nous surprit – pas celui qui fonçait sur nous et sur lequel nous foncions aussi, mais celui qui nous suivait sans que je m'en rende compte, tout terrorisé que j'étais. Le double de la charrette. Nous n'avancions plus. Il y avait, devant nous, une petite chaumière. Une sorte de relais, si on se fie à l'écriteau sur lequel se lisait, à travers le nuage de poussière descendant comme un rideau :

« À L'ENSEIGNE – BŒUF, PATATES, HOUBLON, ALCOOL D'HERBES – BIENVENUE AUX ÉTRANGERS »

Bernard s'animait déjà de part et d'autre, transformant sa carriole en un véritable atelier de burineur. Il avait déjà descendu sa portière arrière. Il érigeait maintenant, sur les montants de la voiture, des structures de métal qu'il recouvrit bientôt d'une toile. Je décidai de débarquer : me retrouver subitement à l'intérieur d'une boutique me déplaisait. Ma portière resta à l'intérieur ; elle me parut y être davantage en sécurité. Mon compagnon installait la dernière touche à son kiosque :

« BURINAGE BERNARD FISCHZPATRIK – ÉCRIVONS SUR VOS OBJETS – TOUTES SURFACES – 1€ LA LETTRE »

Il nettoyait ses burins, stylets et autres chalumeaux. Cela m'étourdissait. Wellstuck n'existait plus. De la maisonnette sortit un gaillard souriant qui interpella Bernard, lequel répondit quelque chose comme « Hého, Louis ! ». Le gars dit quelque chose, rit, puis me remarqua. Il m'envoya une main cordiale. Je levai la mienne et la fis bouger comme un pendule renversé. Notre course démente m'avait hypnotisé. Une rivière passait de l'autre côté de la route. Cela faisait un joli bruit, tranquille. J'avançai vers elle, m'assis par terre, contre le tronc d'un arbre. Le bruit de la rivière, quelques oiseaux. Je m'évanouis.

Presque aussitôt, ou plus tard, je l'ignore mais il faisait encore clair et chaud, on me secouait l'épaule pour me réveiller. C'était Bernard.

- Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler. Si tu savais sur quelle mine d'or nous sommes tombés ! Enfin, pour moi, pas pour toi. Pas du tout pour toi. C'est un régiment qui arrive de Wellstuck. Il y a de tout là-dedans, des militaires, des mercenaires, des corsaires, des cavaliers... Imagine. C'est le bordel dans leurs uniformes. On ne sait plus qui est qui. Qui est en train de résoudre leur problème identitaire ? Bernard Fischzpatrik, burineur, pour vous servir ! Un très gros boulot. J'ai beau être contre l'armée. il faut avouer que ça paye !

Il se recroquevilla un peu plus et se mit à chuchoter.

- Ils vont vers Longnot. Je pense que ça va barder au marché, demain... Je n'aimerais pas être là. Mais il y a pire en ce qui te concerne. Ils disent chercher un fugitif dangereux, dont le signalement te ressemble beaucoup. Un cheminot qui aurait volé une locomotive du Transnational. De ta grandeur, de ta rondeur. Reste là, surtout. S'ils te trouvent, dis que tu es un pèlerin qui fait le circuit des chapelles. Nous sommes sur la route des chapelles. Tes vêtements pourraient te trahir. Mets ça.

Il me donna sa veste.

- Mais je ne suis pas un fugitif ! Et je n'ai pas volé ma locomotive ! Les rails ont disparu d'en dessous !
- Tu devrais oublier ce type d'arguments. Ces brutes ne discuteront pas s'ils savent que tu conduisais la machine en question. On se retrouve plus tard, j'espère, et on file. Je dois terminer mon travail avant la tombée de la nuit. Eux repartent aux matines pour arriver à Longnot en fin d'avant-midi. C'est ce que j'ai entendu.

Il disparut. Je ne comprenais guère ce qu'ils me reprochaient, mais il m'apparut clair que si ces soldats me démasquaient, je n'aurais jamais le temps de m'expliquer aux dirigeants du Transnational. Recherché ! Cela voulait peut-être dire qu'ils tenaient à moi, un employé si responsable. Cela signifiait peut-être aussi qu'ils enrageaient d'avoir perdu un train et d'avoir gaspillé une cargaison de pois chiches et qu'ils me pendraient ou, pire, me jetteraient dans une fosse pleine de crocodiles pour me punir de ma terrible négligence. Si j'avais pu poursuivre ma route avec ma loco, ma chère petite loco, ils nous retrouveraient et celle-ci me disculperait. Ils verraient bien, ils comprendraient. Je l'ai tant caressée, cette chère compagne, en lui promettant que nous nous reverrions bientôt. Je tremblais, je m'en souviens si bien. On dirait qu'il y a des années que j'en suis sorti. Quelle douleur. Elle me sembla se plaindre en silence, hors d'elle, hors de ses rails, de son paysage, hors de moi, et moi qui m'éloignais, qui la voyais rapetisser, rester là-bas, en pâture aux rapaces, à la nature sauvage... Je l'entends encore grincer sous les tortures de mon tournevis dévissant les pentures qui l'unissaient à la portière... Cet ange lourd, que mon affliction lui

arrachait cruellement. Ma portière chérie, maintenant captive de la boutique de Bernard, telle une pièce à conviction ! Gros risque.

Toujours adossé à l'arbre, je me relevai prudemment et jetai un œil vers la route. Il y avait beaucoup de mouvement. Des tentes avaient été érigées pendant mon sommeil. Les mirages d'un grand feu voilaient la voûte des arbres. C'était beau et terrifiant à la fois. Des hommes parlaient fort, et parfois dans des langues que je ne connaissais pas. On riait. De l'autre côté du feu se découpait le relais et à côté du relais, un florilège d'étincelles produisait un petit halo bleuté. Qu'est-ce qu'il travaillait fort, ce monsieur Fischzpatrik. Des hommes s'approchèrent en marchant vers la rivière.

- Si on pouvait attraper ce salaud de Beauchemin. Ça éviterait des grosses pertes. Ça sera l'enfer si on ne l'a pas trouvé avant demain. Tout ça pour la nation ! Ces bouseux, nous aurions dû les écraser il y a bien longtemps. Droits ancestraux, droits ancestraux... je veux bien, mais de là à nous menacer, à vouloir nous détruire – c'est bien ça qu'ils veulent, non ? Il y a des limites à ne pas dépasser !
- Tu parles.

Ils s'arrêtèrent devant la rivière et se turent, laissant le roucoulement doucereux de leurs liquides corporels rejoindre l'infinité aquatique.

J'aurais voulu que mon enquête avance plus vite, qu'elle se règle comme les autres. Exposition des faits, un témoignage par ci, une entrevue par là, synthèse merci bonsoir. Habituellement j'expédiais mes papiers en un tournemain, mais en ce moment je n'avais rien de sérieux à communiquer et aucun moyen de le communiquer. Je me tenais sur le seuil d'une nef plongée dans l'obscurité avec une gerbe de thym dans les mains, que je portais à mes narines de temps à autre pour en humer le fumet, faute de savoir que faire de cette situation.

Ce qui marquait au premier coup d'œil était les sources de lumières : quelques chandelles chétives disposées çà et là dans l'église, en nombre insuffisant pour l'immensité de l'obscurité. Au centre de la nef, des ombres entourant une grosse botte fumante. Inutile d'ajouter que la respiration était ardue en ces lieux. En faisant quelques pas vers le groupe, je faillis m'enfarger dans des corps étendus qui jonchaient le sol. J'essayai d'en discerner quelques-uns : ça remuait. Ils n'étaient pas tout à fait asphyxiés. Comme mes yeux s'accoutumaient à la pénombre et à la fumée, je compris que cet édifice était plein à craquer. Les gens que je voyais le mieux me fixaient, interdits. On marmonnait des oraisons de toutes parts, et l'écho qui résultait de ces litanies s'unissait en un seul chuintement, un seul souffle guttural. Je me sentais intrus mais continuais de progresser vers la botte fumante, sentant qu'il y avait quelque nécessité dans cette action. Me faisant face, de l'autre côté du foyer, une personne portait une tunique, comme celle que j'avais vue à mon lever et qui jouait dans les braises. Avec cet accent que j'avais entendu pour la première fois dans la bouche de la fille d'Yssoud, sa voix – une voix de femme, joliment éraillée comme celle de ma comparse d'amour – m'annonça.

- Le messenger est arrivé.

Cette voix se posa sur le roulement oratoire des prieurs et combla tout le potentiel de réverbération des lieux. Un silence – entrecoupé de quelques toussotements, fumigation oblige – s'imposa et sembla se tourner vers moi. Je n'osai pas décevoir l'assemblée en expliquant qu'il y avait erreur sur la personne et que je m'appelais plutôt Jean-Baptiste Souriault, journaliste à La Bacousse. Pourquoi ce soudain refus de rectifier les faits ? Je l'ignorais. Peut-être est-ce parce que ces gens d'Yssoud commençaient à m'être sympathiques. Je trouvais leurs coutumes fort nobles et ne voulais pas les rejeter en m'identifiant à ces autres, ces commerçants qui envahissaient leur communauté avec leurs râpes. Ou bien était-ce par crainte de me faire trucider pour m'être substitué au prophète attendu ? Au fond, si je ne démentis pas l'affirmation de cette espèce d'officiant, peut-être aussi est-ce parce que je n'étais

plus certain de ne pas être le « messenger » en question. La façon dont j'étais arrivé ici me permettait de croire en des hypothèses dépassant les frontières du loufoque.

- Avancez, noble étranger. Faites votre office.

J'avançai. J'étais un étranger. Pas si noble que ça, mais une telle épithète ne se dément pas. Quel office ? La colonne de fumée montait maintenant sous mon nez. Je sentais une tension extrême alentour. Les gens attendaient mon geste, *le* geste. Faute de savoir que faire, j'improvisai un rite avec lenteur et application. Avec l'air le plus concentré et grave que je pus trouver, toujours en essayant de paraître non coincé, je serrai la gerbe entre mes mains tout en prenant soin de ne pas en échapper par terre, ce qui eût nuit à la théâtralité de l'acte. J'ai bien dit théâtralité. Tout ceci m'apparaissait comme une supercherie si bien orchestrée que tous les gens présents en étaient dupes depuis des siècles, sinon des millénaires. Je levai la gerbe à bout de bras tout en gardant les yeux braqués dessus et dis :

- El Ong'n'Hutt o grenvidd ! Ker vien' el Ong' !

Cette formule me surprit moi-même. Elle ne signifiait, de mon point de vue, rien du tout. Je jouais mon rôle sans réfléchir, suivant mon inspiration. Je restai un moment immobile, les bras en l'air, puis lançai avec emphase la gerbe dans l'âtre. Il s'éleva instantanément un nuage en forme de champignon.

- Ô messenger, le peuple d'Yssoud sollicite votre permission pour se retirer dans les collines.

- Qu'il en soit ainsi : ne vous gênez surtout pas pour moi, répondis-je le plus somptueusement possible.

Et pourquoi pas ? S'il ne désirait que ça, le beau peuple d'Yssoud, il n'avait qu'à se bouger lui-même au lieu d'organiser cet enfumage public. Mais cette opinion – que je me réservai – ne comptait pour rien. L'assistance sembla ravie de ma réponse car elle se décomposa en un chant polyphonique incroyable, guttural et grinçant, un peu comme celui entendu la veille à mon arrivée au lieu cérémonial, mais en plus imposant, avec plus de voix et d'échos. C'était splendide, émouvant. Cela valait

beaucoup plus que toutes les simagrées que je venais de performer. J'eus un petit serrement de gorge. Le chant s'étiola et se tut. L'officiant reprit la parole.

- Soyez bénis entre tous les messagers. Que les dieux vous escortent jusqu'à l'accomplissement de votre tâche.
- Vous êtes trop aimables. À la prochaine.

Je tournai les talons et sortis noblement – mais prestement – du temple. Qui sait, ça aurait pu dégénérer en fumigation sourialdienne. D'autres chants mirifiques accompagnèrent ma prompte sortie.

20

Pour la première fois de ma vie, je sentis une curiosité m'envahir qui s'éloignait de ma fonction holistique de chauffeur de train. Bien entendu cette curiosité était mue par des responsabilités professionnelles. J'avais des comptes à rendre, j'avais failli à mon devoir, et par un bond que je ne comprenais pas un régiment me cherchait tout en marchant vers Longnot. Il me manquait de données. Je jetai un nouveau coup d'œil vers le campement. On riait encore, on s'affairait aussi, et les flammèches bleutées du chalumeau de Fischzpatrik ne dérougissaient pas. Je crus voir ma portière à travers la bâche recouvrant la charrette. Un frisson me parcourut lorsque je songeai à elle. Il n'y avait pas grand' monde alentour. Seuls une dizaine de soldats faisaient la queue devant l'atelier de Bernard. J'observai mes vêtements : la veste vert forêt du burineur, un peu trop étroite, mes pantalons bleu marin tout poussiéreux... Je me félicitai d'avoir abandonné ma belle casquette rouge – il faut apprendre à se délester, voilà ce que je réalisais. Ce couvre-chef marqué par la compagnie m'eût trahi au premier coup d'œil. Au lieu de prendre le sentier reliant la rivière au relais, je décidai de piquer par le bois pour prendre le chemin principal, question d'avoir l'air d'arriver de quelque part. C'est à ce moment que j'entendis : « Regardez là-bas ! » Cet appel fut suivi d'un amas de gueulages. Je m'aplatis d'un coup et tentai de disparaître dans les fougères. Des dizaines de pas dévalèrent la pente menant à la rivière et passèrent

tout près de moi. Les battements de mon cœur atteignirent le rythme du train fendant la plaine. Je constatai que ce n'était pas moi qu'ils avaient vu, mais une femme et un homme au milieu de la rivière, avironnant à toute vitesse. Les guerriers surexcités tirèrent des coups de feu en hurlant. Même ma locomotive a plus d'ordre et de civilité. Les pagayeurs disparurent au loin. Je respirai. Un homme rejoignit le peloton.

- Qu'est-ce que vous faites ? Écervelés ! Gorfimett ! Expliquez-moi !
- C'est qu'on a vu deux de ces bouseux, m' général, au milieu de la rivière dans un canot. C'est eux, les ennemis, non ? Alors on a tiré dessus m' général.
- Mais ! Qui donne l'autorisation de tirer ici ?
- C'est le général, m' général.
- Et qui est le général ?
- C'est vous, m' général.
- Vous, vous êtes quoi ?
- Une merde, m' général. Je pensais...
- Ne pensez pas ! Vous (il désigna les autres), rossez-le juste assez pour qu'il soit encore en forme demain. Nous tirerons sur ces traîtres quand nous aurons les preuves de leur trahison, et ces preuves, nous les aurons demain ! Au demeurant, je tiens à vous féliciter de votre vigilance. Qui les a vus en premier ?
- C'est Gorfimett, m' général, rétorqua un soldat en bottant les côtes du vigilant en question.
- Vous le félicitez après, et lui direz de venir me voir. Ne le blessez pas aux yeux.

Le général remonta vers le relais tandis que les autres battaient leur compagnon. En haut de la côte, les mercenaires, désœuvrés et placides, assistaient à la fustigation. Ce n'était pas le moment de piquer à travers les bois. Prenant mon mal en patience, je me tournai vers le joli panorama qu'offrait le flot paisible de la rivière, percé par endroits d'obstacles rocaillieux blanchissant le courant, l'écumant avant qu'il ne reprît sa randonnée vers la mer, cette même mer baignant le port de Wellstuck, cette mer qui soutenait le navire dépité, aux cales désespérément vides, d'un Wazbihl amer. Je

m'interrogeais : ce navire dépité d'un Wazbihl amer, retournait-il vers ses lointaines contrées, ou bien m'attendait-il encore, accosté avec une brique et un fanal ? Je soupirai. J'aurais voulu déguster le bruissement de l'eau, si rare à mes oreilles, mais il était occulté par des chocs sourds de pied dans un corps, des « Han ! » et des « Aïe ! ».

La correction terminée, les pieds de Gorfimett tracèrent des sillons jusqu'au campement, tandis que ses bras entouraient les épaules de deux robustes camarades qui le traînaient vers l'infirmerie. Ces gens violents, ces brutes impulsives étaient à mes trousses. Le Transnational les avaient-ils envoyés ? Je ne pouvais le croire. Tout bien pesé, si une telle série de coups m'attendait à Wellstuck pour me punir, ce ne serait qu'un mauvais moment à passer et après on me pardonnerait, et on me féliciterait pour mon dévouement, comme venait de le faire ce généreux général. J'imaginai encore Wazbihl, avec son casque d'alliage, un poing sur une hanche et à l'autre main, un fouet. Pas joli ni inspirant, mais il faut subir les conséquences de ses actes. Mais quel acte, au juste, me valait ces honneurs ?

21

La clarté de la lumière de midi m'éblouit à ma sortie de l'église ; de l'autre côté de l'écran de fumée, le marché poursuivait son ondulation. Je voulus trouver la porte de Wellstuck et poursuivre mon enquête, par les « chapelles formant des points entre les bords de lac et les ports de mer ». En comptant la fille d'Yssoud, qui s'était qualifiée de chapelle avant de s'offrir langoureusement, j'en avais déjà fait deux et je n'étais pas plus avancé. Mis à part l'aspect divertissant de ces deux escales, les indices pertinents à mon enquête se trouvaient ailleurs, c'est-à-dire dans les chants des créatures qui avaient perturbé madame Bougain. Ces mêmes chants qui avaient annoncé lesdites chapelles. L'état de mes pensées ressemblait à ce marché : un foutoir apparent occultant une structure énigmatique.

Quand j'eus retraversé la masse volatile des exhalaisons, on me tapota discrètement la main. Je me retournai. Personne. On tapota encore. Je regardai encore, mais cette fois je compris : l'enfant qui m'avait donné la pièce de bois levait la tête vers moi, tout sourire. Il s'empara de quelques-uns de mes doigts et me conduisit, à travers les tables et les pavillons pêle-mêle, jusqu'à une intersection. Avant de croiser la venelle perpendiculaire, ce que j'entendis m'avertit de bien écouter : bruits de soufflet, sons étouffés de tuba. Je tendis donc l'oreille. Dès que mon pied eut foulé le sol mou de ce qui s'avéra être un petit cul-de-sac, l'accordéoniste appuya sur les plus graves de ses pitons. [7]

Le train-train, locomotive qui déraile
 Roule sur son leitmotiv sans faille
 En pleine plaine il se nourrit de poussière
 La rengaine accrochée à la portière

Loin derrière la voie ferrée s'affaire
 Loin devant il ne voit que le vent

Il bat la campagne à grands coups de pied
 À grands coups de vent, à coups de dés
 C'est une battue à tambour battant
 À tout coup, toujours lever le camp

Et tout à coup en bas au bout de la campagne
 À grands coups de coude sur les chemins il gagne

Une campagne de salissage
 Battant à plate couture
 Les maximes et les adages
 À grands coups de rature

La chanson se termina. Le train ! Je devais retrouver un train, moi, pas faire du tourisme ! Je restai un moment à regarder l'orchestre, tentant de mémoriser les paroles. Puis, au petit :

- Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

Il rit, ce qui contamina les autres enfants de l'orchestre. Peut-être qu'ils ne comprenaient pas ma langue. Je me désignai en disant : « Moi, Souriault. » Il rit de plus belle en se tapant sur les cuisses. Les autres mioches s'esclaffaient aussi. Je mimai un chauffeur de locomotive tirant sur la poulie actionnant le sifflet, fis « toot ! », bougeai les poings en guise de bielles de locomotive, tout en soufflant « tchoukoutchoukoutchoukou... ». Mes gesticulations étaient hilarantes, apparemment. Même le guitariste, d'ordinaire stoïque, l'homme à la corne mélancolique et la vieille à longue tête marmotteuse se mirent à rire. Puis ils rejouèrent la chanson (mais en version instrumentale), en me fixant comme quelqu'un qui répète quelque chose d'important pour s'assurer d'être bien compris. Je réécoutai, en essayant de chanter dans ma tête les mots dont je me souvenais. Après la chanson, je restai encore une fois immobile. Tout le monde présent était immobile. Je tirai ma révérence. Qu'auriez-vous fait, vous ? L'enfant à la pièce me doubla, puis se retourna en riant, me signifiant de le suivre. Sacripant. Ne sachant dans quelle direction aller, je n'avais guère le choix de suivre quelqu'un qui semblait le savoir.

Nous passâmes des dizaines et des dizaines, voire des centaines de kiosques. Je voulus m'arrêter un instant pour acheter un carnet et un crayon, mais le gosse courait presque ; j'avais déjà du mal à le suivre. Et de toutes façons, je n'avais plus un rond. Je devrais dorénavant me fier à ma mémoire, ce muscle tout flasque d'avoir été remisé pendant si longtemps. Heureusement qu'il avait déjà été exercé. Le garçonnet se retournait périodiquement pour s'assurer de ma présence, me faisant signe de le suivre à chaque fois. Les commerçants se firent rares et, sans surprise, de plus en plus miséreux. Je reconnus même, au passage, des gens d'Yssoud qui, curieusement, à la veille de la journée officielle de ce grand marché, pliaient bagage.

La ville se dissipa assez brusquement et un boisé prit sa place. En un tournant, nous ne voyions plus la ville. La gare de Longnot s'offrit, terne comme la gare d'Amabacousse vue de la route. En fait, on aurait dit la même gare. Les environs

étaient déserts. Le petit bonhomme m'observa entrer dans la station. Il resta dehors, toujours orné d'un sourire rayonnant. Je lui montrai mon index : « Un instant », et lui esquissai un petit sourire bienveillant. Il demeurait radieux. Dans la salle d'attente, derrière le guichet, dans les toilettes, personne. Les quais. Enfin ! Quelqu'un qui attendait le train, assis sur un banc. Je m'en approchai. Une aïeule, bien ronde, les mains croisées sur le ventre, qui regardait devant elle. Je la reconnus. La vieille boîteuse de la gare d'Amabacousse avec quelque chose de mystérieux dans l'œil ! J'essayai de dissimuler ma surprise.

- Madame, bonjour.
- Vous ne croyez pas si bien dire, répondit-elle sans détourner les yeux.
- Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?
- Vous ne croyez pas si bien dire.
- Ha ha... Oui oui, c'est ça... À la gare d'Amabacousse, hier matin... Ça alors. Vous attendez le train pour retourner à Amabacousse ?
- Vous ne croyez pas si bien dire, toujours fixant devant elle.

Malgré la minceur de ses réponses, la couleur de sa voix la rendait accorte. Je m'assis à ses côtés. Elle me rappelait une certaine grande tante. C'était rassurant. Elle était plus calme que lors de notre rencontre à Amabacousse.

- Vous connaissiez Valérien Beauchemin, n'est-ce pas ? Vous m'en avez parlé l'autre fois. L'auriez-vous aperçu, peut-être ?

Elle semblait si paisible, cette grosse vieille, assise sur son banc, si paisible qu'elle ne montrait aucune intention de se déranger et de répondre à mes questions. Visiblement, le chant des oiseaux la préoccupait davantage. On entendit : « flaflafla ». Un oiseau dans les branches. Elle pointa les feuillages dans la direction du bruit.

- Des oiseaux, dis-je. C'est beau les oiseaux.
- Vous ne croyez pas si bien dire.
- Pardonnez mon insistance, chère madame, mais savez-vous quand le dernier train est passé par ici ?

- Oh..., fut sa seule réponse, qu'elle accompagna d'un bras voulant dire : ça fait des siècles.

- Et... le prochain ?

Elle se retourna enfin vers moi et sourit largement en me fixant et en opinant du bonnet.

- Bientôt, bientôt... oui... bientôt.

Elle se remit à regarder les arbres de l'autre côté de la voie en répétant : bientôt, bientôt...

- Le chemin pour Wellstuck, c'est par où ?

Elle leva son bras dans une direction, encore perdue, ravie par ce qu'évoquait ce « bientôt, bientôt » : sans aucun doute, un très grand bonheur. Ça peut être émouvant, un train.

Ne tenant plus en place, je me risquai à rejoindre le chemin en passant par le bois. Je pourrais ainsi jeter un œil dans la charrette pour m'assurer de la discrétion de ma portière, puis j'aboutirais dans le relais où j'entendrais peut-être certains indices qui, à tout le moins, m'aideraient à formuler mon excuse devant les autorités du Transnational et le capitaine Wazbihl. Courbé, je courus vers le prochain arbre derrière lequel je tentai de me dissimuler pour voir sans être vu. Puis je bondis, plus voûté encore, vers la prochaine futaie. Ainsi saccadé, le déroulement du décor ne m'avait jamais paru aussi curieux. C'était comme fermer les yeux, puis les rouvrir et revoir presque la même chose qu'avant. Je rampais presque lorsque j'atteignis le chemin. Bien calé dans le fossé, je l'observai avant de m'y engager : chemin de terre, petites roches, comme tous les chemins. Je marchais maintenant, les mains dans les poches, sur cette route, chantonnant un petit air que j'avais imaginé lors de ma première nuit de marche à travers champs, prés et forêts. La charrette s'était carrément immobilisée au milieu du chemin. En passant près de Bernard, par-dessus

l'épaule d'un guerrier penché sur le travail du burin, je lui adressai une petite œillade de reconnaissance. Me vit-il ? Son visage se perdait derrière la visière de son casque. Je dus me dresser sur les orteils pour voir l'intérieur de la charrette. La portière était recouverte d'un tissu. Signé : Bernard – rusé et consciencieux. Puis je me tournai vers le relais, un toit de tôle triangulaire monté sur des planches. J'espère qu'il ne vente pas trop par ici ! Rien à voir avec les constructions de brique jaune, rouge, violet, même ! Qui reluisent sous les brossées des rayons de soleil, toujours à la même hauteur, celle des couleurs parfaites du chien et loup.

Ça fumait là-dedans ! Que de boucane ! Et ça trinquait, à ce que j'entendais, parce que je ne voyais rien du tout. Et ça chantait des airs paillards (quand je comprenais les mots). J'allai jusqu'à un comptoir qui couvrait le fond de la piaule. Au bar, je devais ressembler à un mort car le serveur me regarda avec de drôles d'yeux, un peu trop écarquillés. Un signallement de mon visage avait-il été publié ? Je me sentis étourdi – le mur recula, la porte aussi. Mes jambes voulurent s'absenter. Je ne respirais pas. Je courus vers la porte avant qu'elle ne s'éloigne trop, mais m'enfargeai dans un pied perdu avant de l'atteindre, ce qui eut pour effet de me faire rencontrer le plancher approximatif du troquet. Des rires secouèrent l'atmosphère irrespirable du lieu. Je me relevai d'un bond machinal et poursuivis, non sans effort, la marche vers cette porte qui reculait toujours. Un gros torse vint se planter devant mes yeux. Je les levai pour voir un gros visage qui me surplombait avec un sourire laid, plein de dents dans le désordre. Je n'aimais pas ça. Je réalisai à ce moment là combien je n'aime pas le désordre. Il me répugne et me fait fuir. Mais je ne pouvais fuir : le torse aux dents désordonnées avait posé sa paluche bote sur mon épaule et l'immobilisait. D'une haleine fétide il me demanda :

- T'es qui toi ?
- Va...

Dans un ultime effort de conscience, je me retins de prononcer ce nom, le mien, convoité par ces gros.

- Va quoi, par le grand Barnak ? Va donc, toi-même !
- D'accord... J'y vais tout de suite mais il faut me lâcher.

Sa poigne restait mordante. Une autre figure repoussante attira mon odorat vers la droite.

- Ton nom, bonhomme ?
- Gustave Petitsentier.
- Pikess tu fais dans' vie, Gustave Petitsenteux ?
- Petitsentier. Je marche... je suis un pèlerin. Je visite les églises et je prie. Je suis pieux. Je prie pour tous les soldats qui se battent pour la nation.
- C'est pour ça que t'embrassais le plancher ! T'es pas mal gentil mon Gus ! Mais t'es pas mal loin d'une église !
- Je me suis perdu.
- Il s'est perdu ! dit-il, prenant à témoin toute la salle, au cas où quelqu'un trouverait cette scène intéressante.

Curieusement, il s'en trouvait, des intéressés. Les buveurs trouvaient ça drôle. Je réalisai au même moment que je n'aimais pas les assistances, surtout quand c'est moi la vedette. J'en profitai pour poser ma question préférée. Au pire, ça ferait dévier le sujet.

- Wellstuck, c'est encore loin ?
- Oublie Wellstuck, mon gars, il n'y en aura peut-être plus quand tu arriveras là-bas. Il y a des feux et des bagarres partout.

La panique me saisit. Et si la gare brûlait, et mes supérieurs, et ma cargaison ? Je n'aurais jamais l'occasion de justifier ma faute ! Je serais banni à jamais du Transnational !

- Tout ça à cause de ces maudits sauvages ! reprit-il.

Il parlait sans doute des payeurs que les autres brutes avaient tenté d'envoyer au fond de la rivière. Je ne saisisais guère comment deux plaisanciers pouvaient mettre une ville à sac. La colère se déplaçait de moi, c'était le principal. De plus, peu

importe qui ils étaient : ces « maudits sauvages » s'attaquaient indirectement à ma raison d'être. J'entr'aperçus une porte de sortie et répétai les mots du puant :

- Ouais ! Maudits sauvages !

Des applaudissements et des sifflements explosèrent tout autour. La brute numéro un lâcha enfin mon épaule et je m'affalai par terre de nouveau. Elle m'aida à me relever. Je pensai au sifflet de ma locomotive et à la voix tonique du cheminot annonçant l'escale. Les réunissant en une seule énergie, je levai le poing et clamai encore :

- Maudits sauvages ! À mort !

Je profitai du délire pour retrouver l'air du dehors. Tout le monde beuglait et tirait en l'air. Au même moment, Bernard montait les quelques marches menant à la mesure.

- J'ai enfin fini, mon vieux, allons-nous-en tout de suite. Je ne veux pas savoir ce qui pourrait arriver avec cette bande de sauvages.

- Quelle est cette bande de sauvages dont tout le monde parle, justement ?

- C'est ce régiment grotesque !

- Ce sont les mêmes ? Alors, en effet, allons-nous-en, car je crois qu'ils sont sur le point de s'auto-trucider !

Bernard me détailla un court instant sans comprendre, puis nous démontâmes sa petite échoppe avant de monter dans le véhicule. Les chevaux reprirent hardiment leur trot sous les injonctions de leur maître. Des échos de la ribote nous parvinrent un bon moment encore. L'après-midi s'épuisait et les feuillages de la forêt gagnaient sur la clarté du jour.

Charmante, cette route de terre. Mais lente. Tout le chemin parcouru depuis la veille avait été si lent. Difficile de comprendre comment j'avais pu me rendre de cette façon en un lieu si éloigné – culturellement, du moins – de ma résidence. Difficile, aussi, de deviner comment je pourrais me rendre à Wellstuck, et surtout y entrer : les portes et les murs de cette mégapole en compliquaient l'intrusion. Le train y pénétrait

directement, cela je le savais, pour l'avoir déjà expérimenté. Mais depuis je ne sais plus quelles menaces passées, l'enceinte repoussait le moindre visiteur, qu'il fût piéton, cavalier, ou qu'il roulât par ses propres moyens. Je revins à la croisée où j'avais bifurqué pour me rendre à la gare. D'un côté, Longnot, de l'autre Wellstuck. Cette dernière direction correspondait au geste flou de la charnue vieillarde. Un petit convoi arrivait de Longnot, une file d'ânes blancs au long pelage, bien chargés d'êtres humains et de marchandises. Je fis un signe au premier cavalier.

- Hého ! Vous allez à Wellstuck ?

Il s'arrêta, ainsi que tout le cortège, et me toisa du fond de son capuchon qui ombrageait son visage. Une jeune femme, si je me fie à sa voix, car ses traits se perdaient aussi dans le noir, prenait place sur la croupe.

- Nous allons *vers* Velsturq, dit-elle.

- C'est bien la route des chapelles ?

Elle ne répondit rien. Je repris :

- On m'a dit de suivre la route des chapelles formant des points entre les bords de lacs et les ports de mer.

Un silence humain s'installa, laissant place à quelques bruits d'oiseaux. Ce pays est décidément très bien oisé. Une chance, car ses habitants ne se montrent guère loquaces. La damoiselle désigna une monture reliée à la leur par une corde.

- Venez avec nous, ce sera plus rapide.

Je jetai un œil au convoi. Aucune aménité. En fait, aucune expression. Des tuniques, et encore des tuniques. Peut-être une caravane sacerdotale. Au pire, ils s'envoleraient en fumée. Au mieux, j'entendrais de beaux chants. J'escaladai l'âne non sans difficulté et la file redémarra immédiatement.

Nous trottâmes ainsi un long moment, qui me parut interminable car plongé dans le silence. Le mutisme de la caravane était tel que je n'osais ouvrir la bouche. Je respirais à peine. Pour un homme qui aime parler et poser plein de questions, c'est insupportable. Le seul bruit humain audible était, de temps à autre, un petit

grognement surgissant d'en arrière, auquel répondait un grondement – la somme de plusieurs grognements. Sinon, c'étaient les oiseaux. Pour passer le temps, je m'attardais à écouter leurs chants et à les distinguer les uns des autres, à les classer. Je réalisai qu'il y en avait une infinité. Je me demandai si ces oiseaux déclinaient leurs mélodies sur des dizaines de tons différents, ou si ces arbres abritaient une multitude de races. J'essayai de classer mentalement tous ces chants, en commençant par les diviser selon leurs registres : aigu, médium, grave. Un problème se posa bientôt : certains phrasés passaient de l'aigu au grave dans le même souffle. Tiens, c'est vrai les oiseaux ont un souffle ; voilà qui est lourd de conséquences, me dis-je à un moment donné. Puis je me fâchai contre mon raisonnement. À quelle grave conséquence songeais-je ? Quelle incidence cela pouvait-il avoir sur mon reportage ? Cela me montrait bien à quel point mon enquête piétinait, faute d'indices valables. Depuis deux jours que je tentais de comprendre quelque chose, et voilà que je passais à un nouveau système : trilles, longs sifflements, sons saccadés.

La caravane s'immobilisa brusquement, en plein nulle part. Un homme, planté sur le bord de la route, accoté à sa pelle, regardait passer le défilé. La femme qui m'avait parlé descendit de sa monture et s'adressa à l'homme dans la langue des gens d'Yssoud. L'homme lui répondit avec aisance, bien qu'il n'arborait pas les traits caractéristiques de cette ethnie. Je ne pourrais dire s'il avait un accent. La femme découvrit son visage et leva les bras au ciel. C'était la superbe avironneuse ! Quelle beauté ! Je n'avais pas reconnu sa voix. De fait, je suis certain qu'elle avait changé depuis notre première rencontre sur la rive près d'Amabacousse. Elle prononça une longue sentence. Tout le convoi répondit un mot à deux syllabes. La femme posa les deux mains sur un des pieux formant une clôture derrière laquelle l'homme se tenait, toujours immobile contre sa pelle. Elle poursuivit son oraison, les autres acquiescèrent de nouveau. Elle remit son capuchon, remonta sur son âne et nous repartîmes. Je ne pus me retenir.

- C'est vous ? Hé bien ! Petite cachottière ! Je suis content de vous retrouver. Vous pourrez peut-être m'expliquer...
- Rien ne va s'expliquer, me coupa-t-elle.

Et merle ! J'avais oublié son mutisme buté. Pour une des rares fois de ma vie, j'abdiquai. Plus de questions. Je me réfugiai dans le souvenir du chatolement des chandelles sur sa peau luisante, sur ses lèvres brillantes, sur ses yeux perçants. Question de me désennuyer, je l'imaginai étendue sur la rive où je l'avais rencontrée la première fois, sans capuchon, quelques fins cheveux aux vent, sa tunique entrouverte laissant percer des surfaces charnelles, une cuisse, une épaule, un galbe de sein, entourée d'oiseaux en délire. Désennuyant ? Mortifiant, plutôt.

24

Bernard s'était enfoncé dans un silence assez anormal pour ce que je connaissais de lui. D'ordinaire si léger, si fonceur, il échappait de longs soupirs et son fouet ne claquait plus que mollement. Je ne me sentais pas prêt à discuter de quoi que ce soit, étant à peine revenu d'un énième évanouissement dû au choc nerveux infligé par ces mercenaires repoussants. Si je devais me trouver un autre emploi – ce que je peinais à concevoir, n'étant bon à rien d'autre que mener un train à bon port –, je ne m'engagerais pas comme soldat. Peut-être assez obéissant, mais les nerfs ne suivraient pas. Et je venais d'apprendre que je n'aimais pas les gens quand ils sont en trop grand nombre. La vie de troupe le nez dans la boue ? Non, jamais ! Peut-être général, à la rigueur. Mener un convoi de wagons ou un convoi de cons, quelle différence ? Dans les deux cas, un ordre suit, écoute, obtempère. Mais d'un côté, on fait le bien – le bonheur du passager, les bras au ciel pour recevoir ses paquets – et, de l'autre, le mal – le soldat aux yeux perçants se faisant défoncer les côtes par ses pairs. J'y vois une nuance. Et lui, Bernard Fischzpatrik, son office, apportait-il le mal ou le

bien ? Ouf... toutes ces questions... réfléchir aussi longuement pour arriver à une idée... dur...

C'était la première fois de ma vie que je m'absorbais dans des pensées aussi profondes. Cette activité me donnait mal à la tête. Par contre, les préoccupations sur mon sort au sein du Transnational s'éloignant, je me relaxais. Si Wazbihl était reparti, si les pitoyables habitants de Wellstuck avaient englouti les légumineuses, si la gare et le port de Wellstuck avaient flambé, ainsi que le siège social de la compagnie, si on me reniait au point de vouloir m'effacer de la carte, pourquoi me torturerais-je ? J'examinai ma montre, toute poussiéreuse à mon poignet, oubliée depuis le déraillement. À quoi pouvait-elle bien servir dorénavant ? Je ne contrôlais plus le rythme de mon déplacement... l'avais-je déjà contrôlé... Les aiguilles tournaient encore, pourtant. Et toutes ces questions resteraient en l'air tant que je n'atteindrais pas Wellstuck et que je ne retrouverais ne serait-ce qu'une seule traverse de voie ferrée.

Bernard fixait encore le vide, les sourcils froncés. Il ne se réjouissait pas d'avoir réalisé ce gros contrat, vers lequel il s'était pourtant élancé avec avidité, voire au péril de nos vies. Nous nous libérâmes enfin de la forêt et débouchâmes en pleine plaine. De chaque côté du chemin s'élançaient des champs. Malgré le soir qui tombait, des cultivateurs peinaient encore derrière quelques charrues tirées par des bœufs. J'étais heureux de retrouver enfin les couleurs du ciel, je dirais même : *mes* couleurs de ciel. Ces roses, orangés, violets qui autrefois éclaboussaient les murs des gares, se répercutaient maintenant sur les nuages qui s'effilochaient dans toutes les directions, et sur les arbres solitaires dans les champs, et sur les cabanes, et sur les hommes... La gare se manifestait partout, l'univers n'était plus que gare éclatante, que bras tendus vers le ciel... Tous les éléments de cet univers étaient les passagers de mon train, bercés par le ronflement de la machine. Même moi, cheminot devant l'éternel, j'étais devenu un passager, contemplatif des rouages obscurs submergeant

de leurs éclats la façade du monde. Je jetai un œil sur mon ange gardien étendu derrière, cet œil de bœuf qu'on aurait ciselé, et qui mirait les effusions coloristes de l'éther. Sa maxime enflait sous tant de beauté.

25

Marre des oiseaux. Je tentai une question qui n'en avait pas l'air d'une.

- Je suis impressionné par cette procession. Je la trouve majestueuse. Les gens du convoi semblent obéir à quelque chose de très fort.
- C'est la fin d'un cycle, dit la fille d'Yssoud en découvrant son gracieux visage. Nous exécutons les exigences de nos déesses.
- Vous m'avez déjà parlé de ces déesses, je crois. Ce sont « elles » qui ont envoyé les musiciens.
- Ce sont elles. Ce sont nos mères, nos cheffes. L'autorité.
- Vous semblez bien les connaître. Je suis certain que vous avez des connections avec les forces surnaturelles (cela, je le pensais, tant cette fille irradiait de beauté).
- Disons qu'elles me font entièrement confiance. Je fais suivre leurs commandements parmi le peuple d'Yssoud.
- Et le peuple vous écoute, je suppose.
- Aveuglement.
- Est-ce que ces processions ont souvent lieu ?

Je venais de poser, par inadvertance, une question directe. Ses pupilles disparurent presque entièrement derrière ses paupières. Seule une petite lumière continuait de fuser.

- À des intervalles de temps que vous ne pouvez concevoir.
- Alors c'est votre première, à vous aussi.

Elle rit.

- Je n'ai jamais rencontré de médiateur aussi comique.
- C'est plutôt vous, la médiatrice, si j'ai bien compris.

- Si vous voulez.

Elle ne dit plus rien et remet son capuchon. Mon entrevue risquait de se clore. Je repris, par un autre bout.

- Depuis ce matin, j'ai un petit doute sur quelque chose qui serait arrivé. Je me rappelle qu'hier vous m'avez fait goûter un potage délicieux, bien épicé, à base de...

- Lézards.

- C'est ça. Vous allez rire, mais ça m'a fait un drôle d'effet, ce potage. Une espèce de distorsion des sens. Les couleurs sont devenues saturées, ma peau frémissait, et vous... vous êtes devenue, hem, encore plus belle, ce qui n'est pas peu dire, car vous êtes une des plus belles femme que j'aie jamais rencontré (je n'osai dire qu'elle était *la* plus belle femme que j'aie jamais rencontré). Vous étiez si... émerveillante que je n'arrive pas à croire que ce qui est arrivé est bien arrivé ; c'est-à-dire que vous... vous seriez donnée à moi... ai-je rêvé, ou vous êtes bel et bien la « chapelle » que j'ai visitée la nuit passée ?

- Vous avez rêvé, c'est certain. La fin des cycles plonge tous les êtres dans le rêve.

- Dans ce cas, vous rêviez peut-être vous aussi...

- Je suis une sorte de rêve.

- Je suis tout à fait d'accord. Mais vous n'êtes pas un mirage. Je n'aurais aucun mal à vivre dans votre rêve. Je n'ose m'avouer ce que je ressens depuis notre rencontre, mais vous me faites beaucoup d'effet.

Elle me darda encore de ses plissures oculaires.

- Oubliez vos sentiments, ils ne servent à rien. Vous pensez qu'ils vous appartiennent mais il n'en est rien.

Tant pis pour les sentiments. Ce que je voulais, c'était la garder avec moi pour toujours. Avec une femme comme ça je ne m'embêterais jamais, c'est sûr. J'apprendrais sa langue et nous ferions des enfants et nous serions heureux et mon patron ridicule s'en irait au diable avec son reportage de merle. J'essayai une autre porte.

- Je suis bien avec votre communauté. Je vivrais avec vous jusqu'à la fin de mes jours. Vous aviez raison. Les gens d'Amabacousse sont bouchés. Et vous chantez si bien.

Elle s'arrêta. Je crus qu'elle voulait me dire quelque chose d'important, de décisif, du type : sois le bienvenu, nous te baptisons, allons faire quelques oraisons dans la forêt. Mais non. Nous nous arrêtions car il le fallait.

Un type en tenue de pasteur faisait face au cortège. Son visage renfrogné signifiait quelque chose comme : puants, mourez sur-le-champ. Beaucoup, beaucoup d'inimitié circulait dans cette physionomie. Derrière l'homme s'élevait une chapelle blanche divisée en son centre d'un clocher unique. À la cime, un arc croisé d'une flèche pointait vers le ciel. Les pèlerins entonnèrent un chant qui ressemblait à ceux entendus le matin dans le temple de Longnot. Le prêtre blêmit, mais garda son expression sévère. La fille d'Yssoud descendit de son âne et me fit signe de la suivre. Le prêtre nous fusilla des globes et du front et de tout son corps tandis que nous le dépassions et nous dirigions vers la chapelle. Provenant de cette bâtisse, un autre chant se détachait jusqu'à rejoindre celui, plus joli à mon oreille, des gens d'Yssoud qui restaient derrière nous. Lorsque nous atteignîmes le point où les deux chants produisaient le même volume, la fille d'Yssoud stoppa net et me regarda avec un petit sourire. L'instant d'après nous nous embrassions goulûment. Je ne cherchai pas à comprendre. Cette fille me plaisait trop pour que je gâche un tel moment avec des questions. Le pasteur beugla. Je sursautai et les battements de mon cœur, déjà accélérés par les lèvres de la demi déesse, s'emballèrent. Nos lèvres ne se touchaient pas mais nos regards oui, et je compris que ma compagne jubilait intérieurement. Elle prit ma main et me traîna jusqu'au seuil de la chapelle. J'eus à peine le temps de lire, au-dessus de la porte, ces quelques vers :

En ces jours damnés béni soit l'espoir
De ne plus revoir de lézard planer
Prions sans savoir comment profaner
La mémoire fanée de ce purgatoire

Je me souviens bien de ces vers car un chœur, à l'autre extrémité de la nef, les chantait en boucle sur un rythme morne. Ils me rappelèrent aussi le mythe de la fondation de Longnot : un caïman cosmique, n'est-ce pas un lézard planeur ? Le cantique défiait ce mythe. La fille d'Yssoud fonçait sur les chanteurs et je la suivais. Arrivés sur l'autel, elle me tendit une poignée d'herbes :

- Mastique bien mais n'avale surtout pas.

Et pourquoi pas ? Ma dernière expérience m'avait appris que, quand la fille d'Yssoud m'invitait à manger, ça valait le coup. Je me mis à mâcher. Les chants s'amplifièrent, et se firent de plus en plus faux, et ma bouche commença à chauffer, chauffer : je pensai que mes lèvres allaient fondre et que mes dents se dissoudraient tellement ça chauffait. La fille d'Yssoud me regardait avec son petit sourire beaucoup trop rusé :

- N'avale surtout pas, petit homme.

L'idée d'avaler ne m'avait pas effleuré l'esprit. Cracher, plutôt. Je voulais cracher.

- Et ne crache pas, non plus. Ne crains rien, je suis là pour t'assister.

Des larmes commencèrent à affluer sur le bord de mes paupières, ma gorge brûlait aussi. Les chants s'étaient transformés en un magma bouillant semblable à celui que je sentais partout dans mes joues, sur mes lèvres et sur ma langue, dans mon palais et dans ma gorge. La fille d'Yssoud se jeta alors à ma gorge, la rafraîchissant de ses lèvres, la mordillant même. Je ne savais plus quoi sentir. C'était trop. Je poussai un râle tonitruant et, aussi étrange que cela puisse paraître, je vis ce râle sortir de ma bouche en une flamme énorme qui se communiqua immédiatement aux soutanes des prieurs. Le chœur s'enflamma d'un coup, comme si on l'eût préalablement aspergé de gaz. Le feu continuait de sortir de ma bouche et, curieusement, cela me faisait du bien. Je sentais mon corps se refroidir graduellement. La belle, comme en plein délire, se tordait de rire. Ses cascades faisaient des vagues auxquelles le brasier obéissait, se faisant tantôt doux, tantôt féroce. Les voix des chanteurs disparurent bientôt sous les crépitements et les craquements du bâtiment en train de s'embraser au complet. Inquiet de recevoir la voûte sur le crâne, je voulus me retourner et quitter le

bâtiment. Or, le feu jaillissait toujours de ma bouche : ce flambeau indu me rôtirait plus que les sourcils si je lui fonçais dedans. Je m'éloignai donc à reculons. La fille d'Yssoud se tenait toujours les côtes en s'esclaffant ; l'ardeur du brasier continuait de mimer les nuances de son rire. J'essayai de lui signifier de me suivre, de ne pas rester là, mais je la perdis bientôt de vue derrière l'écran de fumée que ma bouche produisait. Ma fournaise buccale s'éteignit lorsque je fus sorti de cette chapelle devenue fourneau. Je continuais d'avancer à reculons, mais maintenant, c'était en espérant voir s'extraire de l'incendie cette si belle femme que je voulais aimer. Le haut clocher s'affaissa avec fracas, emportant avec lui un morceau du toit. Je me retournai vers le cortège. Une grande tristesse m'envahissait. Je tombai à genoux et pleurai. Derrière la buée qui commençait à se former sur mes yeux, il y avait un autre foyer. C'était le curé rébarbatif qui ardaît, immobile, aux contours troublés par le feu. Les pèlerins psalmodiaient toujours.

26

Les habitations se rapprochaient de plus en plus et nous traversions régulièrement de petites agglomérations dont l'entrée était systématiquement contrôlée par des militaires. À chaque fois, je ressortais le même mensonge :

- Gustave Petitsentier, pèlerin dévoué à la cause de la nation.
- Petitsenteux ?
- Petitsentier.

On me demandait parfois pourquoi je voyageais avec un burineur itinérant, ce à quoi Bernard répondait qu'il me faisait faire un petit bout de chemin en échange de mon enseignement religieux. Une fois, on m'a même demandé des conseils d'ordre spirituel. Je répondis alors que le vent et les oiseaux étaient de plus grands conseillers que moi. Le soldat jugea que cela semblait sage et nous laissa passer. La portière était seulement recouverte d'un drap. Peut-être par respect pour les pèlerins, on ne nous a jamais fouillés, ce qui est une chance car nous étions souvent bloqués aux postes de

contrôle pendant que les autorités fouinaient dans les affaires personnelles des voyageurs. Il y avait beaucoup d'agitation dans les rues des villages que nous passions : des groupes de gens munis de pioches, de bâtons, parfois même de fusils et autres briques.

Un tournant assez brusque nous révéla enfin les hautes fortifications de Wellstuck. On aurait dit une souche de cuivre au diamètre gigantesque, fichée sur la grève de l'océan, de laquelle saillaient ici et là tours crénelées et autres bâtiments plaqués de verre. Nous roulâmes un bon moment avant de rejoindre un autre attroupement qui se tenait au pied des murs. Nous nous arrê tâmes sur le bord de la route. Je sentais une nervosité intense monter en moi. Wazbihl était tout près, et il voulait m'attraper. Peut-être même me torturer. Ou me tuer... Et mes patrons avaient sans doute déjà rempli mon formulaire de renvoi. Ils n'attendaient que moi pour le signer. J'espère qu'ils n'avaient pas retrouvé le train : ils me feraient payer pour les dommages. Les roues devaient être cabossées, une porte manquait – s'ils décidaient de me renvoyer, je garderais ma porte. Tant pis pour eux. Elle est mienne, maintenant : nous avons vécu trop de choses ensemble. Qu'ils essaient de me faire parler : je ne leur dirai pas où est le train. D'ailleurs, je n'en avais toujours aucune idée.

- Je ne vois pas comment nous pourrions passer inaperçus, dit Bernard en regardant la paroi devant lui. Regarde-moi ça. Une vraie cité de frileux. À quoi bon une telle protection. Il n'y a pas une peuplade de barbares qui pourrait faire tomber ces murs. Ça fait des siècles que c'est là, et pourquoi ? Ça ne fait que bousculer le paysage. Si, au moins, ils prenaient la peine d'inscrire quelque chose de beau, sur ces murs, ne serait-ce qu'un « Bienvenue à Wellstuck ». Mais une enceinte comme celle-là, ça ne souhaite pas la bienvenue... Un poème, ce serait bien, il y a assez de place. Il faudrait faire quatre ou cinq fois le tour des murs pour le lire au complet ! Ou bien, la devise de la ville ! Tu connais cette devise, n'est-ce pas, Valérien ?

- Je... non. À vrai dire, c'est la première fois que je vois ces murs et que je traverse tous ces villages. Je ne suis jamais entré à Wellstuck que par le train et le dernier droit de la voie ferrée est un tunnel. On ne voit pas ces fortifications par le tunnel. Je croyais que Wellstuck était une ville ouverte.
- « Wellstuck, son port, sa gare. Saurien, passe ton chemin. » Invitant, non ?
- Ça me rappelle les brutes nauséabondes du relais.
- C'est dégoûtant. Je hais cette ville. Ce sont des fous de la technologie. J'ai déjà essayé de vendre mes services de burineur pour inscrire quelque chose de beau et de grandiose sur ces affreux panneaux de cuivre. Ils ont failli me pendre pour hérésie ! Des fous ! Il n'y a aucun commerce artisanal à faire ici.
- Ils n'aimeront peut-être pas ce que tu as gravé sur ma portière.

Fischzpatrik ne répondit rien. Il avala plutôt un bon litre de salive.

- Tu es gentil de me reconduire ici, si tu n'as rien à y faire, repris-je. Ne te sens pas obligé d'entrer avec moi. Je me débrouillerai bien.

Son fouet claqua et les chevaux s'ébranlèrent doucement jusqu'aux immenses portes qui étaient fermées. Au bas de ces portes, deux petites ouvertures contrôlaient le flux des voyageurs. Une voix perça le heaume d'un soldat buté.

- La ville est fermée. Personne n'entre et personne ne sort.
- Mon compagnon est un pèlerin très important, dit Bernard. Il vient redonner courage aux troupes de la nation. Il voyage avec moi pour passer incognito. C'est pour sa sécurité.
- Plus besoin de pèlerins. Ce qu'il nous faut, c'est des combattants.
- Sachez que la foi est un soldat ardent, dis-je alors, ne sachant trop pourquoi. Le soldat me regarda avec rien dans les yeux.
- Attendez ici, je verrai peut-être si vous pouvez éventuellement entrer. Veuillez dégager l'entrée, maintenant.

Au lieu d'aller voir si peut-être nous pourrions éventuellement entrer, il resta là. Bernard guida ses chevaux sur le côté.

Un frisson se propageait en moi, inexorablement, depuis mon rôle carbonisant. Une fois l'Église effondrée, tandis que des flammes paresseuses rongeaient ses restants, l'homme à qui je m'étais adressé en premier lieu et qui partageait la même monture que ma défunte amie me dit :

- La route pour Wellstuck est par là. Suivez le chemin qu'on vous indiquera. Prenez cette monture, c'est la meilleure. Nous partons par là, mais ne le dites à personne. Bonne chance.

Puis, il disparut, et tout le cortège à sa suite, par un sentier que je n'avais pas vu, très étroit, dans la forêt. Il avait raison, cette monture était exceptionnelle. Elle trottait très vite. À ce rythme j'arriverais bientôt à Wellstuck. J'étais content de me retrouver seul aussi. Cela m'aiderait à réfléchir sur cette enquête farfelue – et à pleurer. Cet épisode m'avait fort troublé, et son caractère surnaturel ne me dérangeait pas tant que la disparition de cette créature savoureuse. Elle m'avait transformé. Je ne comprenais pas que les camarades de la fille d'Yssoud n'aient montré aucun état d'âme à sa disparition. Qui sait ? Peut-être que, selon leurs rites, elle devait être immolée. Maudits rites ! Et c'est moi qui l'avais tuée !

Outre le feu qui sort de la bouche, le froid corporel contrastant avec la chaleur du jour, les embrasements amoureux et les études ethnologiques, un point commençait à me titiller. Après tout, j'étais encore un journaliste. J'avais intérêt à rendre des comptes aux petites moustaches nerveuses : il en allait de mon gagne-pain. Mais je ne trouverais pas un téléphone ou un courrier ici. Par contre, la vue était imprenable. En contrebas, des champs infinis ; derrière moi, Longnot et son lac. Puis ce défilé de montagnes, vers là-bas. Si mon reportage tombait à l'eau, devancé par la concurrence, je pourrais toujours écrire un truc récréotouristique : le très exotique marché de Longnot, le peuple d'Yssoud et ses légendes, les paysages époustouflants des alentours. Pouah. Je ne pourrais pas faire cela, et voir le tout Amabacousse débarquer

dans cette belle petite ville en peau de caïman et tout briser avec ses yeux et ses mains lourdes. Une autre option serait d'écrire une fiction fantastico-romantico-burlesque sous forme de feuilletons, racontant les déboires d'un journaliste perdu dans une société qui n'a rien de commun avec la sienne, ce qui le conduit à cracher du feu. Mais ça ne tiendrait pas debout. Ou une pièce de théâtre, oui, une comédie musicale ! D'ailleurs, les musiciens... Quand les reverrais-je ? M'aideraient-ils encore ?

Si cela s'appelle aider ?

Ainsi révisais-je l'aventure qui m'avait conduit sur le dos de cet âne blanc à poil long. L'animal dodelinait de la tête et s'ébrouait de temps à autre. Je lui caressais le cou en soupirant et lui continuait de trotter, fidèle destrier. Un long moment encore, je rêvai à ma belle chanteuse. La route se mit à descendre brusquement jusqu'à un petit relais qui était fort achalandé. De l'autre côté du chemin, un peu plus bas, une rivière coulait. Un campement avait été installé tout autour du relais. Un large feu de joie brûlait, entouré d'hommes armés d'allure assez barbare. Un bruit de ripaille sortait de la cabane. Une brusque soif de quelque chose de fort me prit. J'attachai l'animal à un arbre et lui dis de m'attendre gentiment, que ce ne serait pas long. Il souffla par le nez quelque chose que je ne compris pas. J'entrai dans le relais.

La fumée omniprésente me rappela l'église visitée ce matin-là, mais la ressemblance s'arrêtait là, les beaux chants étant remplacés ici par des rots, des grognements et des bouts de refrains à boire et autres chansons de régiments. Ayant entrevu un bar, je m'y dirigeai sans trop faire attention à l'odeur.

- Un verre d'alcool, dis-je au blême tenancier. Vous avez une spécialité locale ?
- Alcool d'herbes. Ça décape.
- Un double.

Au moment où je reçus le verre, des sons de cordes que l'on accorde sonnèrent. Je ne voyais pas les musiciens, mais je les reconnus immédiatement. Je pris une gorgée –

arh, c'est vrai que ça décape – et le souvenir de mon souffle sulfureux me revint. Le verre à la main, je m'enfonçai dans le nuage, avançant à tâtons afin de m'approcher de l'orchestre pour mieux l'entendre. J'aimais bien leur son, et j'avais besoin de leurs chansons. Progressant à tâtons dans la brume, je faillis foncer dans le chanteur. Je m'excusai en lui adressant un clin d'œil de reconnaissance. Il demeura stoïque. À ses côtés, le grand avec la corne au milieu du front tenait une contrebasse. Les enfants et la mémé n'étaient pas là : ce genre d'endroit me semblait en effet inconvenant pour leurs âges. Je me mis à l'aise sur une chaise pour mieux écouter la chanson qu'ils me destinaient. [8]

Prends un verre mon ami
Et prends encore un demi
Tu n'as pas l'âge
Mais tu as du courage

Au galop sur ton âne
Avec ton mal de crâne
Par les villages
Escorté par les mirages

N'entre pas dans la ville
Mais plutôt dans les reptiles

C'était peut-être la plus débile des chansons qu'ils avaient chantées jusqu'ici. Je voulais bien bouffer des reptiles, mais le contraire, non ! Frustré de n'y rien comprendre, je buvais de grandes lampées de mon verre. La chanson terminée le verre était vide. J'articulai avec peine, sans contrôler la force de ma voix :

- On comprend rien dans vos sanchons, shniarck !
- Hey le pic c'est quoi ton problème sont bonnes en maudit ces chansons-là, me rétorqua la petite voix d'un large type avec un menton gigantesque qui était assis à mes côtés.
- Toi, mêle-toi de c'qui te r'garde, c'est pas toi qui es obligé d'comprendre ces chansons-là, t'es rien qu'un gros épais ! Moi, i' faut que j'ré-ché-fliche...

Incapable de m'aligner, je ne le regardais pas dans les yeux, ce qui ne l'empêcha pas de se fâcher. Un poing vif – et bien aligné – témoigna de son irritation.

Plus tard ou non, je ne sais pas mais le soir commençait à envahir le ciel, j'avais très mal et, sans savoir pourquoi ni comment, mon âne trottait en dessous de moi. Je voyais mieux d'un œil que de l'autre. Quelque chose poussait sur mon front et autour de mon œil. Scrutant la route devant moi, je me repassais en boucle des bouts de paroles de la dernière chanson, non pas pour faire progresser mon enquête, mais parce que c'était la seule activité que mon esprit abasourdi pouvait pratiquer. Ma chevauchée traversait de grands prés où s'affairaient des paysans, leurs bêtes et leur attirail. Entre deux coulées de sang jaillissant de mon nez, je riais de ma naïveté et de mon incapacité : « Visitez la campagne de Wellstuck, ses paysans, ses bœufs, ses charrues. » Mon patron, cet être anti-bucolique, accepter un travelog au lieu de sa requête ? J'étais cuit. Et je m'en foutais.

Ma tête faisait si mal que pendant un instant je crus entendre en double le rythme des sabots de ma dodelinante bourrique.

- Youhou, monsieur le vaporeux.

Qui est-ce qui cavalait à mes côtés ? L'ange poilu de mon complet deux pièces ! Toute de blanc vêtue ! Eh bien, ça ! Ça vous remonte le moral ! Comment manifester ma joie ? Je craignis de choir en bas de mon âne si je cédaï à toute l'allégresse du moment. Ou d'avoir mal partout si je riaï.

Traverser tout un pays pour en arriver là, la portière en berne, sous le regard bête d'un soldat et de sa grosse porte arrogante. Bernard était resté plongé dans ses pensées un bon moment avant de se réactiver. Il s'entretenait maintenant avec tous les pèlerins, commerçants et autres voyageurs qui venaient se buter comme nous à la stagnation du

portier. Un petit homme sec, dont la fonction professionnelle restait nébuleuse mais qui parlait beaucoup et vivement, avait déjà contacté Fischzpatrik pour un travail d'écriture. Je dis écriture car il trimballait un gros carton au bout d'un bâton de bois : il voulait des mots sur son carton. Bernard devait désespérer de n'avoir trouvé qu'un contrat si minable, si éphémère, lui qui préférait la gravure qui dure. Tiens, ça lui aurait fait un bon slogan, ça : « Bernard Fischzpatrik, la gravure qui dure. » Il avait exécuté son contrat en un tournemain, grâce à une plume à large faisceau, qu'il utilisait d'habitude pour tracer un brouillon de ses gravures. Le petit nerveux l'avait submergé de discours pendant que Bernard essayait de se concentrer :

- ...ils doivent comprendre, ils ne peuvent pas ne pas comprendre, que leurs unions, leurs tractations sont désapprouvées, nous les désapprouvons, et nous protesterons et nous contesterons et quand bien même ils montrent les dents et nous envoient des mercenaires, nous nous battons et nous leur prouverons que le pouvoir d'une nation n'est pas au bout d'un chemin de fer, ni au bord de la mer, mais dans le cœur de ceux qui travaillent la terre et qui chantent les misères et que s'il y a des misères, c'est parce que leurs unions et leurs tractations sont mauvaises, et que le peuple est bon, et que eux ne méritent que la destruction pure et simple ! Le châtiment sera grave et doux au cœur des silencieux ! Et nous protesterons et nous...
- Voilà, c'est fait : « À bas le chiche Transnational qui nous pèse de tout son pois. » Vous vouliez vraiment que j'écrive « pois » sans « d » ?
- Oui, c'est bien cela, c'est l'esprit du peuple, qui retourne les armes du pouvoir et son oppression contre lui, et qui lui dit : « Tu nous pèses, nous avons faim ! »

Il parlait très fort. Les gens alentour écoutaient et corroboraient en criant toutes sortes d'invectives contre mon employeur. J'eus envie de me lever et d'expliquer que le train rendait de grands services, qu'il arrivait toujours à l'heure, tant que la voie le servait, et la voie le servait toujours, ou presque... à part une fois... elle l'avait trahi... et son cheminot, qui avait longuement contemplé sa monture, l'avait caressée, lui avait susurré des mots rassurants, mirages d'un réconfort qu'il cherchait

désespérément en lui... Révolté par leurs propos injustes, le cheminot que j'étais voulait défendre une cause qui se désagrégeait d'elle-même. Mes collègues ne m'avaient-ils pas fui, à la gare de Longnot ? N'avait-on pas envoyé une bande de brutes me décerveler ? Quel mal absolu voudrait du mal à une créature si inoffensive, qui de surcroît porte en elle la beauté de tous les paysages ? M'extraire de ma belle locomotive avait été douloureux. Peut-être autant que le déraillement en soi, qu'une impardonnable distraction m'avait fait manquer. Les slogans rythmés des manifestants résonnaient comme les essieux de ma locomotive et j'entendis encore le cri mécanique qui m'avait brusquement tiré de ma torpeur une fois loin, si loin des rails. Je ne savais pas où trouver la puissance de ma voix. Wellstuck, cinq minutes d'arrêt... cinq minutes... arrêt...

- WELLSTUCK ! ARRÊT ! ARRÊT !

Bernard me regarda par-dessus son épaule avec de grands yeux – autant que ceux-ci, habitués d'être plissés, le permettaient. Je l'interrompais dans ses boniments. Une clameur d'approbation monta et éclata.

- ARRÊT ! ARRÊT ! scandèrent-ils tous.

Par réflexe, comme pour me protéger de leur violente joie, je cachai mon visage avec mon bras. Ce signe dut être mal interprété car la foule s'apaisa automatiquement et fit place à un grand silence. Seuls quelques oiseaux en profitèrent pour interpréter leur dernière trouvaille. Abaisant ma garde, je vis tous ces gens tournés vers moi me guettant, olibrius debout sur une charrette de burineur.

- Vous en avez assez du Transnational, dis-je.

Mes paroles sonnèrent comme une assertion mais il s'agissait d'une question. La foule réagit immédiatement :

- ARRÊT ! ARRÊT !

Je levai encore le bras, toujours par réflexe. Le groupe se tut.

- Mais vous ne devriez pas vous en prendre au train.

Un silence grommelant se substitua à l'écoute attentive.

- On peut toujours se fier au train. Le train roule pour le peuple. Il est là où on l'attend, il arrive toujours au bon moment. Il vous conduit où vous désirez. Vous voulez voir un cousin éloigné ? Le train vous y conduira. Vous rêvez de visiter une ville lointaine et magique ? Quelle ville n'a pas sa gare ? Vous vous désolerez de la malhonnêteté humaine ? Parlez avec un cheminot, cela vous réconciliera avec vos semblables. Chacun porte en soi la rectitude et le dévouement du cheminot. Prenez mon exemple. Je ne veux point me rehausser ; seulement, avant de devenir cheminot, je n'étais rien. Rien ne m'attendait, je n'attendais rien. J'errais sans but dans toutes les directions. Je me perdais à tous moments. J'étais perdu. Puis j'ai découvert le grand air, l'air de la liberté ! Celui qui vous souffle dans les oreilles quand la locomotive pourfend la plaine !
- Quelle liberté, hurla un quidam, vous êtes confinés aux horaires du Transnational et à leur voie damnée !
- Quelle liberté, me demandez-vous ? La liberté de se projeter dans les paysages, la liberté de dépeindre les lueurs du couchant, la liberté d'orner les pinèdes de fantasmagories idoines ! Le Transnational tient à ses horaires, certes, mais il ne porte aucun jugement sur mes pensées ! D'ailleurs, il ne porte aucun jugement. Acceptez ses horaires et il ne vous posera aucune question sur l'objet de votre voyage. La voie n'est pas damnée ; elle nous est donnée.
- Nous n'en avons pas contre le train, reprit le même, mais contre le Transnational ! Arrêtez de défendre cette engeance qui encourage le désordre et la famine !
- Le désordre ? La famine ? J'ai toujours bien mangé et mes passagers sont des gens fort bien portants. Et je n'ai connu qu'une seule fois le désordre depuis le début de ma carrière...

J'en disais trop. D'ailleurs j'ignorais ce qui me poussait à m'exposer ainsi. Je vis Bernard dans la foule, les yeux ronds, effrayés. J'étais debout sur sa charrette et des mercenaires cherchaient à me zigouiller. Quelle imprudence. J'étais sur le point d'avouer que j'étais le cheminot dérailleur.

- Et ce désordre, depuis trois jours, et la famine qui s'aggrave avec, qu'en faites-vous ? demanda le petit agité arborant son carton.
- Vous parlez des pois chiches ? LES POIS CHICHES ! Wazbihl... C'est de ce désordre que je parle. Mais c'est le premier depuis le...
- Et cela devrait excuser le Transnational ? Camarades ! L'ignorance de ce cheminot nous prouve que le Transnational se voue à d'infâmes manipulations sur ses propres armées ! Cassons tout !

La foule délirait.

- Et demandons à ce cheminot de nous indiquer le chemin pour entrer dans Wellstuck, et en finir une fois pour toutes avec le bourreau des nations ! Cheminot ! Déliez-vous et joignez-vous à notre cause ! Nous remettrons le train sur la voie mais cette fois, ce sera véritablement pour le bien du peuple !

Un hurra emphatique ensevelit mes pensées. Je ne sus que répondre et, de toutes façons, personne n'aurait entendu. Il y avait un tunnel pour pénétrer dans Wellstuck, certes. Mais c'est la voie ferrée qui le transperçait. Pas une foule emportée. Et cette voie, je commençais à penser qu'elle s'était littéralement envolée. Je n'eus pas l'heur de prendre une décision : les portes s'ouvrirent et un contingent musclé et armé vint se placer entre la foule et la charrette et confisqua celle-ci juste à temps pour empêcher la populace de m'en retirer. Ainsi, nous entrâmes, ma portière et moi, dans la ville fortifiée de Wellstuck. Je jetai un dernier coup d'œil à la foule et aperçu Fischzpatrik, ce drôle de pic-bois, se prenant la tête de désespoir. Debout sur son véhicule, j'avais l'air d'une statue de place publique dont on fait rouler le socle pour lui trouver un nouveau site à l'abri des intempéries.

Je tentai à quelques reprises d'engager la conversation avec l'angélique et lumineuse cavalière. Mes avances se soldèrent toutes par un bruit de sabot tandis que son visage, doux et concentré, fixait un petit point invisible, par delà la route, par

delà l'horizon. Un petit point qui n'était pas de ce monde. Je restai donc aussi seul que l'instant d'avant, avec ce froid qui me gravissait l'échine et le sang qui me pulsait l'ecchymose d'alcool d'herbes. Un vrai décapé de la vie.

Sur les places publiques de tous les villages que nous traversions, des assemblées se formaient et bloquaient le chemin. Nous prîmes donc l'habitude de bifurquer sur une rue parallèle à chaque fois que les habitations se resserraient. Je dis « nous », mais il serait plus honnête de dire que je suivais la blanche galopeuse qui montrait beaucoup plus de détermination que moi. Inutile d'ajouter que cette immaculée splendeur ne sourcillait pas devant l'étrangeté de ces réunions répétées. Les quelques paysans que nous croisions ne semblaient pas non plus relever la curieuse phosphorescence de ma compagne. Mon allure dévastée me valait cependant de dures œillades villageoises, de celles qui désapprouvent clairement l'intrus et l'invitent à vite passer son chemin. Je me tournai vers celle que je n'osais plus appeler la belle yéti et lui demandai, sans trop ouvrir la bouche (la mâchoire me tirait encore) :

- Les gens du coin vous connaissent, on dirait. Malgré votre beauté fulgurante (la bassesse de mon état me faisait perdre toute réserve), il ne semblent pas vous remarquer.

Et l'iridescente créature de chevaucher les contrées lointaines de son univers.

- Alors qu'ils me fusillent du regard, comme si j'étais un affreux nuisible. Peut-être que vous pensez la même chose au fond. Mais je comprends votre mépris. Je parle rarement aux éclopés et aux monstres. Il faut vraiment que je n'aie pas le choix ! Comme dernièrement... C'est d'ailleurs vous qui me les avez présentés, si je ne m'abuse. Les êtres repoussants ne doivent donc pas vous déplaire. Alors pourquoi m'ignorer?!? Vous avez déjà daigné m'adresser la parole. Et maintenant, plus rien. C'est une bien triste cavale, je vous dis. J'ai rencontré une femme bien plus bavarde que vous dernièrement, et pourtant elle n'était pas très loquace... mais au moins, elle communiquait... elle faisait attention à moi...

pour tout dire, je crois que j'en suis tombé amoureux. Un tel exploit sur pattes – et quelles pattes –, quand vous en rencontrez un, vous ne voulez plus le lâcher...

La monture lactescente de ma voisine accéléra subitement. Était-elle jalouse ? J'éperonnai aussi les flancs de mon âne. Levant la tête pour m'assurer qu'il ne se dirigeait pas vers un arbre ou une tribu, je devinai ce qui l'avait motivé à donner de l'ergot : l'enceinte rouillée de Wellstuck s'élevait au loin. C'était la première fois que je la voyais ainsi, de la route. Les fortifications, grandioses, se montraient menaçantes même si les dernières lueurs du couchant s'y reflétant adoucissaient un peu leur provocante puissance. Si le froid, la douleur, la fatigue et le désespoir n'avaient continué à se propager dans mon corps, j'aurais presque trouvé ça beau.

30

Jamais je n'avais assisté, même en rêve ou en rêverie, à un désordre aussi total, égal, harmonieusement réparti. Les rues étroites et hautes ressemblaient à autant de couloirs glauques. Comme le tunnel perforant les fortifications, mais à ciel ouvert ; un ciel noir de soir tombé, épanoui loin au dessus des toits et des harangues. Et la charrette qui roulait, qui me roulait, à travers ces froides artères enserrées par des murs d'où tonnait, et parfois même tombait, la population furieuse. Des jeunes hommes décharnés qui tentaient de s'agripper au véhicule étaient brutalement chassés par les soldats. Les mots qui se crachaient m'étaient incompréhensibles. Des femmes et des enfants, enveloppés dans des tissus, trouvaient un peu de place, entre les roues de la charrette et les murs, pour étendre leur fatigue et leur maigreur et lever leur bras frêle, une brindille, à l'intention de la milice qui me conduisait, sous les projectiles fusant des fenêtres, vers un lieu secret. Je ne pensai point me protéger de cette pluie furieuse. Dès notre entrée dans la ville, j'eus été couché si on m'avait visé : debout sur la charrette, j'offrais une cible facile. Les cailloux, flèches et autres pièces de

tuyauteries ne crépitaient que sur les cuirasses des soldats et poursuivaient leur métallique ondée jusqu'à une grande place aveuglante.

La nuit était bel et bien arrivée, mais des projecteurs puissants avaient remplacé le soleil et arrosaient cet espace avec toute la violence d'une invention imparfaite. La douche vindicative cessa aussitôt. Seuls le grésillement des lumières électriques et le grincement des essieux demeuraient. Nous traversâmes la place sans âme. La traversée me parut celle d'un désert polaire. Les gris des habits devinrent plus gris encore et le coloris de la charrette se dissolvait sous la colère terne des phares. Mon œil s'accoutumant à cette piquante clarté, je distinguai enfin de l'autre côté de la place un temple immense, une vraie cathédrale ! Décidemment, mon manque de curiosité outre-ferroviaire m'en avait fait manquer de belles. Le bâtiment ressemblait, en colossal, à la chapelle gardée par ce prêtre décourageant et ces inscriptions nébuleuses...

En ces jours damnés béni soit l'espoir
De ne plus revoir de lézard planer
Prions sans savoir comment profaner
La mémoire fanée de ce purgatoire

Je fredonnai la petite litanie du chœur. Je suis comme ça : aussi bizarre que puisse être l'environnement, je finis par enjoliver le temps avec de petits souvenirs, des images, des pensées, des fredons. La traversée de ce carré stérile commençait à s'étirer ; la ritournelle religieuse m'en éloigna, me ramenant pour un moment au cœur des parfums de vent et de chants d'oiseaux, dans la poussière s'élevant derrière la charrette et les claquements secs du fouet de Bernard Fischzpatrik. Pauvre Bernard ! Il devait être en train de se suicider à cette heure. Je cherchai des yeux, au fond de la charrette, quelque chose de mon compagnon. Son fidèle chalumeau n'y était pas. C'est vrai que lorsqu'il est en quête d'un client, Bernard Fischzpatrik garde ses fidèles outils à portée. Un tissu dissimulait encore ma portière. Je résistai à le bouger avec mon pied afin de la contempler, une dernière fois peut-être. Ç'eût été la mettre

en péril, et moi avec. Je sentais qu'elle me guidait, oui : elle savait où nous allions et me suppliait de ne pas la dévoiler.

Un des gardes me fit signe de descendre. Je réalisai que je n'avais pas bronché depuis la saisie de la charrette. Pendant une fraction de seconde, je ne sus si je pourrais me mouvoir de nouveau. Le même garde sembla lire dans mes pensées car il répéta son signe qui se perdit dans le grésillement électrique des faisceaux. L'espace plongea alors dans le noir. Mon corps s'effondra au fond de la charrette. Il ne demeura plus, quelques secondes encore, que ce bruit constant et irritant, persistant.

31

La plus grosse foule, et la plus agitée que nous ayons croisée depuis la traversée des villages se trouvait là, depuis les pieds de ces grands panneaux de cuivre jusqu'à un immense feu qui avait été allumé pour contrer la chape nocturne enfin arrivée. Les protestations étaient vives et passionnées. On en voulait visiblement à ce type tout rond en salopette qui, debout sur je ne sais quel piédestal roulant, pénétrait, stoïque, dans l'enceinte de Wellstuck dont les portes se refermèrent aussitôt.

- À bas le Transnational !
- La vérité aux cheminots !
- À manger ! À boire !
- Cassons tout !

...et autres exclamations enflammaient l'attroupement. Assis sur une roche à l'écart, un homme se prenait la tête entre les mains. Me tournant vers la luisante splendeur chevalière pour l'inviter à me suivre, je compris que j'étais de nouveau seul, nulle part, et que mon enquête s'anéantissait inexorablement. En un mot, elle s'était encore tirée et je demeurais un vieux garçon poursuivant des chimères. Je descendis et caressai un peu le museau de la bête avant de m'asseoir à côté de l'homme.

- Bonsoir monsieur. Ça brasse par ici !

- Ne m'en parlez pas. Ces gens ignorent pourquoi ils s'énervent. Ils ont faim. À force de s'agiter comme ça ils aggravent la situation, ils se tirent dans le pied ! Regardez-moi, qui suis un peu de leur côté – un simple artisan –, depuis mon arrivée devant ces murs j'ai presque tout perdu...
- Ils vous ont volé ?
- C'est tout comme : mon gagne-pain vient de pénétrer dans la ville et, avec ce qu'il transporte...
- Qu'est-ce qu'il transporte ?

L'homme soupira. Son pied se mit à tracer des lignes sur le sol.

- Tout mon attirail de travail. Il ne me reste plus que ça.

Il me montra un chalumeau à gaz, relié par un tuyau à une petite bombonne qu'il tenait en bandoulière. J'aurais voulu réchauffer à cette flamme mon corps qui se refroidissait toujours.

- Quand ma bombonne sera vide, je serai à la rue. Toutes mes provisions sont dans ma charrette (il tourna ses yeux effarés vers moi), tous mes avoirs ! Cette charrette, c'est ma maison ! Et s'ils me retracent grâce à elle, ils me jetteront dans la fosse aux alligators, rien de moins ! Je suis un homme fini. Une boue !
- Je crois que nous partageons le même destin. J'arrive ici avec une mission. Ça fait deux jours que je cours après... seulement deux jours... et j'ai tout vécu : ça a commencé par des hallucinations, puis une indigestion, et enfin une peine d'amour... le tout complété par un formidable coup de poing et une gueule de bois. On dirait que le sort s'acharne à me faire perdre tout ce que j'ai et tout ce que j'espère avoir. Tout ça pour retrouver un homme qui, lui aussi, a égaré tout ce qu'il possédait, tout ce qui le définissait, jusqu'à son propre sens de l'orientation. Jusqu'au sens de l'orientation de la compagnie qui le guidait !

L'homme n'écoutait plus. Comme depuis deux jours avec tout le monde, je tentai de le rejoindre par un autre bout :

- Contre quoi ils en ont, tous ces gens ?

- Le Transnational. Il semblerait qu'il les affame. Qu'il les écume. Qu'il pèse sur eux. Je n'en doute pas. C'est le diable, cette machine ! Au service de la machine... Ils abhorrent les artisans comme moi. Ils manipulent leurs employés. J'en ai rencontré un dernièrement. C'est lui qui vient de rentrer dans la ville avec ma charrette. Un pauvre diable. Innocent, sensible, fragile, servile... Il a perdu la raison le pauvre. On l'a expulsé de ses repères. Il était tellement entêté à retrouver sa locomotive que j'ai voulu l'aider. Je l'ai reconduit jusqu'ici avec sa portière. Dans ces conditions, comment ne pas se révolter quand nous rencontrons un régiment entier qui veut l'exterminer, ainsi que toute la population d'Yssoud ? Je n'ai pas voulu lui dire. Mais c'est ce qu'ils allaient faire. Mais je parle trop. Vous allez peut-être me dénoncer. Bof. Rendu là...

J'étais bouche bée devant toute cette somme d'informations. Par quel bout le prendre ? L'amour, d'abord, le moustachu ensuite.

- J'ai bien compris ? Vous m'annoncez le génocide des gens d'Yssoud ? Ça n'a aucun bon sens ! Le peuple le plus profond de ce pays ! Mais il faut retourner là-bas, à Longnot ! Avertir quelqu'un ! Qu'est-ce qu'ils ont fait ?
- C'est une vieille querelle. À cause du train, justement. Vous n'en saviez rien ? Vous venez d'où, vous ?
- D'Anthrope, mais je travaille à Amabacousse depuis un bout.
- Amabacousse ? Ça ne me surprend pas que vous ne sachiez rien. La mémoire a été écourtée de façon assez drastique par là. Et vlan, une église sur le puits, et qu'il n'en sorte plus jamais rien.

Un petit rire sarcastique l'étrangla.

- Une fille d'Yssoud m'en a parlé, de ce puits ! L'origine du peuple d'Yssoud... Une fille extraordinaire... et si belle. D'où tenez-vous cette histoire ?
- Je suis un burineur errant. Les histoires, je les connais. On me demande souvent de les inscrire sur les bâtiments. La dernière en lice ? Écoutez bien, ça montre le fanatisme des Wellstuckiens et de leur arrière-pays – dont Amabacousse est le dernier bastion, en passant, ne l'oubliez pas : « En ces jours damnés béni soit

l'espoir / De ne plus revoir de lézard planer / Prions sans savoir comment profaner / La mémoire fanée de ce purgatoire. » Je les hais. Je vous hais.

Je passai outre cette dernière observation. Ce n'était pas la première fois qu'un journaliste fût haï sans l'avoir mérité. Il ne savait pas que c'était mon métier, mais j'avais senti d'emblée que quelque chose nous opposait. Parlant de journalisme, faisons notre devoir, me dis-je.

- Vous avez donc voyagé avec Valérien Beauchemin ?
- Ouais. Valérien le Galérien, pourfendeur de contrées qui a perdu le nord. J'avais fait du beau travail sur sa portière de locomotive. Pauvre type, il tenait à sa portière comme à une relique. C'était, comment dire, une bonne carte d'affaires. Un garçon bien sympathique, même s'il avait de la difficulté à s'exprimer. Il avait l'air de s'en passer des choses là-dedans ! Un regard très expressif, plein de vellétés bloquées...
- Quel travail aviez-vous fait sur sa portière ?
- Ha ! Gravé une belle petite phrase, plutôt poétique. Ça exprimait bien son trouble de ce moment-là, je crois. Il est sorti brusquement de sa tête pour me la dicter : « Loin derrière la voie ferrée s'affaire, loin devant je ne vois que le vent. »

Mon cœur donna un gros coup. J'avais déjà entendu cette phrase... dans la chanson de l'impasse, avec le petit épanoui !

- Je connais ça, ce sont les vers d'une chanson que j'ai entendue à Longnot, interprétée par de drôles de musiciens. Je crois qu'ils sont en tournée : nous nous rencontrons partout depuis deux jours.
- C'est vous qui êtes en tournée. Vous êtes, en quelque sorte, leur gérant.

L'homme au chalumeau n'avait pas prononcé ces mots. Il fixait encore le vide étendu devant ses yeux, m'écoutant à peine, traçant distraitement de ses pieds des ronds sur le sable. La voix qui les avait prononcés avait résonné avec une douceur et une langueur toutes féminines. Je regardai autour. Rien. Voilà que j'avais des hallucinations auditives !

- Monsieur... monsieur ?

- Fischzpatrik. Bernard Fischzpatrik. Burineur. Toutes surfaces. Un sou la lettre. Je vous faisais la onzième gratuite.
- Bernard ! Avez-vous rencontré Valérien à une gare ?

Un autre refrain stupide s'offrit en ritournelle dans mon esprit encore tout chamboulé. Gare à Bernard...

- Oui. À la gare de Longnot. Ça faisait des heures que je n'avais pas vu une seule personne, alors je me suis jeté sur lui pour offrir mes services. Il ne m'a même pas payé. Même si je lui faisais les huitièmes mots gratuits !
- Saviez-vous pourquoi vous le conduisiez à Wellstuck ?
- Je ne sais plus trop... il délirait. Il était question d'un capitaine Wazbihl, d'une cargaison de pois chiches. J'ai accepté parce que, entre rester planté à attendre les clients ou leur courir après, de nos jours, ça revient au même. Les affaires ne sont plus très bonnes, pour ne pas dire exécrales. Ça a valu la peine. J'ai buriné les uniformes d'un régiment entier qui campait à l'Enseigne !

Plusieurs éléments concordait, mais vers quoi ? Selon le refrain qui me battait encore l'intérieur des tempes, il fallait se méfier de Bernard.

- Vous n'aviez donc aucun intérêt personnel, autre que de trouver de nouveaux clients.
- Voilà.

Me mentait-il ? Ou avait-il été lui aussi manipulé par on ne sait quelle force ? Ses inscriptions s'étaient systématiquement trouvées sur mon chemin. Du début jusqu'au coup de poing de tout à l'heure. Nous n'avions plus rien à nous dire. Fischzpatrik soupira et leva les yeux vers les hautes fortifications, que la tombée de la nuit rendait encore plus menaçante. Je suivis son regard.

- Cette surface immense, gaspillée de ne rien dire, de ne rien annoncer... je rêve d'y graver quelque chose. Pour une fois, ce pourrait être quelque chose de mon cru ! Comme : « Wellstuck, ville en loques ». Ou bien : « Wellstuck, là où l'on troque son froc pour du stock ». Ou encore : « Wellstuck, capitale prise d'un bloc ».

Inspiré, Bernard s'était levé, haussant le ton et accompagnant ses maximes de larges gestes. La populace massée commençait à se tourner vers nous.

- « Les docks de Wellstuck se moquent du manioc! », « Wellstuck, généreuse comme un roc, goûte notre estoc! »,

Ce dernier slogan, lancé par un Fischzpatrik enflammé, reçut l'approbation de la foule :

- Ouaaaaais !

- « Aux poubelles les coqs de Wellstuck ! »

- Ouaaaaais !

- Que le Grand Lézard fasse de Wellstuck son bazar !

- Ouaaaaais !

- « QUE LA RÉVOLUTION BIFURQUE VERS VELSTURQ ! »

- OUAAAAAAIS !

Le burineur, brandissant bien haut son chalumeau, se rua sur les murs en hurlant. La flamme de l'instrument traçait dans la pénombre toute la rage à incruster dans le mur. Il se mit à graver ses maximes, bientôt suivi par les manifestants qui, avec des branches carbonisées, des couteaux de poche et même les ongles, ajoutaient une touche personnelle au mouvement d'ensemble. Paralysé, ébahi par ce déploiement d'énergie, je sentais le froid qui continuait de m'envahir. Je pensai qu'il menaçait de me congeler sur place si je ne bougeais pas dans la seconde. Mes lèvres tremblaient, mes os s'entrechoquaient, et toutes ces tribulations m'interdisaient de broncher : je craignais d'éclater, de m'éparpiller en mille morceaux sur cette route de graviers. Seuls mes yeux se mouvaient encore dans leurs orbites.

Du nouveau éveilla mon attention. Quelles étaient ces danseuses, qui semblaient présentes depuis toujours, excitant la ferveur de la foule engluée sur les murs ? D'où sortaient ces musiciens, attaquant avec fureur leurs instruments ? Mais ! C'était bien ma bande, qui se trémoussait autour du feu, avec ses saltimbanques décalés et monstrueux rythmant les pas de deux danseuses fantasmagoriques : l'une, sensuelle,

ressuscitée ! Et l'autre, d'un autre monde, blanche, légère et parfois velue. Les plus belles femmes qu'on puisse imaginer. Si je cryogénisais à l'instant, j'avais la consolation d'emporter avec moi l'image de ces idéales beautés. La fille d'Yssoud se détacha du groupuscule et, toujours mue par les scansions de l'orchestre, s'approcha de moi en me dardant des faisceaux minuscules jaillissant des petites fentes qui lui permettaient de voir – de voir plein de choses sans doute à jamais inaccessibles à mes vulgaires pupilles.

32

Froid et humide, l'espace vaste se perdait dans les ténèbres. Quelques vitraux luisaient à peine sous l'effet lancinant des flammes des chandelles posées sur l'autel, derrière lequel trois hommes encapuchonnés, dont les tuniques se terminaient au sol, me faisaient face. On m'avait installé sur une chaise. Une voix tonna :

- Valérien Beauchemin !

Je restai interdit un moment. Attendait-on une réponse ? Une voix fluette, la mienne, se perdit vite dans les profondeurs de l'architecture.

- C'est moi.

- Vous êtes devant la direction du Transnational. Enfin nous vous retrouvons. Mais vous êtes seul. Il vous manque quelque chose de capital, n'est-ce pas ! Quelque chose, sans laquelle le Transnational n'est rien, n'est-ce pas !

- Oui.

Une autre voix enchaîna :

- Valérien Beauchemin ! Vous avez négligé votre devoir, et vous avez tenté de vous dérober à l'autorité du Transnational, votre Tout Puissant directeur, le maître de votre chemin. N'est-ce pas !

- Si je puis me permettre, messieurs, je venais justement à Wellstuck pour vous entretenir de ma mésaventure, un déplorable incident survenu malgré mon expérience, mon dévouement et ma ponctualité...

Une troisième voix retentit dans la voûte. Je ne savais jamais qui parlait car les ombres des tuniques occultaient les visages.

- Valérien Beauchemin ! Par votre faute, une cargaison entière de victuailles est allée nourrir nos opposants, mettant ainsi le capitaine Wazbihl, notre fidèle lieutenant, dans une épouvantable – et fort compréhensible – colère. Comment imaginez-vous réparer l'irréparable ? La plèbe est furieuse maintenant. Elle a goûté la liberté. Elle croit que son heure approche.
- Je voulais justement présenter mes excuses au capitaine Wazbihl, messieurs, car je ne crois pas que ce déraillement dont j'ai été la victime, n'est-ce pas...
- Valérien Beauchemin ! L'erreur que vous avez commise nous ordonnerait le bannissement irrévocable de votre état si, vu la situation, nous n'avions d'autre choix que de vous utiliser. Vous serez peut-être rassuré d'apprendre que nous avons retrouvé le train.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette nouvelle. Ma locomotive n'était pas disparue!

- Tel un chien perdu, il est revenu de lui-même au foyer. Par la voie ferrée. Et vous soutenez qu'il a déraillé ! Nous pensons plutôt que VOUS déraillez !
- Mais je vous assure, nous étions en pleine plaine lorsque je réalisai que nous roulions sans voie ferrée... depuis quand ? Je l'ignore entièrement...
- Valérien Beauchemin ! Nous avons le train mais il ne pouvait plus redémarrer. Il lui manquait une pièce. Nous avons retrouvé cette pièce dans le véhicule ridicule qui vous a transporté jusqu'ici.

Les soldats qui m'avaient amené firent rouler, avec de grands efforts, la charrette de Bernard juste devant moi.

- Expliquez-nous pourquoi cette portière demeure dans le fond de cette machine ancestrale, sans que nous puissions la soulever ni la remettre en place. Sont-ce les écrits hérétiques qui l'irritent ? Expliquez-vous, car des soupçons de sorcellerie pèsent sur vous.

- Je ne comprends pas, je l'ai transportée une journée entière avant de rencontrer le propriétaire de cette charrette...
- Bernard Fischpatrik. Ignorez-vous que cet homme est un adversaire farouche du Progrès, la muse du Transnational ? La maxime qu'il a gravée sur cette pièce nous le montre une fois encore.
- Je ne m'en doutais pas.
- Ignorez-vous aussi qu'il entretient des liens avec la communauté d'Yssoud, qui nous a prouvé maintes fois sa dissidence, laquelle sera éradiquée dès demain ?
- Je ne vous suis plus.
- Alors saisissez votre dernière chance. Prenez la portière, si vous en êtes capable, et remettez-la à sa place.

Je ne pus retenir mon enthousiasme.

- Où se trouve ma locomotive ?
- Valérien Beauchemin ! La locomotive que vous conduisiez n'est pas à vous. La voici.

D'une lumière semblable à celle qui aveuglait la grande place devant le temple, l'abside s'éclaira tout à coup. Les trois hommes, ainsi placés à contre-jour, se changèrent en silhouettes. Je dus plisser les yeux ; derrière eux, les alliages de ma locomotive resplendissaient de tout leur éclat. Malgré la froideur du lieu et de la lumière, ses couleurs joyeuses fusaient de toutes parts, comme si l'engin eût emmagasiné toute la gamme de teintes gracieusement léguées par le soleil lors de ses inoubliables rendez-vous avec le chien et loup. Je me levai d'un bond, les bras et les yeux écartés. Je montai dans la charrette sans quitter ma loco des yeux. La chaudière ardaït, le moteur était en marche, son grondement me le jurait. Je sentais qu'elle m'appelait : « Oh ! Valérien, mon seul maître ! Viens, prends-moi, guéris-moi... Si tu savais... » Je m'emparai de la portière. C'est vrai qu'il pesait, cet ange gardien. Les inscriptions luisaient sous l'effet de la lumière.

- Valérien Beauchemin ! Cachez à notre vue ces inscriptions sacrilèges !

Je trouvais ça beau, moi, « loin derrière la voie ferrée s'affaire, loin devant je ne vois que le vent ». Je ne voyais pas ce que ça pouvait déranger. N'avais-je pas le droit de personnaliser un peu mon compagnon de travail, confident de mes rêveries ? Par ailleurs, il n'était pas aisé de transporter ce gigantesque œil de bœuf taillé : s'il eût fallu, en plus, que je m'en charge de telle ou telle manière ! Nous nous rendîmes ainsi, bras dessus bras dessous, la portière et moi, jusqu'à ce dragon fier, hautain même, se moquant de la monotonie des lieux. Nous étions bien d'accord, elle et moi, là-dessus : les locaux du Transnational sont des plus déprimants. La voie ferrée était bien là, en dessous des rails, qui s'étendait loin devant et loin derrière. Je replaçai religieusement la portière dans ses gonds d'acier. Une des voix ténébreuses se fit entendre encore.

- Valérien Beauchemin ! Merci beaucoup. Vous pouvez disposer. Nous n'avons plus besoin de vous. Grâce à votre coopération, vous aurez la vie sauve. Inutile d'ajouter que vous êtes renvoyé.

Pendant ce temps, je montai dans ma cabine. J'avais retrouvé ma locomotive, on ne me la retirerait plus. J'en fis serment et refermai la porte.

- Nous comprenons que vous soyez attaché à cette rutilante mécanique, l'aboutissement de la souffrance humaine. Mais vous devez lui dire adieu maintenant, nous pourrions discuter avec vous d'un autre poste, moins dangereux, dans nos bureaux.

À l'évocation de « bureaux » mon ouïe se ferma. Travailler dans cet endroit glauque ? Je tirai sur la corde. Le sifflet se réverbéra en un écho que je ne lui avais jamais entendu. Je lâchai le frein. Nous décollâmes. Littéralement. Ce fut un nouveau déraillement.

Ils avaient peut-être raison, au fond. Je ne savais plus guider un train sur ses rails. Mais à quoi bon ? Je n'en avais plus besoin. Éclairé par la lune, sous mon train, tout en bas, l'arrière pays de Wellstuck s'étendait, majestueux, pointillé de ci de là par les feux réchauffant sa nuit. Bientôt, je ne vis plus que la mer bordant la terre.

Épilogue

Sur les ruines encore fumantes de la ville qui s'appela Wellstuck, nous contemplâmes un bon moment la mer, dont le vent soufflait plus librement autour de nos corps. La fille d'Yssoud, perlée par le soleil pourpre de l'aube, croissait, comme toujours, en beauté.

Encore une fois, l'objet de ma mission m'avait échappé. Nous l'avions vu, sous la lune de minuit, jaillir de la ville comme une fusée, éclaboussant et anéantissant ce que la foudre de nos amours n'avait pas encore annihilé, et traverser le ciel vers l'intérieur des terres, en direction de Longnot. Les manifestants encore éveillés regardaient comme nous l'horizon. Nous montâmes chacun sur un âne et rebroussâmes chemin.

- El'Ong'n'Hutt telle que tu l'as connue n'existera plus quand nous y repasserons, chuchota la fille d'Yssoud. Le train est allé s'étendre dessus, comme le Caïman Cosmique à l'aube des temps. Nous allons recommencer.

Je sursautai à cette déclaration faite tout en douceur, contrastant avec la violence de son propos.

- Plus de Longnot ? Et ses habitants ?
- Le peuple d'Yssoud savait que c'était le Jour. Je le lui avais dit. Il t'a vu arriver. Tout s'est passé comme prévu. Il s'est retiré juste à temps, le temps que le train fasse son ménage. Dès aujourd'hui, le peuple d'Yssoud redescendra dans la nouvelle ville et s'installera dans les wagons, dans les roues, et la locomotive habitera tout notre savoir. Tu as bien fait ton travail jusqu'ici. Ne perdons pas de temps, nous avons encore un peu de boulot à faire à Hamab'akous avant demain.
- Mordel, c'est vrai ça ! Mon article ! Ils ne voudront jamais le prendre. Tu ne connais pas mon moustachu de directeur. La mythologie et ses lunettes, ça fait deux. De toutes façons, je n'ai pas l'intention d'y retourner. Mon sujet est un peu dépassé par les événements.
- Qui te parle d'écrire quoi que ce soit ?

Partie II
Du chant qui trame les récits

Essai

Introduction : Place Gérard-Godin, ou l'épiphanie zumthorienne

Un ciel couvert, il y a quelques années. Notre amourette était morte et, malgré sa fin, elle continuait de s'éloigner. Un certain acharnement nous incitait à nous donner encore rendez-vous au métro Mont-Royal, d'où nous promenions notre échec amoureux jusqu'à mon lit ou au sien, ces petites scènes où je chatouillais l'espoir d'un réveil de notre passion. Ce jour-là, j'arrivai le premier à la station. J'avais le cœur qui baignait dans une petite flaque, à la fois amère, nostalgique et réconfortante. Sur la Place Gérard-Godin, romantique à fond, me croyant seul parmi les citadins, j'entendis d'abord un conga (fait anodin en notre ère post-hippie), auquel se greffa une voix de femme qui enterra toute la clameur du lieu. Une voix profondément belle. Pas la voix d'un jeune cœur déchiré comme le mien. Une voix détendue, naturellement émouvante qui transperça, sans aucun doute, tous ceux qui se trouvaient à sa portée. Une voix qui absorba, sans crier gare, les réflexions taciturnes des passants. Bariolée de multiples foulards, une mulâtre, adossée à l'édifice de la station, chantait un air de soul, je ne sais plus lequel, disons *The midnight special*. Peu importe. Automne oblige, le passionné des épanchements artistiques impromptus que je suis pleura.

Si je raconte cet épisode, c'est qu'il cristallise le moment où ma passion trouva un nom. À ce moment précis, je compris pourquoi j'aimais tant cet accordéoniste arrogant qui interpelle les passants, les déloge de leur assurance en les traitant, entre deux traits d'accordéons, de sales bourgeois. Le musicien public est subversif, retranché. Par la seule occupation d'un espace public (comme lors d'une rébellion), il remet en question l'apparente liberté du passant. Ce crieur public contemporain n'a pas de mandateur : son message est condamné à tourner en boucle, de lui à lui, en passant par l'oreille par trop intransigeante de l'urbain occupé et, forcément, *dérangé* par ces missives incongrues. Il se rapproche en cela du fou qui vocifère, mais s'en

détache car il s'*adresse* au passant importuné. Peut-être par appartenance à la vaste confrérie des musiciens, mais aussi par amour de l'indépendance, je m'identifie à ces saltimbanques. Dans la ville, où la retenue est de mise, ces expressions joyeuses produisent sur moi un effet libérateur.

Je rapproche cette anecdote de ce que j'appellerais l'« épiphanie zumthorienne », ce moment où apparaissent clairement les enjeux de la performance. Paul Zumthor raconte à plusieurs endroits de son œuvre ses rencontres avec les chansonniers de rue, alors qu'il était un pauvre étudiant à Paris. Des performances l'ont marqué de façon indélébile, elles ont même, en quelque sorte, guidé son œuvre à venir. De ces rendez-vous imprévisibles naquit une définition de la *forme*. Forcément, cette définition devait naître d'un rendez-vous physique, sensible et de préférence imprévu, qui le surprenne entre quelques rêveries, le décroissant un moment de ses propres limites en le projetant dans un univers où il devenait un rouage, une partie de la *forme* en action. Pour Zumthor, la *forme*, c'est un air, un texte, mais aussi « l'homme [qui chante au coin de la rue], son bagout, sa casquette, les imprimés en vrac dans un parapluie renversé, notre groupe, les rires des filles, la rue, les bruits du monde, le couvercle du ciel par-dessus¹ ». C'est en somme, tout ce perçu qui « [survit] en mémoire² ».

Insistons sur la nécessité de la rencontre. Je me range aux côtés de Zumthor pour cet aspect capital de la forme : « elle *est* règle, à tout instant recréée, existant dans la seule passion de l'heure où j'y adhère, en une lumineuse rencontre³ ». Ainsi en va-t-il des chansons du roman musical, tel que je le propose dans la partie « création » de ce mémoire : elles s'épanouissent dans la rencontre avec le spectateur et/ou le lecteur. Les textes de chanson enchâssés dans la trame textuelle le hèlent, s'adressent à lui

¹ Paul Zumthor. 1987. « Chansons médiatisées ». *Études françaises*, vol. 22, no 3 (hiver) p. 15.

² *Id.*

³ *Id.*

pour vivre. Ils appellent le lecteur à participer à l'enquête qui est mise en scène dans le livre en étudiant cette « pièce à conviction », le disque compact. Ces textes versifiés rappellent au lecteur les fondations orales de la poésie en lui demandant de s'extraire de son livre et d'agir sur monde sonore qui l'entoure. L'enregistrement sonore exige un investissement corporel qui, en retour, met en valeur l'aspect performatif de la lecture. En manipulant ainsi l'espace sonore où se performe la lecture, le lecteur intensifie la rencontre avec l'œuvre. Voyons de plus près les modalités d'écoute.

À la première écoute d'un enregistrement, on perçoit la « chanson-contexte » apparaissant à son moment du récit. Lors des écoutes suivantes (qu'elles se fassent par la mémoire ou par le système de son), la performance se relance en rapport avec la progression du récit et le contexte de la première lecture-audition (ce perçu originel, immuable et perdu à jamais). Puis d'autres chansons surgissent, se reflètent dans les précédentes, produisant un univers sonore qui se greffe à l'œuvre, la décloisonnant du littéraire, donnant peut-être l'impression qu'on ne lit pas un roman, mais qu'on suit une histoire. Cette histoire vient à nous par différents chemins (médias) pour *s'enraciner* dans une nouvelle forme, ni littéraire ni sonore : l'imaginaire mouvementé du lecteur. J'ai souligné « enraciner » car ce mot me semble adéquat pour définir l'évolution inexorable de la forme à partir d'un perçu originel (la racine du récit).

Voilà donc comment le lecteur-auditeur participe à la performance. Voilà aussi comment les textes des chansons du roman musical *Déraillement* circulent et se transforment : par Souriault, avatar du lecteur dans le texte, qui rumine les chansons parsemant son parcours et en réinvente le sens au gré des péripéties. Voilà aussi comment l'auteur a avancé dans l'écriture de son roman : réinterprétant les chansons, mais aussi les péripéties qui en découlent, pour développer l'intrigue.

Le mot *performance*, avec « son préfixe globalisant et son suffixe qui désigne une action en cours d'accomplissement⁴ » est parfaitement approprié à plusieurs niveaux de ma démarche. La simple remémoration, qui est réinterprétation, est performance, répétition du perçu originel ; « ...l'accomplissement reste unique ; la globalité provisoire. Chaque nouvelle performance remet tout en cause⁵ ». Chaque relecture, chaque « nouvelle performance » relance le débat de la forme. Les performances musicales que je raconte dans le roman « *Déraillement* » n'offrent pas en soi l'infinité de stimuli de l'« épiphanie zumthorienne ». En cela, elles requièrent une forte « mise en imaginaire » de la part du lecteur. En un mot, sa co-création. L'omniprésence de performances dans ce roman me suggère d'en faire éventuellement une adaptation théâtrale. Qu'on ne se méprenne pas : le roman musical « *Déraillement* » se veut autonome. Je me suis restreint à la rencontre du sonore et du littéraire car ce mariage m'apparaissait encore trop peu expérimenté dans l'univers quelque peu fourre-tout du multimédia. Cependant, cette excroissance sonore à la littérature m'invite à expérimenter davantage l'intermédialité afin de créer une forme qui ne serait pas plus littéraire que sonore, ou plus picturale que théâtrale. Bien qu'elle se performe alternativement par l'œil et par l'oreille, *Déraillement* demeure une œuvre plus littéraire que musicale. L'objectif, en intégrant la musique, était de confronter le lecteur à sa réaction face à la performance musicale publique impromptue. J'ai limité les enregistrements au groupe de musiciens errants car il apporte un élément essentiel à la structure du récit. *Déraillement* est donc un travail principalement littéraire que la musique vient *surprendre*, un peu à la façon des musiciens de rue qui, au détour de notre quotidien, nous invitent à recréer notre écoute du monde et à reformuler nos attentes face à celui-ci. C'est ce type de modalités et d'effets, à la source de la performance, que j'ai tenté de travailler avec ce projet.

⁴ *Id.*

⁵ *Id.*

Mes voyages au Mexique m'ont fait réaliser un autre aspect de la performance publique. Contrairement à notre Québec silencieux, jaloux de son mutisme, de qui la performance publique, toujours imposée, violente, menace l'équilibre, le Mexique est bruyant. Les chanteurs de rue ne sont pas des erreurs du tissu urbain à enfermer au moindre faux pas. Leur présence, moins subversive, met en relief toute une vision du monde portée par cette culture. Ce sont souvent des pères de famille qui gagnent leur vie. Des ouvriers. Leurs compatriotes le savent ; ils ne craignent jamais de faire des demandes spéciales et de chanter avec eux une fois leur demande exaucée (ce qui est le cas la plupart du temps, même si le musicien ne connaît pas la chanson). Il arrive aussi que tout l'autobus s'y mette. J'ai pris l'exemple de l'autobus, mais cela pourrait être le marché, le restaurant, la place de l'église : ces musiciens surgissent *partout*. Ils *passent* partout. Et n'incommodent pas, car ils participent au tissu social. S'ils ne vont pas jusque dans les salons échanger une aubade contre quelques pièces de monnaie, c'est que leurs compatriotes sont toujours sortis, partis *faire* leur ville, leur village.

Si je parle ainsi du Mexique, c'est que mes voyages dans ce pays ont créé en moi une certaine nostalgie. Nostalgie de quel temps passé ? Là n'est pas la question. Nostalgie d'un passé qui a peut-être eu lieu, ou qui viendra. Nostalgie d'un temps où l'information capitale, celle qui *fait marcher*, s'exprime de façon corporelle et artistique. Nostalgie du corps à corps, des débats publics, des fêtes ponctuelles sur la grande place. Nostalgie de l'ambiance que l'on retrouve dans certaines peintures de Pierre Bruegel l'Ancien. Bref, nostalgie du carnaval, où le mouvement de chaque corps est réquisitionné dans le mouvement du corps social. Le carnaval est un sujet vaste, et c'est pourquoi j'y reviendrai souvent dans cet essai. En ce qui concerne la culture mexicaine, il suffit de dire qu'elle met à contribution, en un seul espace-temps, une incroyable diversité de couches culturelles (la lignée historique se perd bien au-delà du choc cortésien) et temporelles (on y vit, ici dans l'oralité primaire, là dans l'oralité secondaire).

J'illustre librement ma nostalgie du temps carnavalesque avec ma lecture du Mexique. N'oublions pas que nous restons du côté du perçu. Je ne veux point d'étude sociologique sur le Mexique. Mon intention est plutôt de critiquer, à coups de parallèles, l'écoute contemporaine si bien résumée par Zumthor : « Je choisis mon temps, mon lieu, les circonstances de l'audition de tel disque ; cela seul m'est assuré, que ce ne seront ni le lieu, ni le temps, ni la circonstance personnelle du chanteur enregistré.⁶ » Après cela, on s'étonnera d'entendre grogner le quidam apostrophé par un autre de ces résistants, le musicien de rue montréalais ! L'auditeur moderne est harnaché par les médias. Ces derniers établissent une si forte relation entre le consommateur et le « produit musical » que le corps du performeur s'efface. Bref, le consommateur recherché par le processus de médiatisation limite la notion de performance à l'activation de la machine à musique. L'interaction avec son corps se résume à un doigt sur un bouton. Les battements de son cœur ne sont que *réaction*.

De là, toujours très inspiré par ce batailleur qu'est Zumthor, je désire remettre en cause la responsabilité du public, de plus en plus captif d'une « liberté négative de client de supermarché⁷ », dans la création d'une œuvre. « Ce qui est ici en cause, c'est le rapport entre la réalité et la conscience de soi. L'usage des médias l'a modifié en quelque manière⁸ ». Le passant qui presse la pas sous les « assauts » du musicien de rue me semble symptomatique d'une étrange pudeur : la peur de se perdre en prenant part à la création. Mais perdre quoi ? Peur d'un contact non balisé par les conventions sociales, mais aussi peur d'avoir à *donner* : du temps, de l'argent, de la parole.

Pourtant, la performance en temps réel ne cherche pas à déstabiliser l'auditeur : elle le requiert dans l'actualisation de l'*enchantement*, ce souffle par lequel s'épanouit la

⁶ *Ibid.*, p. 17

⁷ *Ibid.*, p. 18.

⁸ *Id.*

forme. Elle ne propose pas un objet que l'on juge exclusivement à partir de critères esthétiques, mais bien une communication entre sujets, une co-création. La notion d'enchantement m'apparaît centrale dans la définition de la performance et dans la conception de mon travail. En effet, dans la performance de rue, par exemple, il y a décalage, retrait du monde (je dirais même : du monde désenchanté) qui propulse en un lieu soudainement teinté de magie. Dans mon travail de création, fortement interpellé par les univers décalés, voire renversés, de Shakespeare et de la tragédie grecque, j'ai voulu exacerber cet enchantement produit par la performance. L'enchanteur, même s'il dirige la performance, est dépendant de ses victimes, celles-ci doivent y répondre. La notion d'*adresse* est donc primordiale. Dans le *Macbeth* de Shakespeare, c'est par le chant – et la brume, symbole de la communication dans la pensée chinoise – que les sorcières possèdent Macbeth, inaugurant du coup l'engrenage de la tragédie.

Un acteur s'*adresse* donc à un public car, sans ce dernier, la forme ne s'accomplirait jamais. Pour clarifier la dynamique de la performance, examinons ce résumé de Zumthor :

La performance survient au moment crucial d'une série de cinq opérations constituant l'histoire de toute œuvre :

- sa production,
- sa transmission (ou : communication),
- sa réception,
- sa conservation,
- sa répétition.⁹

Avec la performance en temps réel, l'auditeur interagit donc, en premier lieu, avec le musicien lors de la communication et de la réception de l'œuvre. Ce qui m'intéresse plus particulièrement ici, c'est la suite : les opérations « conservation » et

⁹ Paul Zumthor. 1984. *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*. Paris : PUF, p. 40.

« répétition » y deviennent mémoire et remémoration de l'auditeur. Ces étapes renferment le secret du mouvement subtil qui, par d'infimes nuances, à la façon des transformations géologiques, fait de la transmission orale un organe de création (« production ») en soi.

Sans glisser dans l'analyse de la transmission orale à travers les âges, je tiens à souligner le fort degré de réinterprétation, donc d'appropriation, qui a lieu par la remémoration en tant qu'organe de répétition (par opposition à la radio, par exemple, qui répète inexorablement la même version du produit). Les repères que se fixe l'auditeur pour performer à son tour une œuvre possèdent des bases, d'une part, en lui-même, ce tissu de souvenirs, de connaissances et d'affects qui le constituent et qui se transforment tout en transformant l'œuvre en question. Toute l'identité se dresse dans cet aspect de la réinterprétation. D'autre part, le contexte de réinterprétation aussi transforme l'œuvre, qui se trouve ainsi transmuée par le nouveau performeur et son public (j'entends ici tout ingrédient contextuel par lequel se performe la répétition). De ce constat est née la méthode d'écriture expérimentée dans le roman musical « Déraillement », ainsi que dans la trame narrative elle-même.

L'écriture entière de ce roman découle de l'écoute attentive de deux vers qui me sont venus un beau jour où je rentrais chez moi sur mon fidèle destrier (un vélo de ville à douze vitesses, particulièrement performant quand il prenait son erre d'aller, et qu'on m'a volé depuis). Je me rappelle du lieu précis : la piste cyclable de la rue Berri, entre Ontario et Cherrier. Les Montréalais savent qu'il s'agit d'une côte abrupte et essoufflante. À bout de souffle, donc, et fébrile, comme il m'arrive souvent, je fus traversé par cette petite comptine :

*Mon train-train, locomotive qui déraille
Roule sur son leitmotiv sans faille*

Arrivé chez moi, encore habité de cette fébrilité et de ce roulement, j'ai noté la phrase dans un cahier avant de l'oublier. Plus tard, je la retrouvai, et son premier contexte de production – un cycliste fiévreux et essoufflé, rentrant chez lui en un ultime effort – me revint en mémoire. J'écoutai donc ces phrases, que je développai en un petit poème, peut-être un texte de chanson. De l'interprétation de ce texte et de son idée principale (le déraillement), l'histoire de Valérien Beauchemin s'est dessinée. Résultat : une petite nouvelle qui se rangea pour un temps dans un recoin de l'ordinateur et qui deviendrait plus tard le premier chapitre du roman musical. Le jeu de miroirs déformants « production-réinterprétation-relance » s'instaurait déjà. Par la suite, chaque souffle du processus d'écriture releva de ce jeu de relances. De la même manière, pour redonner vie à ces messieurs Beauchemin et Fischzpatrik, Souriault fut tiré du lit. Je peux ainsi affirmer qu'une ligne mélodique se dessinait, enchantant déjà une partie de mon cerveau.

Comprenant que ce qui ressemblait maintenant à un double récit avait été provoqué par deux vers naïfs devenus chansonnette, je confiai à la chanson ce principe moteur de relance. L'interprétation des chansons provoquées par le récit détermineraient donc la suite de ce récit. Ce principe vaudrait pour moi, avançant à tâtons dans une histoire dont les seuls éléments connus découlaient de l'œuvre de base (les deux vers naïfs), mais aussi pour l'enquêteur Souriault, ne possédant que les textes de chanson pour dénouer l'intrigue qu'on lui confiait.

Évidemment, je porterais attention aux nouveaux ingrédients qui s'ajouteraient dans les premiers chapitres et qui constitueraient le bassin thématique du roman. Ses *balises*, en quelque sorte, qui assureraient, malgré l'absence d'un plan, une cohérence d'ensemble. Partant de cette technique, le plus grand défi était d'éviter la redondance du « question-réponses ». Il revient au lecteur de juger si ce défi a été relevé avec succès.

1. Vers l'écriture de la dérive

En produisant le travail de méthodologie intitulé *L'écriture de la dérive : pistes à suivre à partir du déraillement d'un train*¹⁰, avant même de faire connaissance avec l'œuvre de Paul Zumthor, je pressentais que cette méthode serait la mienne. Les balises – le bassin thématique – que je viens d'évoquer me guidaient déjà. Ces mêmes thèmes figuraient déjà dans mes marottes existentielles. J'avais donc établi des concepts, ou moteurs, afin de guider l'action. Reliés au déplacement, à l'accident, au voyage et à la découverte, j'avais discerné les termes suivants : le déraillement, la dérive et la colonisation. J'avais baptisé l'agencement de ces principes « écriture de la dérive ». Après expérimentation, je n'ai aucune réticence à conserver cette expression. Dans l'écriture de la dérive, la notion de déraillement est initiatrice. Elle s'avère donc centrale et possède plusieurs niveaux.

Le premier niveau, le plus percutant, est un choc par lequel *le connu devient subitement étranger*. C'est la brusque distanciation, sur le mode de l'épiphanie, d'une chose familière. Avec ce choc, il y a propulsion, objectivation. Une des images qui me revenaient souvent lors de l'écriture du roman est celle-ci : à vol d'oiseau, on aperçoit le train à vapeur pourfendre la plaine. La première chanson joue à plein volume : c'est, en quelque sorte, le générique imaginaire de l'auteur qui précède immédiatement le déraillement (que l'on ne verra jamais). Avec le choc du déraillement, c'est la langue qui déraile. Elle n'arrive plus à suivre la matière qu'elle articulait et sur laquelle elle s'articulait. Les choses, les espaces, les idées se disloquent ; plus aucun mot n'y colle. De là, surgit un désir de rétablissement, de réorganisation. Tout comme Christophe Colomb en 1492, Valérien passe de la sécurité d'une culture inscrite dans un lieu à un territoire qui n'a pas de nom. Il pourrait avoir été projeté dans le temps, le paysage ne révèle pas ce genre de choses.

¹⁰ Vincent Julien. 2003. « L'écriture de la dérive : pistes à suivre à partir du déraillement d'un train. » Essai présenté comme exigence partielle de la maîtrise en création littéraire. Montréal : UQAM, 19 p.

Terrorisé, il s'agrippe à sa portière. Du côté de Souriault, les voix qu'il interroge à partir de ce moment se refusent à l'éthique de son écriture qui se veut informative, cherchant à transférer directement en un texte la réalité.

En deuxième lieu, je pense le déraillement en tant que *trauma*, « émotion violente qui modifie la personnalité d'un sujet en la sensibilisant aux émotions de même nature », dit *Le Petit Robert*. Ce choc, donc, en tant que trace récurrente, revient sporadiquement confirmer son influence, lorsque des signes le rappellent. Le déraillement en tant que trauma informe toute lecture à venir. Son irruption ponctuelle reproduit chaque fois un petit déraillement qui fait perdre la carte, pendant un plus ou moins long moment, à celui qui le subit, le propulsant dans l'espace imaginaire déployé par le trauma originel. Il conduit aussi à la parole et à l'écriture, qui impliquent la possibilité de maîtrise de l'événement traumatisant¹¹.

La troisième facette du déraillement nous rapproche de la notion de *monde renversé*. Je crois qu'elle est née du choc que j'ai subi en lisant le célèbre « the time is out of joint » de Hamlet¹². Cette tragédie débute au moment où le temps sort de ses gonds. Après le déraillement, rien ne va plus : les personnages parcourent un monde en instance de bouleversement. Les voies de transport ne conduisent plus où elles le devraient. Les méthodes journalistiques ne tiennent plus. Les opprimés deviennent menaçants. Les baisers font rugir des flammes. Pis que tout, des musiciens mutants, monstres miroitant et déformant la normalité, occupent à leur gré le coin d'une banale petite cantine. C'est un monde en fin de cycle. Paul Zumthor parle à ce sujet du « temps d'intégration », c'est-à-dire le moment où l'œuvre est performée, lui donnant tout son sens :

¹¹ Jacqueline Rousseau-Dujardin, « Mettre le trauma à l'œuvre », chap. in Jean-François Chiantaretto (et al.), *Écriture de soi et trauma*, Paris : Anthropos, 1997, p. 265-267.

¹² William Shakespeare. 1995. *Hamlet*. Éd. bilingue, trad. de l'anglais par François Maguin, Paris : GF-Flammarion, p. 130.

Parfois, le temps d'intégration se situe en un point déterminé :

- de quelque cycle cosmique [...] ;
- du cycle de l'existence humaine [...] ;
- d'un cycle rituel [...] ;
- de la durée sociale, enfin, mesurant des événements, publics ou privés, récurrents mais aux fréquences imprévisibles : rencontre amoureuse, combat, victoire.¹³

La fin d'un cycle cosmique me semble porter à son paroxysme l'essence de la tragédie. C'est un moment tellement chargé de tension qu'il peut en devenir humoristique, surtout si on le confronte au cynisme actuel vis-à-vis des « superstitions ». D'où mon choix de ce temps d'intégration dans le roman. Le récit se moule à une série de rites devant précéder un nouveau cycle cosmique, le déraillement du train exécutant le premier.

Ce « déraillement temporel » produit une onde de choc qui se répand à tout cet espace soigneusement cartographié sur lequel nous nous pencherons plus loin. Tout l'univers tremble de peur, c'est l'enfer, la nature se rebelle, les imprécations perdent leur efficace, tout n'est plus que bruit. Les parentés de mon projet avec la tragédie (grecque et shakespearienne) seront davantage élaborées lorsque viendra le temps de se pencher sur les aspects formels du roman musical.

À partir de ce déraillement premier, les personnages, tout comme l'auteur, s'engagent dans une matière qui ne se laisse plus dire : c'est la dérive. Bien que cette dérive soit une exploration, il faut la distinguer de la déambulation qui calcule davantage le tracé de sa recherche. Ici, point de tracé : il faut en composer un, donc créer une nouvelle pratique de l'espace et de ses voix. Cette nouvelle pratique de l'espace s'élabore à partir d'une descente dans le corps percevant, dont la nudité soudaine – l'éloignement des repères – accroît la sensibilité. Cette dérive n'est pas nonchalante comme la flânerie car elle relève du besoin vital de se reconnaître dans l'extérieur. Bref, elle est

¹³ Zumthor, *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*, p. 43.

l'exercice d'une renaissance qui remet en question le domaine du sensible. C'est le travail qui arrache aux référents, un renouvellement de la vision, de l'écoute et, surtout, de la pratique. Comme le dit Michel de Certeau, le *voir* « crée la distance du spectateur : tu ne toucheras pas ; plus tu vois, moins tu tiens – dépossession de la main pour un plus grand parcours de l'œil¹⁴ ». Ce *voir* détaché n'est plus possible avec l'engagement que je prône. Le déraillement oblige à réintégrer la pratique, le corps à corps avec l'extériorité, tout en réduisant le passage par le référent, jusqu'à épuisement de la vie d'avant le déraillement.

En posant un lieu et une action imprécis et entièrement fictifs, je m'interdisais donc de retranscrire le monde tel que je l'observe. À la façon de mes narrateurs, aux prises avec un monde presque indéchiffrable, il me fallait pénétrer les indices qui remontaient du texte, les mettre en pratique par l'écriture – littéralement les prendre en main – pour enfin mettre à jour ce pays décalé, renversé, possédé. Au risque de révéler son inexistence. Coloniser un pays imaginaire : pourquoi pas ?

L'errance... un seul référent survit à sa dérive : la régularité de la marche, cette musicalité du pas qui rythme l'appropriation d'un territoire, qu'il soit physique ou imaginaire. Devant cet espace à couvrir, vierge de voix, qu'est la page blanche, il y a somme toute, un ordre à produire, une marche à exécuter : un pays à mettre en scène. Un imaginaire sera inscrit, une page blanche colonisée : c'est mon troisième moteur.

Par le concept de colonisation j'entends la volonté de produire, par le déploiement d'une écriture, une adéquation entre le langage et l'extériorité. J'ai choisi ce terme car il connote une certaine violence. N'est-il pas violent d'usurper le silence des choses en leur accolant une identité ? La colonisation met en rapport le *texte*, l'*outil* et la *chair* : « par le moyen d'outils, conformer un corps à ce qu'en définit un discours

¹⁴ Michel de Certeau. 1990. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, nouv. éd. établie et présentée par Luce Girard, Paris : Gallimard, p. 166.

social, tel est le mouvement¹⁵ ». Je pars du principe que l'homme ne peut éviter cette violence car il a besoin de se reconnaître dans les choses, d'avoir un filtre, un regard extérieur : un référent. Le langage permet de lier les choses, faisant de cette articulation une propriété : on s'approprie les choses en les nommant. L'écriture codifie les lieux, circonscrit l'espace. Elle régit le corps et détermine son action. En un mot, la colonisation joue sur le besoin de conformer l'Autre au texte afin qu'il se reconnaisse et s'identifie en lui. La colonisation est donc aussi un type d'enchantement : il tente de circuler en inscrivant son discours sur les corps.

Outre ces abstractions, je tiens à conserver le sens occidental de la colonisation : la négation d'une culture dominée et sa prise en charge par une culture dominante. D'où, en partie, ma fascination pour le Mexique. À travers l'entreprise coloniale qui persiste encore, perce largement l'identité autochtone qui est allée, avec Octavio Paz¹⁶, jusqu'à renverser le discours occidental en situant le colonialisme espagnol en continuité avec les structures pré-hispaniques. Ces belles idées ne redonnent cependant pas leurs terres aux autochtones « purs », loin de là, mais le métis s'est imposé comme la référence de l'identité mexicaine (cette boîte de Pandore met talonne, décidemment). Voilà donc une autre nostalgie qui me hante : ce moment charnière où les occidentaux et les premières nations d'Amérique ont échangé leurs premières peaux...

Ainsi, les personnages de ce récit ont un rapport métaphorique à l'espace : leur déplacement forme un récit car « ils traversent et ils réorganisent des lieux ; ils les sélectionnent et les relient ensemble ; ils en font des phrases et des itinéraires. Ce sont des parcourus d'espace¹⁷ ». Un peu à la façon d'Ulysse dont la pérégrination, dans

¹⁵ *Ibid.*, p. 213. De Certeau parle ici de la « grande passion mythique et réformatrice » visant l'effectivité du texte sur l'extériorité.

¹⁶ Octavio Paz. 1959. *El laberinto de la soledad*. Fondo de cultura económica. « Colección popular ». México, 193 p.

¹⁷ de Certeau, *L'invention du quotidien*, p. 170.

l'Odyssée, assemble des légendes éparses, fondant un nouveau rapport spatial entre les lieux et les histoires, ces personnages sont des cartographes à la dérive.

À noter que ces trois moteurs (déraillement, dérive et colonisation) se dynamisent constamment dans ma technique d'écriture. En un sens, toute tentative ratée de colonisation provoque un déraillement qui engage dans une nouvelle dérive.

L'écriture de la dérive naît du conflit entre le désir de nommer et la résistance du corps au Nom. Elle vient précisément du sentiment de cette inadéquation. C'est une éthique qui accepte de se soumettre au fait que l'écriture, bien qu'elle nécessite une extériorité pour s'inscrire, ne peut jamais la nommer. C'est une écriture qui laisse patente son incapacité à nommer les choses. C'est aussi une foi en la circonlocution : à force de tourner autour de l'innommable, j'espère le rendre présent. *L'écriture de la dérive* est une écriture de l'absence. Elle ne peut fonctionner qu'à partir du moment où j'ai éprouvé cette inadéquation sur moi-même, où j'ai confronté l'incapacité à nommer le comique, la colère, la sensation ; où j'ai vécu un sentiment d'étrangeté en répétant mon propre nom – un nom fixe – sans arriver à croire qu'il représente ce que je suis – un être en mouvement. C'est donc une écriture qui m'incite à dériver du mot pour descendre, couche après couche, dans la matérialité, tel un archéologue du langage creusant et creusant jusqu'à la terre muette.

L'écriture de la dérive se remet sans cesse en question et interroge notre rapport convenu avec le langage : elle s'écarte de la direction qu'elle aurait voulu prendre pour suivre des courants de signification inattendus. Ce projet s'articule à un constat qui ébranle le nationalisme et une conception essentialiste de la culture. On reconnaît notre pays car on lui attribue une langue, comme on se reconnaît « du pays », en se reconnaissant dans cette langue. Le texte flanqué sur le territoire joue énormément sur le sentiment d'appartenance; il donne une direction à la lecture des lieux et aux

pratiques de l'espace. Il facilite la pensée et, jusqu'à certain point, dirige les actions.

Le texte *fait croire*, et

faire croire, c'est faire faire. Mais par une curieuse circularité, la capacité de faire marcher – d'écrire et de machiner les corps – est précisément ce qui fait croire. Parce que la loi est déjà appliquée avec et sur des corps, « incarnée » en des pratiques physiques, elle peut s'en accréditer et faire croire qu'elle parle au nom du « réel ».¹⁸

Il y a donc un cercle vicieux où la croyance fait marcher et où la marche fait croire : tout cela à condition que la loi soit bien incarnée dans le corps : par le déraillement – presque surnaturel, infernal – de la loi, Souriault, Beauchemin et moi avons perdu cette croyance (c'est par ce déraillement du réel que le besoin de l'écriture s'est fait sentir). Le texte est devenu trop visiblement détaché du réel, libérant un corps qui reflète dorénavant mes désirs, des promesses d'écriture de soi. Un corps, encore ici, à exécuter. À l'instar de Francis Ponge,

ce qui me pousse, m'oblige à écrire, c'est l'émotion que procure le *mutisme* de choses qui m'entourent. [...] j'ai le sentiment d'instances muettes de la part des choses, qui solliciteraient de nous qu'enfin l'on s'occupe d'elles et les parle...¹⁹

2. Pratiquer le territoire

Le musicien de rue, par le son, occupe une partie de territoire et le transforme en une performance. Cette image me permet de mieux cerner l'acte créatif. C'est en me plaçant dans cet état d'esprit que j'ai pu penser le territoire de mon roman. Dans l'élaboration de cette carte, je me suis inspiré des récits de voyage, surtout ceux de l'humaniste s'interrogeant sur la découverte de l'Amérique. Cette littérature est riche et concerne mon sujet, car elle porte le rêve de l'Utopie, ce désir d'une société qui maîtriserait la Nature. L'Utopie (*ou-topia*²⁰) comporte ceci d'intéressant qu'elle

¹⁸ *Ibid.*, p. 218.

¹⁹ Francis Ponge. 1988. *Méthodes*, Paris : Gallimard, coll. « folio/essais » (1961), p. 185.

²⁰ Je me fie à la racine « ou-topia » (lieu inexistant), plutôt qu'à « eu-topia » lieu de bonheur).

emprunte des éléments propres à diverses époques et cultures et les articule en un temps et un lieu détachés, proposant une société à la fois familière et étrangère à l'univers connu. Je n'ai jamais eu l'intention de proposer une morale, et surtout pas par le biais d'un monde idéal. Ce lieu fictif n'est pas meilleur que le nôtre, et son étrangeté y rend le jugement de valeur difficile. Cette utopie est simplement l'appel d'un *autre* monde, donc une tentative de repousser les limites du nôtre.

Le lien de l'humanisme et de la Conquête avec mon travail ne s'arrête pas là : la découverte du langage d'un autre monde a confronté les Européens à leur propre culture. Ces derniers ont dû reconsidérer les rapports de force qui fondent leur société. Aussi, le rêve de repartir à zéro dans le Nouveau Monde a été déçu par le constat que les mêmes rapports de force se reproduisaient dans cet ailleurs, notamment par la soumission, voire l'extermination des peuples déjà présents (fantasme de la page blanche) et par l'exploitation déraisonnée d'une nature apparemment inépuisable. Les récits de la découverte de l'Amérique (pensons aux *Voyages au Canada* de Jacques Cartier), mettant en relief ce détour par l'autre pour cerner le lieu de la culture, m'ont beaucoup inspiré. François Rabelais, dans le *Quart livre*, envoie Pantagruel et ses amis de par le vaste monde : les îles qu'ils rencontrent portent toujours un nom indiquant le type de culture qui les habite. Cette toponymie imaginaire est humoristique, révélant l'aspect composite des noms de lieux. Ces cultures sont un renvoi implicite à une frange de la société européenne. Le fantasme de repartir à zéro, de faire de la terre une page blanche, un espace propre, afin d'y inscrire les marques d'une société nouvelle et équitable, façonne l'imaginaire de toute une culture. Il me semble primordial de continuer à symboliser ce rapport avec le territoire.

La littérature de cette époque écrite en Nouvelle-France m'inspire aussi : les déboires de Jean de Brébeuf avec les Hurons, par exemple (*Écrits en Huronie*), montrent bien

les difficultés à déchiffrer la culture de l'autre et la fascination devant un imaginaire si solide et différent du connu.

Par ailleurs, l'analyse fort intéressante, par Pierre Monette, des *Letters from an american farmer* (1782) de St-John de Crèvecoeur, m'a fourni des outils conceptuels très riches pour rendre compte du sort que jette le colon à la terre. La ferme américaine est le lieu de la perfection, le « smiling country », de l'Amérique colonisée. Ce petit coin de paradis est autonome, moins corrompu que les villes commerçantes de la côte encore rattachées à l'Europe, et moins sauvage que les colonies de la *frontier*, c'est-à-dire de ce pays mouvant qui avance vers l'ouest et dont le mode vie se rapproche de celui, bestial, de l'autre, l'autochtone²¹. Le découpage du territoire tel qu'il est illustré ici compose une hiérarchie des cultures, un rapport de forces qui exprime l'incompréhension entre des univers différents se rencontrant dans le même espace. D'un point de vue contemporain, le « smiling country » de St. John de Crèvecoeur n'est pas utopique car il repose sur de flagrants jugements de valeurs ; cependant, il porte l'illusion de l'utopie, un fantasme encore présent, d'après moi, dans l'inconscient collectif nord-américain. De plus, le concept de la *frontier*, ce pays qui avance vers l'ouest, est inspirant pour illustrer l'espace de la marche de Valérien sur un sol « vierge » et, plus métaphoriquement, le parcours de Souriault dans un chœur de voix tenant de l'Autre, de l'indicible, voire du paranormal.

Quant à la conception d'un temps historique, la comparaison avec la *frontier* est inspirante aussi car celle-ci illustre la rencontre de plusieurs époques et une sorte de régression dans le temps : le passé tribal observé chez les indigènes par les colons, ainsi que l'adaptation de ce mode de vie pour survivre dans cet environnement

²¹ Monette, Pierre, « Une utopie problématique : les letters from an american farmer de St.John de Crèvecoeur », in *Utopies en Canada (1545-1845)*, sous la dir. de Bernard Andès et Nancy Desjardins, coll. « Figura. Textes et imaginaires », no. 3, Montréal : UQAM, 2001, p. 84.

inconnu. L'image spatio-temporelle du territoire décrit ici ouvre à un récit de voyage que l'on pourrait rapprocher du réalisme magique.

Cela dit, on aura peut-être remarqué que je m'inspire de concepts, mais aussi d'images fixées dans ma mémoire. La remémoration de ces images est une source intarissable de création. Cette source a l'avantage d'éviter l'illustration d'une théorie par la création. Une de ces images a eu une influence profonde sur le pays imaginé dans le roman. Il s'agit du marché de Chichicastenango (Guatemala), qui se trouve dans la région très autochtone de Quiché. Rendez-vous hebdomadaire depuis des siècles, le marché de Chichicastenango envahit littéralement la ville. Depuis peu, le touriste occidental, un géant parmi ce peuple physiquement petit, parcourt ses allées qui débordent d'aliments, de poteries, d'artisanat (à diviser en deux types : celui utile à l'autochtone et un autre, inutilisable et plus cher, formaté pour les « géants »). Parmi ces denrées antiques, des radios faites en Chine, des autocollants des Spice Girls, des articles de cuisine en plastique... bref, des produits internationaux qui sont, à mes yeux, à mourir de mocheté, mais qui enorgueillissent le paysan voyant enfin, après des années de ravages guerriers, son village rejoindre l'autre, dit « global ». Au centre de ce village, une église veille sur le bon déroulement de la journée. Sur le parvis – un escalier en demi cercle représentant le calendrier maya –, des foyers exhalent des colonnes de fumée. De tous les pores de ce temple circulent des processions métissées, reflets ritualisés des hybridations naissant de cette place hautement créative qu'est le marché public.

D'autres images mentales de lieux établissent le décor lorsque j'écris. Ces images sont souvent abstraites, des croisements imaginaires. Oui, je suis un passionné de l'hybridation (l'avais-je assez sous-entendu ?). Dans la ville d'Amabacousse, convergent la morosité de ma ville natale, Drummondville, et la rusticité de Puebla la pieuse (Mexique). La place de la cathédrale de Wellstuck, plongée dans les ténèbres, est au croisement de l'idée que je me fais du parvis de la cathédrale Notre-Dame-de-

Paris dans le roman de Victor Hugo et d'une aréna de province plongé dans l'obscurité. La liste pourrait s'allonger. Je n'ai pas voulu reproduire ces espaces, mais bien les utiliser comme bases à la circulation de mes féeries.

Peut-être ces confrontations de lieux, parfois connus à peine, parfois si familiers qu'ils me trament, sont-ils à la base du monde renversé que j'ai voulu mettre en scène dans le roman. La perte de repère qui peut se manifester de façon si intense en voyage produit parfois cette impression que le monde a subitement décidé de ne plus tourner rondement, ayant préalablement concerté tous les citoyens de ce nouveau monde. À ce sujet, on ne compte plus les voyageurs qui, lors d'un séjour en Inde, ont carrément perdu la carte. Paranoïa et dépersonnalisation : voilà, je crois, de bons états d'esprit pour l'écriture.

3. Du chant qui trame les récits

Jusqu'ici, j'ai quelque peu négligé le chant comme tel, bien qu'il fonde le récit performé. J'ai préféré l'aborder en un bloc car je sens qu'il est à la source de mon écriture. En me remémorant mon épiphanie zumthorienne sur la Place Gérard-Godin, une seule chose transperce et réunit tous les éléments de ce moment : la voix de la jeune femme. Mais ce souvenir érige des doutes. La jeune femme émettait-elle ce chant ou bien était-ce plutôt l'espace entier qui se vidait les poumons ? Le chant m'hypnotise, me vide, m'efface. L'espace du dedans et l'espace du dehors ne forment alors plus qu'un. Mes frontières s'évanouissent, ou plutôt s'épanouissent ; je deviens aussi ample que la portée de l'onde sonore. Je deviens ce lieu qui bouge, ce lieu activé ; je suis *cela*. Est-ce là « être en-chanté » ? Je dirais plutôt que le chant fait apparaître l'enchantement. Il me montre à quel ordre j'appartiens. Dans quelle histoire je circule.

Ce n'est certes pas un hasard si les poèmes épiques et d'autres formes primaires de narration se racontaient en chantant. En tant qu'instance narrative, le chant s'efforce, en un souffle, de mettre de l'ordre. Il prend acte de la part du monde que je ne contrôle pas : l'objet musical a sa propre fin, il possède en puissance son autarcie. Une fois la syllabe décochée, je ne contrôle plus les effets de ma voix. Pourtant, je dois raconter, au risque d'être aplati par une clameur épouvantable.

Paradoxalement, si le chant s'efforce de produire de la cohérence, il se fonde sur le bruit. Les réflexions qui suivent sur le bruit, la narration, la performance et le chant m'ont été grandement inspirées par un ouvrage de Pascal Quignard, *La haine de la musique*²².

Dans mon métier de performeur de chansons, je ressens souvent une pression venant de deux fronts à la fois : d'un côté, le bruit et le silence, qui sont à la fois absence et saturation de sens. Pour mieux me faire comprendre ici, il suffit de penser au vacarme étouffant du désert, qui rend extrêmement difficile le chant. D'autre part, il y a l'expression même et son moyen de production, la voix ou l'instrument, qui trahissent, en l'amplifiant et en la déformant, l'origine du chant. En ce sens, le chant parfait est muet. L'oxymoron « chant muet » n'équivaut pas à se taire. Le chant muet concentre l'intention, il formule l'*adresse* qui précède le chant résonant. L'idée de chant muet s'approche de la « voix véritable » telle que postulée par Mikhaïl Bakhtine²³, à laquelle nous reviendrons plus loin. Il me semble indispensable d'être conscient de cette pression pour approcher une certaine justesse dans l'expression. Le chant muet précède les premiers mots sur la page. C'est aussi lui qui pousse les personnages d'une histoire dans une direction ou une autre. C'est, en somme, la musique intérieure de l'auteur et de ses créatures.

²² Pascal Quignard. 1996. *La haine de la musique*. Paris : Gallimard, 300 p.

²³ Bakhtine, Mikhaïl. 1970. *La poétique de Dostoïevski*. Trad. du russe par Isabelle Kolitcheff et présenté par Julia Kristeva. Paris : Seuil, 349 p.

Je me suis intéressé, pour l'écriture de mon roman musical, à un type de chant que je qualifie de « démiurgique », en ce qu'il lance l'action et la relance avant qu'elle ne s'affale. Si ce type de chant est si efficace dans la mise en œuvre d'un récit – en particulier des récits dont la narration présentent un cycle –, c'est qu'il imite ceux performés lors des temps d'intégration (occasion où l'œuvre est performée et qui lui donne tout son sens) les plus chargés symboliquement. Si le chant peut avoir comme fonction d'inaugurer de nouveaux cycles cosmiques, il est aussi omniprésent dans les mythes fondateurs de la civilisation. N'est-ce pas le Verbe fait Chair ?

Ma tendance à traiter le chant comme une instance narrative m'a conduit à ouvrir un champ qui ne se limite pas à un seul média. En effet, beaucoup de formes artistiques joignent la musique et le récit, que l'on pense aux rhapsodies, à la tragédie grecque, à la chanson de geste, à l'opéra, au cinéma, etc. Je garde aussi en mémoire ce trait fondamental du chant : il a longtemps colporté l'épopée homériques. Il est à l'origine de l'enchantement qui les a fait évoluer jusqu'à leur passage à l'écrit. Ceci ouvre un nouveau paradoxe : s'il possède un caractère atemporel, le chant est performatif : son actualisation est éphémère. Pendant un moment, il met en scène des rumeurs éparses qui culminent en un récit. Mais d'où vient exactement l'incantation ? Comment le chant s'extrait-il du bruit, manipulant la même matière sonore ?

3.1 Entendre le bruit

Le bruit, comme le silence, est peut-être le degré zéro de l'énonciation. Espace neutre, promontoire originel. Pascal Quignard soutient que le son renvoie toujours à un passé lointain, à une profondeur, bref, à un sentiment des origines qui précède toute conscience.

La connaissance d'un monde sonore sans capacité d'expression en retour, sans capacité d'appréhension ou le rebondissement verbal, et

même l'oreille de la langue dans laquelle nous allons naître, ces connaissances nous précèdent de plusieurs mois.²⁴

À partir de ce coussin sonore, je me mets en récit. Mais dans les premiers temps de l'audition, je ne peux rétorquer aux masses sonores qui me percutent et me font prendre conscience qu'il y a un corps. Même mes pleurs m'agressent. À cette étape, je crains le son, je tremble avec lui : « Dans l'*Illiadé* la kithara n'est pas une cithare : elle est encore un arc. Et le musicien encore la Nuit, c'est-à-dire l'audition nocturne panique²⁵ ».

Le bruit, tel le silence, enveloppe mon corps individuel d'une indistinction. Dans le silence comme dans le bruit je ne peux identifier de source. Le silence possède une densité qui m'empêche de me leurrer de sa prétendue inertie : « Horace dit que le silence même à midi, même au moment de la plus grande torpeur, l'été, « bourdonne » sur les berges immobiles des fleuves²⁶ ». C'est la nature entière qui vibre. Pour cette raison, la saturation de sons est souvent la saturation de sens qui évoque le nom des dieux : « Les dieux ne se voient pas mais s'entendent : dans le torrent, dans la nuée, dans la mer²⁷ ». Avec ces mots, Quignard me conduit à penser que la voix des dieux est la saturation même.

Dans son analyse de la narration musicale dans la *Symphonie fantastique* de Berlioz, Ernst Bloch nous fait remarquer que l'expression de l'Absolu n'est pas dans la *Ronde du sabbat* finale, où pourtant on réfère explicitement à des forces surnaturelles, mais plutôt dans le grondement de tonnerre simulé par l'orchestre à la fin de l'Adagio, le troisième mouvement de la symphonie. Encore ici, les dieux sont perçus comme des sons troubles dont la source est mystérieuse (la simulation des dieux se fait avec les timbales, ces vieux tambours faits à l'origine pour épouvanter jusqu'aux dieux).

²⁴ Pascal Quignard, *La haine de la musique*, p. 28.

²⁵ *Ibid.*, p. 35.

²⁶ *Ibid.*, p. 27.

²⁷ *Ibid.*, p. 37.

Le vacarme des dieux est terrifiant : l'homme qui ne peut jouer avec lui se terre. Pour lui, « chaque son est une minuscule terreur. *Tremite*. Il vibre.²⁸ » Même quand il pourra le manipuler pour sa propre expression, le son restera une terreur, autant pour l'Autre que pour lui-même, car il ne rend qu'imparfaitement son appel. Le son est un miroir déformant. Qui n'a pas eu ce sentiment d'inquiétante étrangeté en écoutant le retour de sa propre voix – qu'il vienne de l'écho ou d'une bande magnétique ?

3.2 Oser le chant

En passant de l'audition passive au chant, je distingue ma voix du brouhaha. Le passage du bruit au chant me rappelle, encore ici, la recherche de ce que Bakhtine appelle la « voix véritable » en butte au dialogisme, un tissu envahissant de voix. Le chant sera donc toujours produit sous le joug du bruit et du silence.

C'est ainsi que Quignard élabore l'idée du son et de la musique en tant que violence. J'aime beaucoup cette image de Quignard selon laquelle le chant est une flèche, et « la lyre ou la cithare sont d'anciens arcs qui lancent des chants vers le dieu (des flèches vers la bête)²⁹ ». Le chant concentre la pulsion de tuer. La musique en tant que bravade, qui donne du cœur au ventre, qui prétend dialoguer avec les dieux pour obtenir leur sympathie, est un acte de résistance contre la peur.

Observons l'envers de ce principe avec le monde renversé de mon roman : les membres stoïques de l'orchestre qui apparaît dans le roman musical *Déraillement* ne cherchent pas à dissimuler, ou à sublimer, la moindre peur d'une force qui les dépasserait : ils sont le canal inverse. La volonté des dieux passe par eux. Ce ne sont pas des hommes qui tremblent, mais les outils des dieux. Ici, comme du point de vue de la mythologie grecque, l'outil prédomine : le chanteur y est aussi un outil.

²⁸ *Ibid.*, p. 42

²⁹ *Ibid.*, p. 37.

L'acteur, c'est le dieu. Cette hiérarchie me convient parfaitement pour illustrer la part incontrôlable du chant. C'est avec cette part incontrôlable du chant que j'ai voulu écrire *Déraillement*. Quelque chose me dépasse, une peur qui fait un vacarme épouvantable, et seul le chant peut m'aider à le braver.

Contre la terreur du bruit, et à partir de la même matière, le chant agit comme une arme, une violence faite au bruit. De là provient ma conception des musiciens ambulants en tant que résistants. En ce sens je comprends l'écriture comme acte de résistance. Écrire, c'est moduler son chant, sa musique intérieure, par delà le bruit ambiant – et à travers lui.

Le chant fait naître le sens du non-sens, en déploie une signification : « Les sons de la musique retranchent de la langue humaine de la même façon qu'ils séparent du Sonore naturel³⁰ », dit encore Quignard.

Le chant exerce donc un découpage du corps et de la langue. C'est un travail de la voix sur les lettres, que Barthes exprime bien en parlant de l'art de Panzéra : « On ne l'entendait pas respirer, mais découper la phrase³¹ ». De même, Ernst Bloch m'invite à ne pas surinvestir d'émotions le chant. Il me fait, en quelque sorte, une mise en garde contre le phéno-chant en disant que c'est

à l'interprétation de faire résonner l'esprit animant les lignes et les formes, de déceler précisément toute l'expression déjà contenue dans les lignes et les formes elles-mêmes, et en elles seules. Ces formes ne sont ni objets ni fin en soi ; ce ne sont que les moyens d'atteindre une diction qui surpasse la parole, une diction sans paroles, et en fin de compte et toujours : *la formulation d'un... appel.*³²

³⁰ *Ibid.*, p. 34

³¹ Roland Barthes, « Le grain de la voix », *L'obvie et l'obtus*, Paris : Seuil, 1982, p. 240.

³² Ernst Bloch, « Le franchissement et le monde le plus intensément humain qui soit : dans la musique. », in *Le principe espérance III, Les images souhaits de l'instant exaucé*, trad. de l'allemand par Françoise Wuilmart, Bibliothèque de philosophie, Paris : Gallimard, 1991, p. 185.

Ces lignes et ces formes, vibrantes en soi, sont là pour soutenir, pour être liées, dépassées par le chant, qui assemble en un souffle ces artéfacts abandonnés et les emporte avec lui. Le chant idéal, selon Bloch, est insubordonné :

... la musique [...] va à la rencontre de son langage propre, d'une *poesis a se* encore inconnue bien que préfigurée dans une puissante expression. Un tel langage ne peut naître que d'une musique absolue, non d'un quelconque texte déjà arrêté qui lui serait supérieur.³³

Le chant soulève le monde, le conduit à sa propre fin. Traduisant les instances « agent », « outil », « contexte » de la performance, je décompose le chant en un chanteur, son corps et la langue et les espaces où résonnent le chant.

Oui, le chant soulève le monde. J'aime croire qu'il le crée. Un film m'a beaucoup marqué car il met de l'avant l'aspect démiurgique du chant. Il s'agit d'*Orfeu negro*³⁴. Il s'agit d'une transposition du mythe d'Orphée dans le carnaval de Rio. On comprendra que cet alliage du carnaval et de la mythologie m'ait passionné au plus haut point !

Le chant, dans ce film, est démiurgique, car il appelle l'action à venir. La croyance en un chant démiurgique, qui produit l'action, est illustrée par une amie d'Eurydice, Seraphina, qui attend son amant. Elle dit alors à son oiseau qui est en cage : « Je suis sûre qu'il va venir. Chante, ça le fera venir. » Plus tard, le petit Benedetto demande à Orphée s'il peut faire se lever le soleil en jouant de la guitare – en portugais, « faire lever » se traduit littéralement, par « faire naître » (*você pode fazer nacer o sol tocando violaõ ?*³⁵). Orphée lui répond qu'il le fera certainement le lendemain, car « c'est le jour du Carnaval », ce jour où le pauvre est tout-puissant. Le Carnaval est

³³ *Ibid.*, p. 187.

³⁴ Marcel Camus. 1959. *Orfeu negro*. Film 35 mm, couleur, 105 min. Co-production Brésil-France-Italie.

³⁵ « Tu peux faire naître le soleil en jouant de la guitare ? »

un enchantement, mais un enchantement fragile : un bref moment où l'être se (re)créé et se croit.

Selon ce système, si le chant fait naître le soleil à chaque jour, et ce depuis toujours, la voix qui produit ce chant est éphémère : les corps passent mais le chant circule, passant de main en main. Ainsi, sur la guitare d'Orphée, il est écrit : « Orphée est mon maître. ». Ce dernier explique à Benedetto que cette phrase est la trace d'un autre Orphée qui a vécu avant lui. Il ajoute qu'il y en aurait peut-être un autre après lui, mais que pour le moment, c'est lui. L'enchaînement des corps jouant Orphée formule le cycle dont le chant est le liant, à la manière du mythe d'Orphée qui se répète à l'insu des protagonistes du film.

Le matin suivant, la voix d'Orphée, appuyée par sa guitare, fait naître le soleil. Ainsi débute la narration du jour. C'est encore la fragilité du chant et son bonheur illusoire qu'il exprime dans cette chanson :

*A felicidade é como a gota
De orvalho numa pétala de flôr
Brilha tranqüila, depois de leve oscila
E cai como uma lágrima de amor
(...)
Falem baixo por favor
Pra que ela acorde alegre como o dia
Oferecendo beisos de amor³⁶*

Ces mots sont encore l'expression d'un désir de cohérence, car ils appellent à la pérennité du bonheur fondé par le chant – ou à la pérennité du chant tout court. Ils sont aussi démiurgiques, car dans l'enchantement du Carnaval, ils font réellement *naître* le jour. Cette scène illustre bien que le chant est un acte performatif : il met en scène le jour.

³⁶ La félicité est comme la goutte / De rosée sur un pétale de fleur / Tranquille, elle brille et puis elle oscille / Et tombe comme une larme d'amour (...) Parle tout bas s'il-te-plaît / Qu'elle s'éveille heureuse comme le jour / En offrant des baisers d'amour (ma traduction).

J'ai dit que le chant se divise en chanteur, en corps et en espace de résonance. Mais le son relie les espaces où il résonne, confondant ainsi les corps qui le produisent avec le lieu où il est produit. Cette union des corps démontre, d'une part, que le chant *actionne* l'espace et, d'autre part, qu'il laisse, encore une fois, l'aède dans le vide, brutalement retranché des corps dans lesquels l'appel prend forme. La voix que je cherche, en tant que chanteur, à édifier pour moi-même m'échappe. Mon propre corps et ses prolongements, les instruments, se confondent avec l'espace : « Corde vocale, corde de la lyre, corde de l'arc sont une unique corde : boyau ou nerf de la bête qui émet le son invisible qui tue à distance.³⁷ » « Tuer », ici, c'est éliminer les frontières physiques, souvent visuelles, par lesquelles les objets s'opposent. Les corps tendent alors, encore, vers l'indistinction d'où le chant voulait les tirer. « L'arc est la mort à distance : la mort inexplicable.³⁸ » Cette mort transforme les corps et les insère dans un nouveau système de rapports. Ils se trouvent liés par le souffle du chant.

Mais le chant ne se réduit pas à bafouer et à refondre les corps. Il est aussi la marque d'une voix, fondamentalement muette, dans ce corps. Je dis voix muette car son actualisation sonore est déjà un *lâcher prise*, elle est le trait décoché par l'archer. Elle est maintenant entre les mains du corps : « Les mots eux-mêmes tremblent quand tremblent les lèvres qui le prononcent.³⁹ » C'est sur cette perte de contrôle que l'art aédique se fonde, sur cette perte de contrôle que j'ai pensé mon contrat d'écriture avant la rédaction de *Déraillement*. J'avancerais même que l'art aédique se mesure par le contrôle sur cette perte de contrôle. Un contrôle éphémère certes, mais qui appelle un autre chant, puis un autre, pour former une chaîne symbolique, un récit. L'intention est claire : le chant vise à dépasser la matière. Sa faculté d'exprimer *autre chose*, ou *autrement* la *chose*, fait du chant un liant puissant de la trame narrative.

³⁷ Quignard, *La haine de la musique*, p. 37.

³⁸ *Ibid.*, p. 37.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

Pour ce faire, le chant doit *prendre corps* dans le récit, porter le corps du récit dans ses modulations. Autrement dit, *faire tenir* ensemble les corps qui porteront le message. Encore ici, c'est la dynamique de la performance qui me soutient.

Chanter, impliquer la matière, narrer, certes, mais dans quel angle ?

3.3 L'adresse

Comme la lyre devance l'arc en mettant de l'avant les sonorités du trait, j'entends ma voix avant de décocher le chant. Depuis les premiers bruits, ceux qui précèdent la conscience, à la possibilité du chant, la voix est, dans la conscience du chanteur, la formulation muette d'un appel.

Ernst Bloch souligne cet aspect en affirmant qu'« il est impossible de ne pas percevoir un appel dans le chant.⁴⁰ » Plus qu'une simple mise en ordre, le chant cherche à combler le vide de l'être. Il tend à présenter l'absence. Son appel mime la chose absente, afin que celle-ci, telle une proie cherchant la source de l'appeau, se retrouve face à l'archer.

Le musicien Sainte-Coulombe, personnage historique et héros du roman de Pascal Quignard *Tous les matins du monde*, fonde sa recherche sur cet appel. Sainte-Coulombe est un être sauvage, sec, qui parle peu et s'exprime mal. Il pratique intensément son art depuis la mort de sa femme. Il enseigne à de rares élèves et donne un ou deux concerts annuels, à un public constitué d'une société choisie. Fuyant la reconnaissance du roi qui voudrait l'intégrer à sa cour, Sainte-Coulombe motive son travail en se référant à un destinataire mystérieux. À quoi, à qui s'adresse sa musique ? Pour bien comprendre la prochaine citation, il faut savoir que le spectre de la femme de Sainte-Coulombe a commencé à lui apparaître quand il pratique dans sa

⁴⁰ Ernst Bloch, « Le franchissement et le monde le plus intensément humain qui soit : dans la musique. », p. 174.

cabane bâtie sur un mûrier. Disputant son élève Marin Marais qui accepte de jouer pour le roi, il lui dit : « Monsieur, vous plaisez à un roi visible. Plaire ne m'a pas convenu. Je hèle, je vous le jure, je hèle avec ma main une chose invisible.⁴¹ » Cette « chose invisible », transcende-t-elle l'homme où en émane-t-elle ? La question est gigantesque. Je préfère m'arrêter au seul énoncé, qui s'adresse au mystère ressenti dans les tréfonds apparemment lugubres, ténébreux, de Sainte-Coulombe.

L'adresse relève donc de l'invisible, du silencieux. Dans le film *Orfeu Negro*, la foi dans le chant en tant qu'appel est telle qu'il serait difficile de le distinguer de la prière. Comme cette dernière, le chant est un trait décoché vers l'inconnu qui tient le désir de l'orant. Quand Orphée chante, on distingue mal s'il exprime un désir ou s'il établit, à son insu, les règles de son destin – l'adresse et la démiurgie se confondent. Quoi qu'il en soit, ses chansons appellent à structurer le lendemain. Comme un reflet grossi, le chœur des danseurs en fête est une expression de domination sur le « Sonore naturel », que le renversement du Carnaval autorise.

Vers la fin du film, Orphée veut voir le corps d'Eurydice pour croire à sa mort. Dans le mythe grec, Orphée va chercher Eurydice dans l'Hadès. Dans le film, il s'approche plutôt de la frontière des enfers, à la limite des pouvoirs de son chant. Cette frontière est tracée par un rituel qui a lieu dans une église, où les gens chantent en chœur pour communiquer avec les esprits. L'officiant est d'ailleurs accoutré comme un guerrier. Il porte, en bandoulière, un arc, ce qui nous rappelle la kithara-arc dont Pascal Quignard dit qu'elle sert à « lancer des chants vers le dieu (des flèches vers la bête). »

L'homme qui accompagne Orphée l'informe que son chant seul ne suffit plus pour rejoindre Eurydice où elle se trouve. Il lui dit de joindre son chant aux autres chants, tout en s'adressant à celle qu'il recherche. Orphée ferme les yeux. On ne distingue

⁴¹ Pascal Quignard, *Tous les matins du monde*, Paris : Gallimard, 1991, p. 85.

pas sa voix du chœur. Elle semble maintenant muette, intériorisée. L'enchantement est accompli, sa propre voix se fond à celles qui l'entourent. Elle accède peut-être à cette antériorité du langage dont Quignard parlait. C'est peut-être aussi la « voix véritable », purement intentionnelle, que Bakhtine prête aux personnages de Dostoïevski. Quoi qu'il en soit, ce chant demeure un appel : plus que nulle part ailleurs, il présentifie l'absence. La voix d'Eurydice se fera alors entendre, mais par la médiation du corps d'une autre. Nous sommes en pleine mythologie : le corps est un outil des dieux, un instrument de musique par lequel il s'annonce.

La référence à Bakhtine peut surprendre, car elle opère un saut brusque de l'oralité première (à laquelle se réfère le mythe tel qu'il est vécu dans *Orfeu Negro*) à l'oralité seconde. Toutefois, la voix d'Orphée qui se joint au chœur me fait penser à ce que Bakhtine appelle la « polyphonie de réconciliation.⁴² » Celle-ci n'est jamais atteinte chez Dostoïevski, qui lui préfère « une polyphonie de voix qui luttent et qui sont entièrement divisées.⁴³ » Cependant, le sacrifice de sa propre voix enfonce Orphée dans une intentionnalité pure : il utilise les voix du chœur comme un instrument qui amplifie son appel, un appel qui précède sa conscience, vieux comme le mythe.

D'une manière générale, la réconciliation et la fusion des voix à l'intérieur d'une seule conscience ne peuvent être, conformément aux prémisses idéologiques fondamentales de Dostoïevski, un acte monologique, mais supposent toujours que la voix du héros se joigne à l'ensemble des voix, au chœur ; or pour cela, il faut briser les voix et réduire au silence ses propres voix fictives, qui recouvrent en la persiflant la voix véritable de l'homme.⁴⁴

Ma voix véritable, c'est peut-être, finalement, la même que celle qui précède chaque être. C'est peut-être la lutte immémoriale du chant contre le bruit, dans les deux sens du terme : *le chant défie le bruit tout en s'appuyant sur lui*. C'est peut-être aussi une

⁴² Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Isabelle Kolitcheff et présenté par Julia Kristeva, Paris : Seuil, 1970, p. 322.

⁴³ *Id.*

⁴⁴ *Id.*

voix racontante, par laquelle on trame son propre récit. Cette voix racontante agit sur l'Orphée en moi, me fait chanter, danser, tomber amoureux, courir, mourir. La voix véritable me rappelle le fredon, cette mélodie qui me précède et me revient en tête, que je fredonne sans trouver les mots qui l'accompagnent, à laquelle je joins mon propre sens, mon propre récit.

4. De l'intermédialité et des formes

L'expression « roman musical » a été longue à assumer pour qualifier mon travail. Encore aujourd'hui, je m'interroge sur sa précision. Plusieurs genres littéraires sont venus se bousculer à la porte de mon bureau lors de l'écriture de *Déraillement* : le roman policier, le roman fantastique, le réalisme magique, le récit de voyage. Ces genres circulent chacun à sa façon dans mon roman et je ne pourrais m'arrêter à un seul. De plus, l'inclusion de la performance musicale m'oblige à passer par des formes qui allient le texte et la musique. Mon roman se situe à la croisée de quelques-uns de ces genres. J'aimerais donc passer en revue ces formes, « multimédia » avant la lettre.

Ma relation haineuse avec la comédie musicale (celle avec beaucoup de paillettes) m'a beaucoup aidée à définir l'esthétique d'ensemble de mon travail. Le simulacre absurde de spontanéité, ce synchronisme presque angoissant que l'on retrouve dans ces pièces de théâtre ou dans ces films a conditionné directement le rapport de mes personnages avec les musiciens. L'absence de la pratique (mais où se trouvent les performeurs, dans cet univers post-synchronisé ?) a aussi nourri ma rage et, du coup, mon élan créatif. Mon esprit de contradiction s'en est donc donné à cœur joie. Dans la comédie musicale,

- le corps de l'orchestre est presque systématiquement invisible (je l'ai placé en plein milieu du chemin, et ses membres sont monstrueux – excessivement présents) ;
- le public « apprend » spontanément les chansons, au point d' « improviser » une fracassante chorégraphie (le public de mon roman peine à comprendre le sens des paroles de chanson) ;
- les chansons sont prises en charge par les protagonistes (mes protagonistes sont pris en charge par les chansons) ;
- les chansons, comme les arias de l'opéra, font le point sur l'action passée et sur les émotions des personnages (mes chansons annoncent l'action et ne portent aucun intérêt à la réaction émotive de l'auditeur).

Malgré mon dégoût pour la comédie musicale, force est d'avouer que sa forme est celle qui se rapproche le plus de mon roman, à la différence que les scènes non chantées de la comédie musicale se font par l'écriture dans le roman musical. Si ce roman passait au théâtre, il infligerait une critique à la flagorneuse comédie musicale en employant ses propres armes.

Ce qui distingue mon roman de la comédie musicale, mis à part qu'il se destine en grande partie à être lu, est la structure de la narration. Ici, je me suis beaucoup inspiré de la tragédie. Je ne parle pas des déchirements et des bains de sang, mais plutôt de la volonté divine instaurant un engrenage fatal et rendant puérile la réaction émotionnelle du héros. Le groupe de musique prend donc le rôle du chœur et se rapproche des satyres du drame satyrique, ces êtres monstrueux, inachevés. Leur intrusion dans une place publique bouleversée, voire renversée, identifie aussi ce chœur au carnaval, jouant sur l'hybridité pour exprimer l'ambivalence entre la vie et la mort. En effet, ces mutants sont-ils vivants ou morts-vivants ? Sont-ils des êtres surnaturels ? Leur omniscience porte à croire qu'ils en savent long sur le processus de création : leur parole va jusqu'à créer l'action, lui donne vie, la fait bouger.

Ce chœur est un intrus et il perturbe ceux qui n'ont pas encore perdu la raison dans cette atmosphère délirante. En cela, on peut le rapprocher de l'opéra comique, ce genre populaire joué sur la place publique.

Les musiciens ne parlent pas, ils jouent et ils chantent. La seule possibilité de dialogue avec le coryphée les représentant passe donc par le récitatif de l'opéra, forme s'approchant davantage du langage parlé. Le journaliste doit donc passer du côté de l'Autre, rendant sa voix étrangère, l'altérant, pour rendre la rencontre possible.

Dans le choix esthétique de la musique, ma position rejette tout artificiel. La musique est jouée *live* : point de gros orchestres invisibles ou de passants qui connaissent le refrain. Une musique des racines, donc, avec des instruments à tendance burlesque ou de cirque : bourdons, grincements, fêlures : tuba, casserole, accordéon.

Ce choix se veut une critique précise. La publication de produits commerciaux léchés au point où les contours en sont effacés me dégoûte. Je m'oppose à ce courant visant à effacer la trace du musicien dans la musique, refusant le risque de la performance et le fond râpeux d'un chanteur qui a beaucoup bu et beaucoup vécu. Une écoute intensive des *folksingers* de toutes cultures confondues ainsi qu'un travail sur ma propre voix m'a donc aiguillonné dans ce projet. Par ailleurs, la figure spectrale du coryphée m'a conduit à appliquer certains filtres à la voix, lui donnant un arrière-goût d'outre-tombe.

La chanson traditionnelle possède cette propriété de transmettre les hauts faits d'autres temps, d'autres espaces, et leur écoute contemporaine prend souvent la forme d'un déchiffrement. Un approfondissement du langage musical des chansons traditionnelles m'a aidé à mieux le dévoyer pour composer les chansons. Pour ceci, je

suis servi, mon gagne-pain se résumant à interpréter de la musique traditionnelle québécoise. J'aime beaucoup aussi l'atmosphère, la spontanéité, qui se dégage des enregistrements de collecte ethnomusicologique en tous genres. Je pense en particulier aux archives nationales de l'Université Laval qui abritent des trésors épatants du patrimoine québécois. La démarche ethnomusicologique de voyageurs à magnétophone, tels le Hongrois Béla Bartók et l'États-unien Alan Lomax⁴⁵, est aussi à saluer.

L'idée d'intégrer des enregistrements de chansons à une histoire romanesque me semble justifiée par le fondement philosophique de l'histoire. Au centre de cette écriture se trouve une perte de possession du langage, une rébellion de celui-ci. Si l'écriture s'en trouve ébranlée, le rapport de l'oralité au langage doit aussi prendre une nouvelle forme et, par cette protubérance du texte littéraire, exprimer une nouvelle coïncidence avec le réel. Jean-Louis Pautrot a bien circonscrit la question :

À mesure que le réel devient plus problématique, que le langage ne peut en rendre compte, le reconstruire, que le discours ne coïncide plus avec le vécu, ni à plus forte raison avec le monde, il est logique que l'écrivain cherche à incorporer à sa parole des éléments hétérogènes comme la musique. Ceux-ci [...] empruntent au réel commun entre l'auteur et le lecteur des éléments susceptibles d'étirer les limites de l'œuvre.⁴⁶

La musique ne veut pas rendre compte d'une insuffisance de la littérature, mais elle porte son propre réseau de signification qu'il m'apparaissait intéressant d'enchâsser au genre romanesque. Il suffit d'écouter les orchestrations de Kurt Weill pour constater à quel point elles appuient le théâtre de Bertolt Brecht et l'enrichissent. La crudité du travail de Weill semble un appendice de l'intransigeance brechtienne. L'insertion de la musique au genre romanesque est aussi une façon d'éviter l'agraphie

⁴⁵ Un détour par le vaste site www.lomaxarchive.com vaut le détour. Souhaitons le même type d'organe aux collecteurs et aux chercheurs québécois.

⁴⁶ Jean-Louis Pautrot, *La musique oubliée : La nausée, L'écume des jours, À la recherche du temps perdu, Moderato Cantabile*, Genève : Droz, 1994, p. 228, cité dans Frédérique Arroyas, *La lecture musico-littéraire*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2001, p. 49.

dans laquelle une révolte du langage pourrait nous faire tomber. La musique est jubilation, l'écriture aussi : il n'est pas question d'arrêter d'écrire même si l'inadéquation entre les mots et les choses peut paraître flagrante. Je ne veux pas illustrer ce moment « où le langage littéraire ne se soutient que pour mieux chanter sa nécessité de mourir⁴⁷ ». Le conflit des narrateurs avec l'écriture m'empêche aussi d'opter pour l'« écriture au degré zéro » chère à Roland Barthes, qui « est au fond une écriture indicative, ou si l'on veut amodale⁴⁸ ». Représenter la violence du désir de rendre les mots adéquats aux choses motive mon écriture. La performance de chansons possède aussi cette volonté de relier les lieux et les choses par les mots.

Maintenant, le caractère multimédia de mon roman me fait rêver à une adaptation scénique qui remplacerait les longs monologues intérieurs par de simples gestes. Ce roman est en grande partie la redécouverte du monde des sensations. Cette incursion pourrait fort bien s'exprimer par une langue corporelle, sensitive.

⁴⁷ Roland Barthes, « L'écriture et le silence », in *Le degré zéro de l'écriture*, Paris : Seuil, 1972, p. 55.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 56.

Bibliographie

- Arroyas, Frédérique. 2001. *La lecture musico-littéraire : À l'écoute de Passacaille de Robert Pinget et de Fugue de Roger Laporte*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 236 p.
- Attali, Jacques. 2001. *Bruits, Essai sur l'économie politique de la musique*. Paris : Éd. Fayard / Presses Universitaires de France, 306 p.
- Bakhtine, Mikhaïl. 1970. *La poétique de Dostoïevski*. Traduit du russe par Isabelle Kolitcheff, Paris : Seuil, 348 p.
- Bakhtine, Mikhaïl. 1970. *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Traduit du russe par André Robel. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 473 p.
- Barthes, Roland. 1972. « L'écriture et le silence ». Chap. in *Le degré zéro de l'écriture*, p. 54-57. Coll. « Points ». Paris : Seuil.
- Basile, Jean. 1983. *Le Piano-trompette*. Montréal : VLB éditeur, 404 p.
- Bawtree, Michael. 1991. *The new singing theatre*. New York : Oxford University Press ; Bristol : The Bristol Press, 232 p.
- Benjamin, Walter. 1987. « La narrateur ». In *Rastelli raconte...*, p. 145-178. Paris : Seuil.
- Bloch, Ernst. 1991. « Le franchissement et le monde le plus intensément humain qui soit : dans la musique. ». In *Le principe espérance III. Les images-souhaits de l'Instant exaucé*. Traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart. Bibliothèque de philosophie. Paris : Gallimard, 564 p.
- Borges, Jorge Luis. 2000. « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius ». In *Ficciones*, p. 13-40. Coll. « Biblioteca Borges », Madrid : Alianza editorial.
- Bowie, David, Brian Eno. 1995. *Outside. The Nathan Adler diaries : A hyper cycle*. Virgin Records.
- Brébeuf, Jean de. 1996. *Écrits en huronie*. Texte moderne, établi et annoté par Gilles Thérien. Montréal : Bibliothèque québécoise, 357 p.
- Brecht, Bertolt. 1974. « L'opéra de quat'sous » et « Grandeur décadence de Mahoganny, Opéra ». In *Théâtre complet 2*, p.7-96 et 97-151. Paris : L'Arche.
- De Certeau, Michel. 1990. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Nouv. éd. établie et présentée par Luce Girard. Coll. « folio/essais ». Paris : Gallimard, 350 p.
- Desboulmiers. 1978. *Histoire de l'opéra comique, vol. 1*. New York : AMS Press inc., 497 p.
- Detienne, Marcel, « La cité défendue par ses mythologues », in *L'invention de la mythologie*, Bibliothèque des sciences humaines, éd. Gallimard, Paris : 1981, p. 155-189.
- Genette, Gérard. 1976. « Voix ». In *Figures III*, p. 225-267. Paris : Seuil
- Green, Anne-Marie. 1998. *Les musiciens de métro : Approche des musiques vivantes urbaines*. Coll. « logiques sociales ». Montréal : L'Harmattan, 217 p.

- Jarry, Alfred. 1985. *Tout Ubu*. Paris : Librairie générale française, 536 p.
- Julien, Vincent. 2003. « L'écriture de la dérive : pistes à suivre à partir du déraillement d'un train ». Essai présenté comme exigence partielle de la maîtrise en création littéraire. Montréal : Université du Québec à Montréal, 19 p.
- Lavoie, Marie-Hélène. 1995. « Blues, ineffable blues, suivi de Les péchés capiteux ». Mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 201 p.
- Monette, Pierre. 2001. « Une utopie problématique : les letters from an american farmer de St. John de Crèvecoeur ». In *Utopies en Canada (1545-1845)*, sous la dir. de Bernard Andrès et Nancy Desjardins, p. 76-98. Collection « Figura. Textes et imaginaires », no. 3. Montréal : UQÀM.
- More, Thomas. 1966. *L'Utopie*. Paris : Éditions sociales, 206 p.
- Pinget, Robert. 1969. *Passacaille*. Paris : Minuit, 133 p.
- Provost, Audette. 1998. « L'effet musique dans le production et la réception du romanesque ». M.émoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal. 141 p.
- Quignard, Pascal. 1996. *La haine de la musique*. Paris : Gallimard, 300 p.
- Ong, Walter, 1971. *Retrouver la parole*. Traduit de l'anglais par Barbara O'Connor et Jean-Philippe Fabien, Paris : HMH, 318 p.
- Rabaté, Dominique, 1991. *Vers une littérature de l'épuisement*. Paris : Josée Corti, 201 p.
- Rabelais, François. 1967. *Quart livre*. Paris : Gallimard ; Librairie Générale Française, 608 p.
- Rousseau-Dujardin, Jacqueline. 1997. « Mettre le trauma à l'œuvre ». Chap. in *Écriture de soi et trauma*, Jean-François Chiantaretto (et al.), p. 265-276. Paris : Anthropos.
- Shakespeare, William, 1995. *Hamlet*. Éd. bilingue, trad. de l'anglais par François Maguin, Paris : GF-Flammarion, 541 p.
- Shakespeare, William. 1993. *Macbeth*. Éd. bilingue, trad. de l'anglais par Pierre Jean Jouve, Paris : GF Flammarion, 348 p.
- Swift, Jonathan. 1967. *A voyage to the country of the Houyhnhnms/Voyage au pays des chevaux*. Paris : Aubier-Flammarion, 253 p.
- Zumthor, Paul. 1990. *Écriture et nomadisme*. Montréal : l'Hexagone, 162 p.
- Zumthor, Paul. 1993. *La mesure du monde*. Coll. « Poétique ». Paris : Seuil, 439 p.
- Zumthor, Paul. 1984. *La poésie et la voix dans la civilisation médiévale*. Paris : PUF, 117 p.
- Zumthor, Paul. 1990. *Performance, réception, lecture*. Coll. « L'univers des discours ». Longueuil : Le Préambule, 129 p.